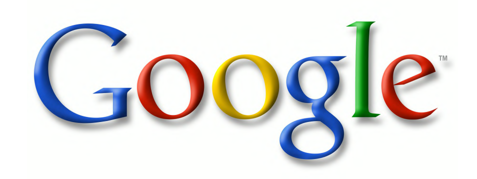





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

O. COUDREAU

VOYAGE

AU MAYCURÚ

5 Juin 1902 — 12 Janvier 1903

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 57 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1903

VOYAGE

AU MAYCURÚ



Monte-Alegre, ville basse.

Pour prendre mes directions, j'ai pour me guider quelques arbrisseaux qui émergent, le « frado » m'assure qu'ils sont sur le bord du lit de la rivière.

Après avoir suivi une direction E.-O., la rivière tourne brusquement au S.; c'est alors que les deux rives sont également submergées. Çà et là un peu de vase molle apparaît.

Les premiers jours passés au soleil sont terriblement éprouvants, je suis obligée de faire halte sous peine de sentir nos personnes rôties à point. Mes



Vapeur Prudentes de Moraes.

gens me demandent de l'huile pour mettre sur leur figure, moi je prends de la crème Simon et nous nous oignons avec un plaisir facile à imaginer.

Nous allons dormir dans un endroit marécageux, ne possédant pas encore de nom géographique, mais possédant par contre de malodorantes senteurs.

Il est à peine trois heures un quart : je pensais que nous aurions le temps de faire un arrimage un peu moins encombrant, mais le ciel s'obscurcit et devient d'un gris-noir opaque. Puis ce sont des grains, des ondées intermittentes, qui tombent jusqu'au milieu de la nuit, ensuite c'est une petite pluie pénétrante jusqu'au matin. Un peu mouillés, un peu transis, nous nous

réveillons maussades, mais le comble est mis à notre mauvaise humeur lorsque nous faisons le premier pas : le terrain déjà marécageux est maintenant détrempé et c'est dans une boue fétide que nous enfonçons jusqu'à moitié jambes.

Nous nous regardons l'œil morne et la mine consternée, il faut pourtant que nous embarquions malgré la difficulté d'atteindre le canot, qui bien entendu ne peut arriver jusqu'à nous; nous nous décidons donc à patauger et c'est dans un état pitoyable que nous atteignons l'embarcation, y apportant un relent d'odeurs qui nous poursuit toute la matinée.

Sur la rive gauche, une très large embouchure, celle du furo Paytuna, furo qui fait communiquer le Maycurú avec le Gurupatuba.

Le « frado » prétend qu'en passant par le furo Paytuna le chemin est beaucoup plus court, mais que mon canot ne passerait pas dans le « Cavado pequeno ». Ne connaissant ni le « Cavado pequeno », ni la sortie du furo Paytuna, je suis bien obligée de m'en rapporter à mon guide; nous poursuivons donc notre route dans le Gurupatuba.

Un peu en amont de la bouche du Paytuna, sur la rive droite, une maison bâtie sur pilotis est habitée, c'est celle du capitaine Bahia. L'eau est à 10 centimètres du plancher; que la crue monte encore un peu et la maison sera inondée.

Je me demande toujours avec effroi comment des enfants peuvent vivre dans des conditions d'hygiène aussi déplorables. Pendant la sécheresse, ce sont des miasmes pestilentiels qui s'exhalent de ces marais; maintenant, c'est avec l'humidité du climat qui les débilite et l'eau empoisonnée qu'ils boivent, la cohabitation avec les chiens, les poules, les canards et autres animaux domestiques; les hommes, les femmes, les enfants et les animaux n'ayant pour travailler, manger, dormir et s'ébattre qu'une surface de quelques mètres carrés faite de planches disjointes. Il est vrai de dire que si la statistique de la mortalité infantile pouvait être faite dans l'intérieur de l'État, on resterait navré devant l'éloquence des chiffres.

Nous sommes dans une longue direction qui n'en finit plus; les gens

l'appellent l' « estiraõ da paciença[1] »; voilà un nom bien donné : nous mettons plus de deux heures sans apercevoir un coin de terre.

A midi nous sommes en amont de l' « estiraõ do limaõ » sans avoir vu 1 mètre carré de terre, seule chose que nous désirions ardemment en ce moment! Nos estomacs crient la faim, la tasse de café que nous avons bue ce matin est déjà loin.

Nous nous décidons, non sans appréhension, à faire du feu dans *Bacú,* notre petit canot. Au fond entre deux traverses, le « frado », qui se charge de l'opération, verse deux seaux d'eau, puis il met une épaisse couche d'herbes de cannarana, au moins 50 centimètres d'épaisseur, et au-dessus de cette cannarana, le « frado » allume du feu avec des brindilles que nous fournissent les buissons de la rive; le bois est donné par des caisses que nous sacrifions pour la circonstance. Si, par hasard quelques braises tombaient au fond de notre canot au travers de l'herbe, l'eau qui est au-dessous les éteindrait aussitôt.

Grave inconvénient! le trépied ne veut pas tenir sur cette herbe! Mais une solution se présente aussitôt à l'esprit de mes gens : ils prennent une perche et enfilent l'anse de la marmite, le frado en tient une extrémité, un de mes marins tient l'autre, ils soutiennent ainsi la marmite au-dessus du feu jusqu'à ce que notre déjeuner soit prêt.

La direction générale de la rivière Gurupatuba reste Sud pendant toute la journée.

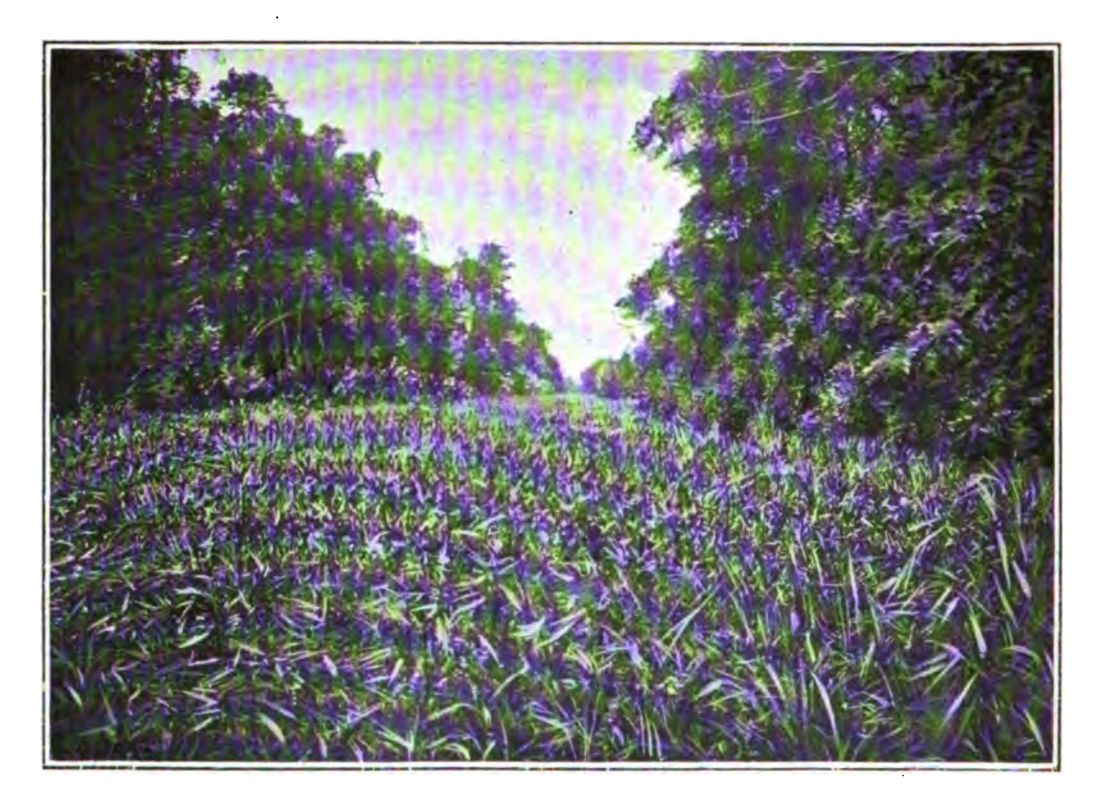
Nous passons devant quelques baraques de pêcheurs, toutes sont inondées : les unes ont de l'eau jusqu'à moitié hauteur des poteaux, les autres ne nous laissent voir que leurs toitures de paille.

Le « frado » m'avait dit que si nous marchions un peu vite, nous trouverions certainement un peu de terre à l'entour de certaine baraque qu'il connaissait. A chaque nouvelle case inondée, sa figure présente de plus en plus un désappointement comique.

1. On appelle généralement estiraõ une partie de rivière comprise entre deux changements de direction.

Il est six heures vingt, je n'y vois plus pour faire mon levé et pourtant il faut continuer notre marche, car nous ne pouvons pas dormir douze personnes sur ces petits canots encombrés de caisses.

Et nous allons, nous allons dans la nuit noire, traversant d'une rive à l'autre, nous arrêtant pour sonder à chaque toiture, faisant tache sur l'eau;



A la bouche du Maycurú.

c'est seulement à huit heures que nous trouvons un coin de terre humide où nous accostons avec une visible satisfaction. La journée a été rude pour mes gens; pour moi j'éprouve un simple petit ennui : je serai obligée de revenir par ici pour raccorder mon levé que j'ai laissé de six heures vingt jusqu'à huit heures, n'y voyant plus.

12 *juin.* — Nous nous sommes endormis en la compagnie des carapanas et nous nous réveillons au milieu d'eux, les carapanas encore, les carapanas tou-

jours, c'est une plaie! Cependant une légère différence entre le soir et le lendemain matin est à signaler : il paraîtrait qu'une épidémie érysipélateuse a sévi sur nous pendant la nuit, sans distinction de race et de couleur : nègres, mulâtres, tapouyes et blanche, tous nous avons des figures enflées et tuméfiées.



Dans le Maycurú.

Néanmoins il est impossible de nier que ces caparanas ont fait preuve de bonne éducation, ils ont reconnu en moi le chef de la mission et m'ont servi plus copieusement.

Aussitôt en amont, sur la rive gauche se trouve la bouche do Aripó, l'écoulement du lac du même nom, où aux eaux moyennes les habitants font de bonnes pêches.

La rivière, qui depuis la serra de Monte Alegre, avait comme direction géné-

rale fait sud, devient beaucoup plus sinueuse et se dirige maintenant est-ouest en formant de grands méandres.

Au point le plus nord de la boucle de l'estiraõ du Cataïpú le « frado » me dit en me montrant le nord : « Là c'est le lac Jararaïti ». Je le marque de confiance, car rien n'aurait pu me faire soupçonner un lac sur ce point là, plutôt que sur un autre, puisque tout est inondé.

Notre déjeuner se fait dans les mêmes conditions que la veille, mais mes gens y mettent beaucoup plus d'empressement; en voici la raison : si nous ne traversons pas le grand lac avant la nuit nous ne trouverons pas de terre pour dormir, il nous faudra reposer sur ses eaux là où l'obscurité nous prendra; le « frado » ne connaît la direction que lorsqu'il voit certains bouquets d'arbres qui sont à l'entrée de la bouche de la rivière Maycurú, et, au large, en eau profonde, au milieu du lac, nous pouvons être pris par un coup de vent ou une tempête. — En ayant déjà subi une dans le lac du Curuá, nous ne désirons pas tenter l'expérience une seconde fois, aussi aujourd'hui n'ai-je pas à stimuler l'ardeur des rameurs.

Après avoir passé la bouche du Curupitombo sur la rive nord, rive gauche, nous traversons jusqu'à une pointe de cannarana sur la rive doite, et de là, le « frado » me montre à l'horizon un point gris-bleu un peu plus foncé que le ciel sur le fond duquel il se détache très peu; ce lointain et minuscule nuage, c'est, paraît-il, la bouche de la rivière Maycuru, qui, d'où nous sommes, fait exactement E.-O., sans tenir compte de la déviation.

En entrant dans les lacs une impression de tristesse indéfinissable nous étreint. Ces grandes nappes d'eau, agrandies par la crue de l'Amazone, ressemblent en ce moment à une vaste mer, mais une mer roulant un flot boueux, où le ciel nuageux se reflète en gris. Une horreur mystérieuse émane de ces grands espaces vides.

Nous faisons ouest, c'est tout ce que je puis dire. Où finit l'eau, où commence la terre, impossible ni de le voir ni de le deviner. Mon guide, lorsque je l'interroge sur ce sujet me répond : « La terre ferme, c'est loin, très loin d'ici, du côté du Nord; c'est au delà du Paytuna, au sud c'est l'autre rive (rive

droite) de l'Amazone, mais l'été la terre est plus près, la vargem[1] est découverte et presque sèche ».

En suivant une direction à peu près rectiligne nous mettons une heure quarante minutes pour traverser ce coin de lac et arriver au Maycurú.

Il paraît que ce barrage de cannarana est l'embouchure d'une grande rivière. Je n'ai plus la faculté de m'étonner de pareils contrastes; un grand affluent ayant une petite embouchure obstruée, c'est normal dans les choses amazoniennes. Ici c'est comme en électricité les contraires s'attirent et se complètent; à côté de la beauté, il y a généralement une laideur.

Il nous faut passer sur cette prairie mouvante[2]. Ce pénible travail commence à quatre heures et demie et, lorsque la nuit nous surprend, nous avons avancé d'une cinquantaine de mètres!

Les carapanas, avec l'obscurité, s'abattent sur nous par légions; il ne manquait plus que cela pour nous rendre gais!

Plusieurs de mes mariniers, en travaillant, tombent à l'eau; lorsqu'ils en ressortent, c'est une infection; les plantes en décomposition, arrêtées par le barrage de cannarana, ont donné à l'eau, sur laquelle nous naviguons, une odeur de charnier.

A une heure et demie du matin nous sommes en amont du barrage, mes gens sont tous fourbus.

Nous cherchons en vain un endroit pour bivouaquer, la crue a tout envahi; des quelques maisons d'été que nous rencontrons, nous n'apercevons plus que la toiture ou que le faîtage.

Les épaisses verdures qui bordent les rives assombrissent encore davantage la physionomie de la rivière; nous naviguons en pleine forêt, sous une coupole de feuillage supportée par des troncs d'arbres aux trois quarts submergés, entre lesquels notre canot se faufile comme un serpent cherchant un abri.

Nous louvoyons ainsi dans l'igarapé jusqu'à trois heures du matin. Cette navigation dans la nuit, avec des chauves-souris nous frôlant à chaque instant,

1. Vargem, du mot portugais varzéa, plaine humide sur le bord des rivières.
2. Voir *Voyage au Curuà*, passage sur la prairie mouvante.

Sur la rive droite en amont de l'estiraõ de la Praia le furo de Santa Anna, improprement appelé par les indigènes igarapé, permet en ce moment de crue d'aller par eau du Maycurú au lac do Pirocaba.

En aval de Cé-in sur la rive gauche un autre furo, celui du Buyussu, se rend dans le lac Grande de la bouche du Maycurú. En amont de ce même estiraõ de Cé-in, mais sur la rive droite, se trouve le petit igarapé Pajacy qui prend sa source dans le campo, à 4 ou 5 kilomètres de la rive.

Sur la rive droite, lorsque le rideau formé par les broussailles et les arbres rabougris qui sont en bordure me le permettent, j'aperçois quelques maisons bâties un peu au loin de la rive, en terre haute; pendant les grosses eaux une rigole permet à un très petit canot de s'approcher tout près de la maison; l'été cette rigole sèche et tient lieu de chemin menant de l'habitation à la rivière.

Depuis la bouche l'eau n'a pas de courant perceptible, elle paraît être stationnaire et aussi paraissent être immobiles et à demeure les détritus de toute sorte que nous rencontrons; il faut avoir une soif dévorante pour se risquer à y puiser.

La première maison habitée que je rencontre, depuis celle du capitaine Bahia du Gurupatuba, est située à S. Joaquim, sur la rive gauche de la rivière; il me vient dans l'idée de demander abri pour cette nuit. Ce serait si bon de dormir sous un toit! La pluie qui menace va me décider à vaincre mon hésitation; heureusement je vois à temps la figure des maîtres de la maison! Je sais qu'il ne faut pas se fier aux apparences, mais il faut quelquefois en tenir compte. Nous allons camper un peu en amont dans une capuera[1] humide où toute la nuit nous souffrons du froid et des carapanas.

En amont de Tucumá une petite solution de continuité dans la rive gauche est causée par la bouche du « Cavado pequeno », qui, pendant l'hiver seulement, donne passage pour aller de la rivière Maycurú au furo du Paytuna.

Ce *cavado*[2] *pequeno*, comme son nom l'indique, n'est pas entièrement l'œuvre de la nature, la main de l'homme y a aidé. Profitant de deux petits

1. Capuera, abatis abandonné.
2. Cavado, creusé.

ruisseaux qui avaient leurs sources voisines dans le campo, et se déversant l'un dans le Maycurú l'autre dans le Paytuna, on a creusé un petit canal entre les deux, établissant une communication, et, l'eau aidant pendant la crue, ces deux igarapés sont devenus le furo du Cavado pequeno, pour le distinguer du Cavado grande que nous rencontrerons plus en amont.

Sur la rive droite je vois neuf maisons avec un peu de défrichement : c'est Jaboticuara; ce petit village est habité par des cabocles (produit métissé d'indienne et de nègre) qui, me dit le « frado », sont très travailleurs. Je prends note de son renseignement : il est peut-être vrai que ces cabocles soient travailleurs, cela prouve simplement qu'à la règle générale je viens de trouver une exception.

Dans ce bas Maycurú une grande différence existe entre les deux rives. L'aspect de la rive gauche n'est pas gai avec ses terres basses, inondées, ses quelques arbustes malvenus; je sais bien que dans quelques mois de superbes savanes auront remplacé l'eau, et que de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux y trouveront une nourriture abondante. En ce moment de crue la rive droite est plus agréable : c'est d'abord la vargem, encore un peu humide, avec çà et là quelques flaques d'eau dans les dépressions du terrain; ces minuscules marais sécheront avec huit jours de soleil; la végétation basse ne possède que des arbustes rabougris, de l'herbe poussée trop vite et de qualité inférieure; mais, se voyant de la rive, à 1 kilomètre environ, ce sont les terres hautes, la terre ferme comme disent les indigènes, avec de grands arbres aux feuilles d'un vert sombre se détachant sur le bleu du ciel, ce sont aussi des poussées vigoureuses qui répandent une bonne odeur de vie et de force et font trouver plus chétive la végétation de la vargem qui est étiolée et paraît se mourir.

Sur la rive gauche, l'igarapé Icuhy, autre furo allant au Paytuna. Ce furo a si peu de profondeur qu'un petit canot hésite à s'y engager.

Les rives s'élèvent de plus en plus; hier, les terres sèches étaient l'exception, maintenant, ce sont les terres inondées qui ont disparu.

Mon guide le « frado » est bien joyeux, nous devons approcher du Ponto,



Dona Juca et sa famille.

pourtant nous le traitons bien; mes gens ne lui ont fait aucune des brimades habituelles qu'ils se croient obligés de faire aux nouveaux, il a une nourriture qui doit le changer de son ordinaire, je le paie bien davantage que ce qu'il



Le guide Angelico.

gagne d'habitude, et il ne demande qu'une chose : partir le plus vite possible. Il ne s'habitue pas à la compagnie de mes noirs. Mais aussi ce serait la première fois que je verrais cabocles et nègres s'entendre; ces deux produits, par nature (ou par atavisme), se sont mutuellement antipathiques.

Dans l'estiraõ du Taïpu le frado me montre un petit sentier, rive droite; sans lui, ce sentier serait passé inaperçu; il est à peine tracé, mais c'est la grande avenue qui conduit à sa maison. Il paraît tenir énormément à ce que son avenue soit marquée sur mon levé, cette petite ligne noire pointillée est me dit-il « un titre de possession ». Si quelqu'un voulait le mettre dehors de chez lui, il répondrait : « Allez voir si cette maison n'est pas à moi, elle est *écrite* sur le plan de la rivière ». Candeur du frado, tout ce qui est écrit doit être vrai! Cette maison est située en terre haute sur les rives de l'igarapé Jaguarary.

Le Ponto. — A dix heures nous sommes en vue du Ponto, fazenda[1] de Manoel de Sá Pacheco. Ce nom de Ponto[2] vient, paraît-il, du temps du Cabanagem. Les Cabanos se réunissaient en ce lieu pour se consulter et combiner de nouvelles expéditions meurtrières et fructueuses. C'était aussi le lieu des sacrifices. Leurs victimes, une fois là, ne pouvaient plus s'échapper. Un peu en amont de chez Manoel de Sá on m'a montré le reste du tronc d'un grand taperibá. Ce taperibá était, me dit-on, le gibet des Cabanos.

Lorsque nous accostons, le maître et la maîtresse de la maison sont déjà sur la rive pour me recevoir.

Cela me change; d'habitude les habitants me permettent d'accoster chez eux de très mauvaise grâce, et souvent j'ai l'air de m'installer de force dans leur maison.

Manoel de Sá Pacheco et sa femme dona Juca sont blancs; ils sont très affables et font leur possible pour me bien recevoir sans me connaître.

Pendant que mon cuisinier Claro apprête mon déjeuner, dona Juca me fait faire le tour du propriétaire.

Pour le sertão[3] la maison du Ponto est une des rares maisons bien bâties que j'aie rencontrées. Elle est en pisé recouverte en tuiles, sur le devant une grande varanda, ouvrant sur cette varanda quatre chambres, deux de ces

1. Fazenda, ferme de bétail.
2. Ponto, point, endroit de réunion.
3. Sertaõ, intérieur, loin de la ville.

chambres sont planchéiées; sur le derrière de la maison, trois pièces, une salle à manger et une cuisine. De grandes cours font tout le tour de la maison. La maison, la varanda et les cours sont d'une propreté que je n'avais pas encore pu apprécier depuis huit ans que je voyage dans l'État du Pará.

J'ai acheté deux bœufs, mes gens les tueront demain dès le matin; ils en feront sécher la viande; nous aurons ainsi de la carne secca pour commencer notre voyage.

Je suis donc amenée par la force des choses à rester quelques jours au Ponto, et c'est avec plaisir. Je trouve cet endroit joli et agréable, et il me plaît sans doute parce que je suis en bonne santé, que ma fatigue des premiers jours est passée et que je ne souffre plus des carapanas; avoir la santé physique et à manger tous les jours, cela change énormément l'aspect d'un pays.

Une seule chose serait de nature à m'ennuyer : c'est la curiosité indiscrète des habitants du pays. Tous les voisins (et ils sont nombreux) viennent voir « a branca » (la blanche). Mais est-ce pour moi, ou pour le gramophone?

Le succès de mon gramophone est incomparable à aucun autre succès connu; les enfants qui peuvent à peine marcher et même ceux qui sont à la mamelle viennent tous les soirs entendre chanter *le petit homme qui est au fond de la boîte*; ils écoutent d'un air stupide des choses qu'ils ne comprennent pas et ils sont contents.

La race prédominante est un métissage de sang nègre et de sang indien, le cabocle pour l'appeler par son nom; il y a quelques mulâtres, sang nègre et sang blanc; des bougres, sang blanc, nègre et indien, et des blancs, qui malgré certains signes apparents montrant un métissage, disent qu'ils sont blancs purs. En douter serait la plus grande offense que l'on pourrait leur faire.

Les caboclos ont leur figure jaunâtre et les yeux languissants, ils paraissent légèrement abrutis et sont tristes, cela vient je crois de l'insuffisance de nourriture. Ces gens vivent surtout de farine de manioc; ils ajoutent à cette farine un peu de poisson, quand il y en a. En ce moment de grosses eaux, la pêche est bien problématique et les poissons, trouvant dans l'eau suffisamment de détritus, ne mordent pas à l'hameçon. D'autre part, la couleur terreuse de

cette même eau empêche de les voir; il est donc impossible de les flécher ou de les harponner. Quant à la chasse, il y a longtemps que le gibier a pris le chemin des hauts.

Aussi bien ces caboclos me paraissent un peu paresseux, très insouciants et

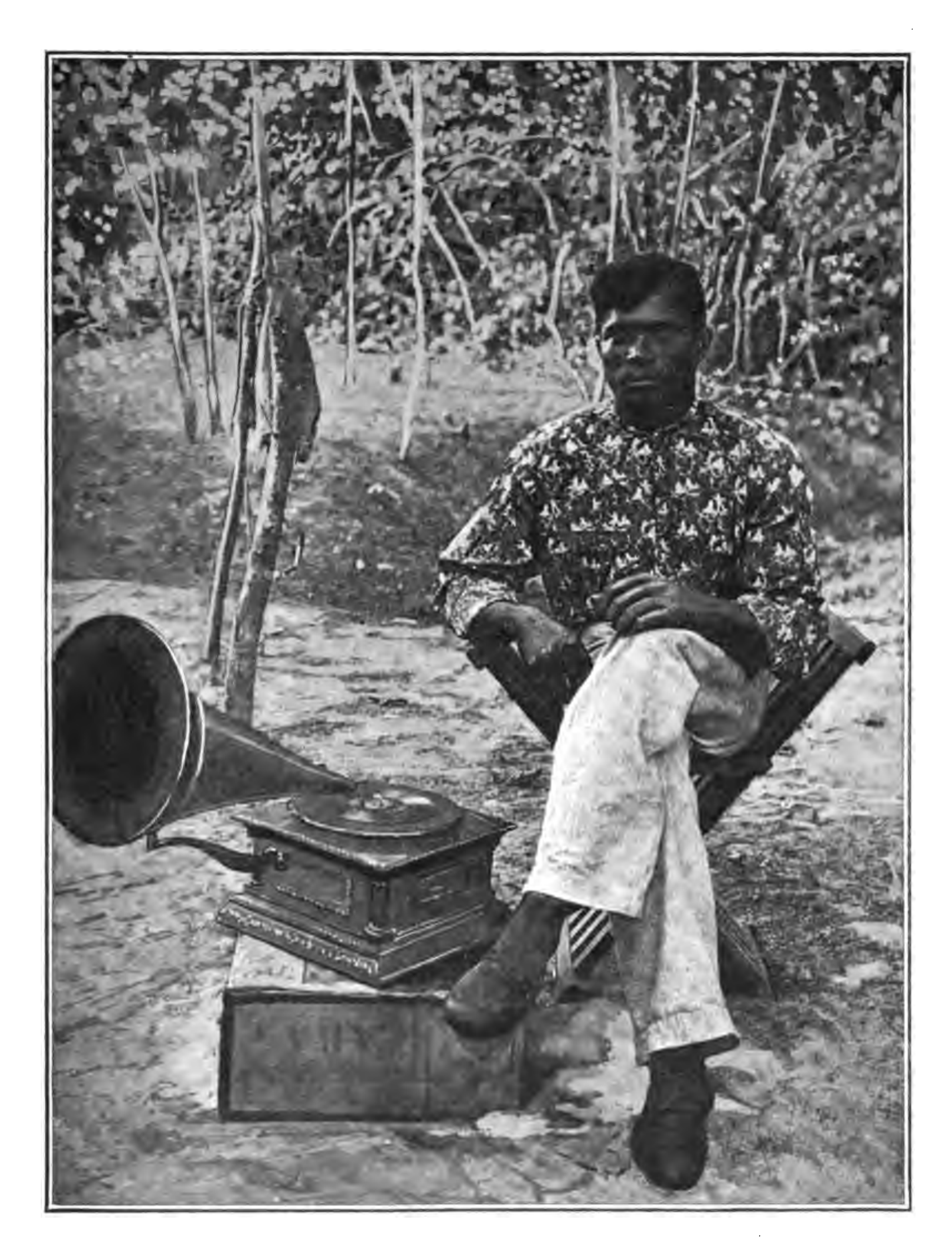


Les tabocas.

tout à fait imprévoyants; l'idée de l'avenir ne les tourmente point, la rivière sera toujours là, pour leur permettre de prendre de temps en temps quelques poissons, et le manioc poussera toujours avec un minimum de travail.

Manoel de Sá Pacheco connu sous le nom de Duco[1] et sa femme dona Juca

1. Duco, diminutif de Manoel, de Manoel on fait Manduco et Duco.



João de Brito et le gramophone.

m'ont étonnée par leur manière d'apprécier les choses et les gens.... D'après eux, je n'ai pas besoin d'aller dans les hauts, Duco va faire venir un homme qui sait tout ce qu'il y a dans la rivière, il est allé jusqu'à la source, il me contera ce qu'il en est et je pourrai alors passer deux ou trois mois avec eux. Voilà, ce n'est pas plus difficile que cela de faire des explorations.

De mon refus d'accepter cette proposition engageante ils tirent des conclusions auxquelles j'étais loin de m'attendre.

Il paraîtrait que je vais chercher un trésor qui est enterré en amont dans la rivière; ils donnent un luxe de détails comme si le trésor existait réellement, puis ce sont des mines d'or, de diamants, etc.; je ne leur savais pas tant d'imagination.

Avec une inconscience admirable, ils me posent des questions indiscrètes auxquelles je m'abstiens de répondre. Ces gens du sertão ne croiront jamais que l'on puisse travailler pour une idée ou pour le plaisir de découvrir ce qui est encore inconnu : « On ne fait des explorations, me dit dona Juca, que pour gagner de l'argent, vous devez en avoir beaucoup. » Je leur réponds la vérité, que, moi personnellement, je n'ai rien, pas même de dettes, que la satisfaction que j'éprouve à accomplir un travail utile, me tient lieu d'argent, ils restent incrédules.

Avant de partir du Ponto, un petit changement se produit dans mon personnel. C'est d'abord le « frado » qui reste ici comme c'était entendu et Duco me présente, pour le remplacer, un vieux bonhomme du nom d'Angelico.

Ce vieil Angelico ne fera pas mon affaire, il est trop vieux et ne pourra pas travailler, de plus, il aime énormément le tafia, et lorsqu'il a bu, il ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Mais il n'y a que lui qui sache les noms des différents accidents de la rivière jusqu'en amont du Salto qui, me dit-il, est près de la source du Maycurú. Enfin! je l'emmène, il va chercher son hamac et ses habits de rechange.

Je prends deux rameurs de plus, parce qu'Angelico me conte que la rivière a beaucoup de cachoeiras. Ce sont deux frères, deux cabocles d'ici, pas très vigoureux, mais ce sont les seuls qui veuillent bien se risquer à voyager avec nous.

De plus, je renvoie Henri Roz. Henri Roz est un Français qui m'avait promis de bien travailler si je voulais l'emmener, ne trouvant aucun travail à Pará et n'ayant pas de quoi manger. Il a tenu parole, il savait déjà à peu près ramer et se mettait au travail sans qu'on lui commande, mais des fièvres prises l'année dernière à Carsevenne sont revenues; l'obliger à continuer le voyage dans ces rivières marécageuses, c'est la mort certaine pour lui; je l'envoie au Ceara où il n'aura plus rien à craindre du climat.

Mon personnel est au complet, la viande est sèche et je pars, au grand mécontentement de dona Juca, qui pensait que mon exploration se ferait aussi bien chez elle à me balancer dans un hamac.

19 *juin.* — Départ. Malgré tout mon désir de partir de grand matin et malgré l'empressement de mes gens, dona Juca trouve le moyen de me retarder: c'est le lait qui n'est pas tiré, c'est le mouton qu'on n'a pas fini d'écorcher, etc., elle me donnerait des prétextes la journée entière si je l'écoutais. Le plus ennuyeux en voyage, c'est lorqu'on ne voyage pas.

Il est déjà neuf heures lorsque mes mariniers donnent le premier coup de rame.

Presque aussitôt en amont, sur la même rive que le Ponto, rive gauche de la rivière, se trouve la ressaca do Tapériba. Cette ressaca est sur un terrain bas où l'eau séjourne plus longtemps que sur les terres environnantes; en hiver, c'est un petit lac et, au commencement de l'été, une mare qui va se desséchant; quant au Tapériba, qui d'ailleurs est tombé, c'est le fameux gibet des Cabanos.

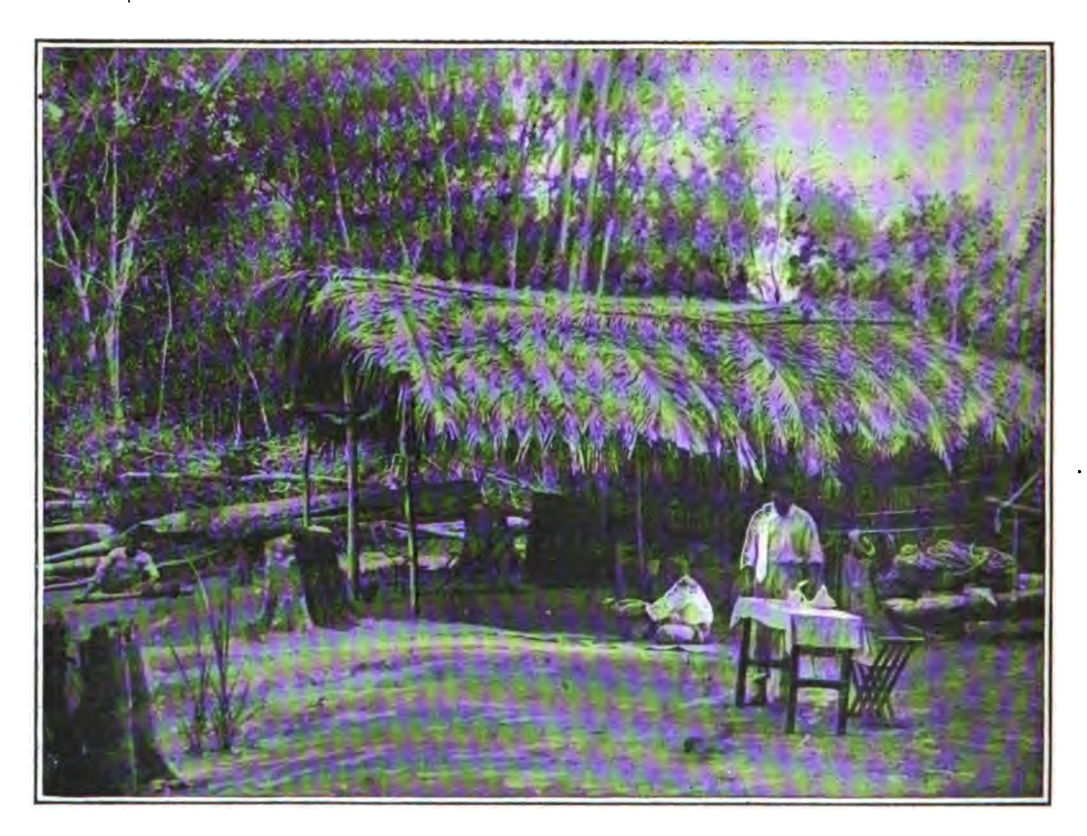
Sur la rive droite, un petit igarapé formant un delta à son embouchure : c'est le Tapayuna qui a 3 ou 4 kilomètres de parcours. Un peu en amont, c'est l'igarapé Jaguarary.

De l'embouchure du Jaguarary, part un sentier allant à travers le campo, jusqu'au lac Paracachy, en passant par le village du Jaguarary constitué par quatre ou cinq paillotes.

Nous laissons rive gauche la fazenda Santa Rita, la dernière fazenda que nous devons rencontrer; elle appartient à Duco et est dirigée par un vaqueiro; en amont, il n'y a plus de bétail dans le campo.

La rivière est toujours étroite, dans sa plus grande largeur, elle n'atteint pas 150 mètres et devient très sinueuse.

Rive gauche, entre l'estiraõ du Cavado et celui du Manoelsinho, se trouve un canal ayant la même largeur que la rivière, c'est l'ouverture d'amont du furo



Ma maison à la Muira.

du Paytuna. Ce canal, fait par les fazendeiros du pays, au temps où ils avaient des esclaves, fut ouvert du Maycurú jusqu'à l'igarapé Paytuna, sur une longueur de plus de 2000 mètres.

Au moment où il fut creusé, ce canal n'avait que la largeur nécessaire au passage d'un petit canot, mais sous les poussées des grosses eaux, il est devenu plus large et plus profond. Maintenant c'est le Paytuna que l'on pourrait prendre pour le bras principal, pour la « mère de la rivière », comme les gens

d'ici appellent un cours d'eau pour le distinguer de ses affluents. Le débit d'eau du Paytuna est bien supérieur à celui du Maycurú.

Nous campons dans l'estiraõ du Manduquinho. Les prévisions du vieil Ange-



Francisco Xavier da Luz (Chico).

lico ne se sont pas réalisées; nous devions, d'après lui, arriver à peine à Santa Rita aujourd'hui. Ces cabocles, habitués à leurs petits canots de pêche, s'imaginent que mes grands canots rivalisent pour la lenteur avec les tortues.

Le campo apparaît toujours sur la rive gauche, quelquefois finissant sur le bord de l'eau, ou bien simplement caché par un rideau d'arbres.

Sur la rive droite, le bois a gagné, et s'il y a des campos, comme me le dit Angelico, on ne les aperçoit plus.

Vendredi 20. — Les rives continuent à être inhospitalières : ou c'est le campo avec des arbustes pas assez forts pour que l'on puisse y attacher un hamac, ou c'est le bois broussailleux, avec des bambous qui se hérissent; depuis l'embouchure du Maycurú, les taquara-assus nous persécutent.

Le taquara-assu est la plus grande espèce des bambous qui croissent au Brésil. Ce sont de gigantesques graminées qui s'élèvent jusqu'à 8 et 10 mètres de hauteur, leurs tiges atteignent 20 et 22 mètres de longueur, elles sont d'un vert mat et plus grosses que le bras. Les bambous croissent en touffes; arrivée à une certaine hauteur, la tige ne se soutient plus, elle se courbe gracieusement, la tête revenant parfois toucher la terre. Les nœuds sont éloignés les uns des autres de 60 à 70 centimètres. De ces nœuds naissent aussi des touffes de rameaux, qui reproduisent en petit ce que le bambou est en grand; les feuilles de ces verticilles sont en forme de lances et frissonnent joliment sous les caresses du vent.

Mais ces jolis bambous ont des épines, très dures, très droites qui atteignent de 5 à 6 centimètres de longueur et qui ont une propension extraordinaire à vous entrer dans la peau; le taquara est pour le moment notre cauchemar, tous nous avons été, nous sommes, et nous serons blessés, les uns aux pieds, les autres aux jambes, mais surtout aux bras et sur les côtés.

Si le taquara-assu est mauvais pour ceux qui sont obligés de vivre en sa compagnie par contre il rend des services nombreux. On peut en faire des échelles très solides et très légères; on en fait dans les maisons pauvres des planchers d'un très joli effet; on s'en sert très souvent pour faire les traverses du toit des maisons recouvertes en paille, et, surtout en le coupant au delà d'un nœud, c'est une bouteille assurée contre la casse.

Entre l'estiraô du Manduquinho et celui de l'Urubu passe le chemin qui va de Monte Alegre à Alemquer par les campos. Ce chemin a été tracé et est entretenu par les pieds des passants et surtout par celui des chevaux, je dis surtout,

car un fazendeiro qui se respecte (et ils se respectent tous par ici), ne peut pas faire un kilomètre sans être à cheval.

Pour traverser le Maycurú il n'y a point de pont, mais il existe (et c'est un progrès sur tout ce que j'ai vu jusqu'ici) deux mauvais canots : l'un doit être sur une rive et l'autre sur le côté opposé; chacun est son propre passeur.

Celui qui est sur une rive et veut passer sur l'autre, ôte la selle de son cheval, la met dans le canot, y entre lui même, et, tirant sur une longue corde qui est attachée au licol, met sa monture à l'eau; arrivé sur l'autre rive, il selle son cheval et repart immédiatement; un pont serait bien inutile, tout le monde est content de l'état de choses actuel.

Angelico me dit qu'il existe un grand village sur la rive droite, le village du Piry. Je lui demande combien il y a de maisons, il compte et arrive au chiffre 5. Voilà ce que valent la plupart du temps les renseignements des guides, aussi faut-il en prendre un peu et en laisser beaucoup.

Nous arrivons à l'estiraõ du Maripa d'en bas et Angelico me demande la permission d'aller jusque chez lui, au lac Maripa, pour prendre une couverture; c'est à peine un quart d'heure pour aller.

Ce quart d'heure a duré trois heures et demi : j'étais furieuse. Je serais bien partie et j'aurais laissé le vieux, mais deux de mes bons mariniers l'avaient accompagné. Aussi je pense qu'il est inutile de dire la réception que je lui ai faite lorsqu'il est rentré.

Sur la rive droite on voit l'embouchure du lac Maripa, puis c'est l'estiraô du Cacualinho, ainsi nommé parce qu'un minuscule Cacual se trouve sur la rive gauche.

Nous arrivons pour bivouaquer en amont de S. Thomasio.

Cette rivière monotone est ennuyeuse : elle serpente d'une façon insolite, de nombreux méandres allongent le chemin et nous ne gagnons pas beaucoup en latitude. Quand serons-nous aux cachoeiras? L'eau de la cataracte vit, elle chante, elle gronde, elle se fâche, elle nous joue de mauvais tours, mais elle est agissante. Ici l'eau qui est sans courant apparent, peut être comparée aux

indigènes non émotionnables, c'est identique. Je ne puis m'empêcher de questionner mon fameux guide.

« Angelico, c'est loin d'ici les cachoeiras?

— Oh oui, Madame, très loin.

— Combien de jours?

— Avec vos grands canots à peu près un mois; parce que j'ai remonté la rivière avec l'autre Commission du Gouvernement qui avait de petits canots légers et nous avons mis quinze jours.

— Quinze jours! vous en êtes sûr Angelico.

— Oh! Madame, je ne me trompe jamais.

— Vraiment, vous ne vous trompez jamais. Vous êtes unique dans votre genre, il ne faut pas vous perdre, ce serait dommage. Et dites-moi, l'eau est toujours aussi sale?

— Non, Madame, dans les hauts elle est propre, mais ici il y a encore un peu d'eau de la crue de l'Amazone. »

Un mois! je n'ai pas fini de pester contre la rivière. Enfin, si l'eau devient buvable.

21. — Nous continuons les méandres puisque nous ne pouvons pas y échapper.

A l'entrée du sentier qui est rive droite, à l'estiraõ du Maripa d'en haut, juchée sur une muraille tombant à pic dans la rivière, une troupe ressemblant à des bohémiens qui ne feraient pas leurs affaires: c'est la famille d'Angelico. Elle vient me vendre tout ce qu'elle a pu trouver dans la maison: des poules maigres, des giraumons pas mûrs, des patates et des avocats.

Les fils et les neveux d'Angelico ressemblent à des bandits avec leur air sournois et mauvais; leur paresse éclate dans le moindre de leurs mouvements nonchalants.

Les filles sont jeunes, assez jolies pour qu'on se plaise à les regarder, mais effrontées et éhontées comme je n'en n'avais pas encore rencontrées. J'ai vu beaucoup de... sans-gêne dans les mœurs du sertaõ, mais ici je suis renversée. C'est peut-être leur métier qui veut cela.

Angelico me dit qu'il voudrait emmener un fils ou une fille avec lui pour se faire servir. Ils sont étonnants, ces gens-là, ils ne peuvent pas marcher sans domestique! Je n'accepte pas de me charger d'une bouche inutile, et je donne immédiatement l'ordre du départ au grand désappointement de la



Un travessão.

partie femelle de la société, qui nourrissait de folles espérances sur la venue inespérée de douze mariniers étrangers.

La rivière se continue toujours avec la même uniformité désolante : sur la rive droite, qui est boisée, ce sont les tabocas qui dominent, sur la rive gauche c'est le campo.

Entre les estirões Roncavo et Urucuri d'amont, un peu d'eau de la rivière passe dans le lac du Maripa par un canal étroit donnant juste passage à un

petit canot, et cela pendant les grosses eaux; à l'étiage ce canal se trouve à plus de 4 mètres au-dessus du niveau de l'eau de la rivière.

Le campo de la rive gauche finit en aval de l'estirão du Caussú; en amont ce ne sont plus que des bois broussailleux s'étendant sur les deux rives avec beaucoup de tabocas (taquarassu, bambou).

En amont de l'estiraõ du Caussú sont plantées deux maisons sur la rive gauche. C'est le dernier lieu habité dans le Maycurú. Maintenant je vais commencer à me sentir chez moi, je n'aurai plus à être ennuyée par les quémandeurs cabocles et à souffrir de leurs manières de dire et de faire.

En amont de ces deux maisons se trouve la bouche de l'igarapé du Caussú qui se jette dans la ressaca[1] du Caussú.

Cette ressaca paraît immense à qui vient de la rivière étroite, cependant elle a, à peine, 300 mètres de longueur sur 150 de largeur. Pendant l'été, lorsque les eaux se sont retirées, elle est beaucoup plus petite.

Le désir qu'expriment mes gens serait de camper au Caussú, mais j'ai de trop bonnes raisons pour fuir les habitations. Nous allons un peu en amont, jusqu'à l'anseada du Tatu, où nous ne sommes pas aussi bien que nous aurions été dans une maison du Caussú, mais où, au moins, j'ai la tranquillité.

Une tranquillité relative, car le lendemain de grand matin, deux hommes du Caussú viennent m'offrir du poisson qu'ils ont pris cette nuit; lorsque je leur demande combien cela coûte, ils me répondent qu'ils ne veulent pas d'argent, mais un peu de tafia. Je m'y attendais, c'est l'habitude.

Du Caussú, en amont, la rivière n'a plus un nom pour chaque estiraò. Dans toute la matinée le vieil Angelico ne me nomme que le Taparará. Dans ce même estirão, sur la rive droite, une petite embouchure : c'est un furo d'hiver qui va du Maycurú au lac Turará. Ce lac est très fréquenté au moment de la pêche du pirarucu, mais l'entrée est du còté opposé; de ce côté-ci personne n'y passe, à moins que ce ne soit pour fuir.

Sur la rive gauche au Paracatuba une anseada ayant environ 250 mètres de

1. Ressaca, petit golfe.

longueur sur 100 mètres de largeur avec des arbustes qui paraissent être poussés au milieu de l'eau.

En amont du Paracatuba, sur la rive droite encore, un furo d'hiver allant du Maycurú au grand lac du Cujubim. L'entrée de ce lac est en aval du Paraná d'Alemquer.

Les sinuosités de la rivière nous font tourner notre proue aux quatre points cardinaux; nous faisons quelquefois Sud et presqu'immédiatement nous faisons Nord, un estirão prend la direction de l'Ouest, le suivant fait Est. Cependant la direction générale, de l'anseada du Tatu à la Pedreira, est à peu près Nord-Ouest.

23. — « L'ennui naquit un jour de l'uniformité ». Voilà la raison pour laquelle je trouve cette rivière si ennuyeuse. Un sentier rive gauche qui va au lac Agosto. (Je compte aller voir ce lac en descendant la rivière.) En amont de ce sentier se trouve la bouche d'écoulement dudit lac.

Dès dix heures du matin, parmi la pâle verdure des buissons, des arbustes rabougris et des tabocas, nous cherchons un endroit pour camper.

Aujourd'hui mes mariniers ont la permission d'être difficiles. Ils veulent un joli emplacement où ils pourront nettoyer quelques mètres carrés pour faire une salle de bal, car c'est demain la Saint-Jean et j'ai permis de faire un feu de joie.

Je désire autant, sinon davantage qu'eux-mêmes, voir un feu de Saint-Jean ici dans le sertão, mais ce n'est pas pour le même motif. Pour eux, c'est une fête qui leur permettra de boire à leur aise du café, du vin, du tafia et surtout de danser! Moi, c'est pour vérifier si sont vraies les choses étonnantes qui m'ont été contées et que ma raison se refuse à croire.

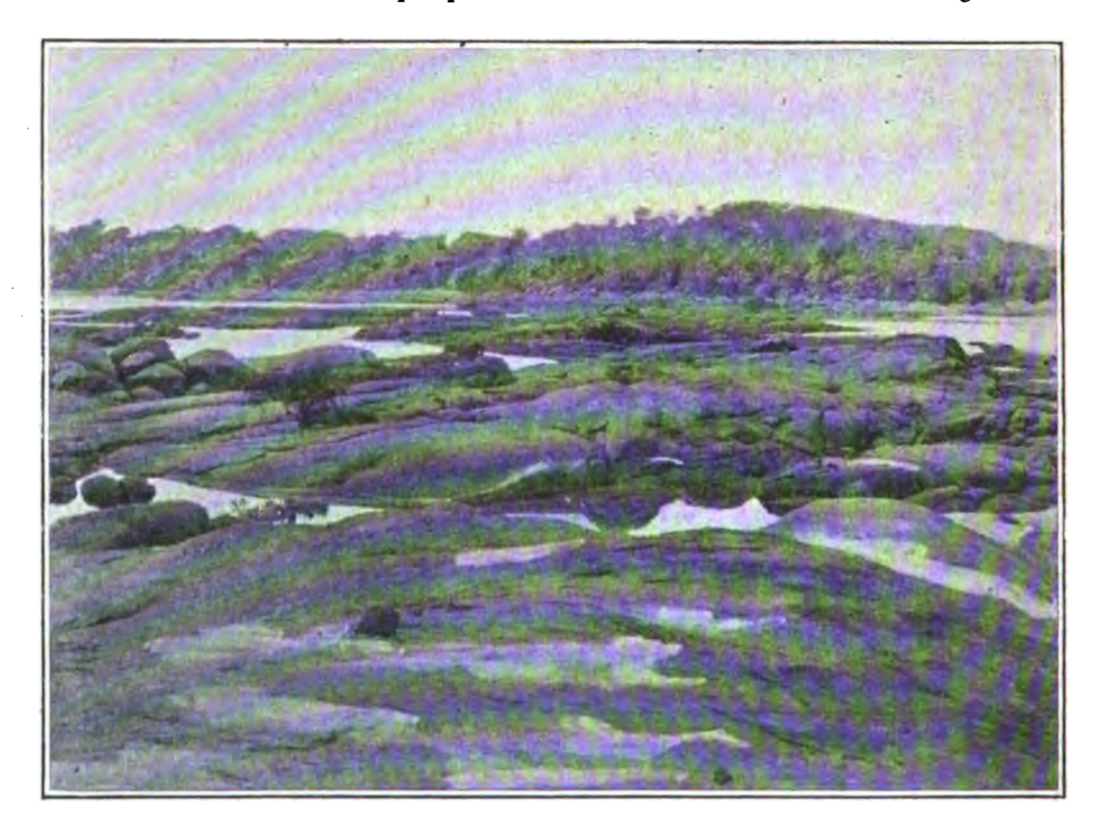
Nous voilà installés en amont de l'estirão du Mimi, la case de campagne est montée, mon hamac attaché, et mes gens s'occupent les uns à nettoyer et égaliser le terrain sur quelques mètres carrés, les autres à ramasser du bois; ils travaillent avec une ardeur que je ne leur connaissais pas.

La nuit arrive, le feu est allumé, les libations et les danses commencent; il manque les danseuses, mais cela ne les incommode point, ils ont vite fait de

trouver une solution. La moitié s'attache un mouchoir autour d'un bras et il est entendu qu'ainsi ils représentent des femmes; l'autre moitié reste homme.

Le bois est brûlé, le feu n'est plus qu'un grand brasier, c'est le moment où mes gens vont s'exécuter. Les tricheries ici sont inconnues.

Voici d'abord Gualdino qui prend au feu un morceau de bois en ignition,



Pedral.

il souffle dessus afin que la braise soit bien ardente, et le voilà qui passe et repasse sa langue sur ce tison jusqu'à extinction complète. Je lui dis de me montrer sa langue, je l'examine consciencieusement, je constate qu'elle est comme d'habitude, il n'y a pas une brûlure.

Le lendemain j'ai voulu lui faire recommencer la même opération, il s'y est refusé; il paraît que cela ne peut se faire que le jour de la Saint-Jean et avec

un tison du feu de joie : la langue n'est assurée contre les brûlures que ce jour-là.

Cependant mes gens m'affirment qu'ils ont connu dans le Tocantins un marinier qui s'amusait à éteindre tout un feu avec sa langue, et cela, n'importe quel jour de l'année.

Passons à un autre divertissement. Après avoir soufflé le brasier avec un chapeau, au moment où les braises sont bien ardentes, Estevão et João Biyet se



Saut des Jamacarus l'hiver.

mettent pieds nus, se prennent par la main et traversent le foyer dans sa largeur; on souffle de nouveau et ils le traversent dans sa longueur. Je demande à voir la plante des pieds; il n'y a pas non plus trace de brûlures.

João Biyet me propose de se rouler dans le brasier, sur les braises ardentes, il y met une condition : c'est que les autres souffleront constamment sur les braises. Je décline cette proposition, car c'est moi qui soignerais les brûlures.

C'est étonnant la propension exagérée que les nègres ont à faire des folies lorsqu'ils ont un verre de trop dans l'estomac; mais peut-être tous les gens ivres agissent-ils de même.

Je suis obligée de me rendre à l'évidence : j'ai vu traverser le feu sans que brûlure s'en suive.

Je les laisse danser, boire, et éteindre des charbons ardents qu'ils gardent soigneusement, car ces charbons serviront à l'occasion pour faire des remèdes ou des philtres qui seront, paraît-il, d'une efficacité merveilleuse. Il est deux heures du matin et je voudrais bien dormir, mais les cris et les conversations m'en empêchent; je m'aperçois que l'effet immédiat du tafia est de délier la langue aux moins bavards et de pousser aux confidences, lesquelles sont la plupart du temps préjudiciables à celui qui se confie.

24. — J'ai eu pitié de leur mal aux cheveux, je n'ai donné le signal du départ qu'à dix heures et nous n'irons pas loin, car je les vois très fatigués.

L'eau commence à avoir un peu de courant; ce n'est pas encore la vitesse qu'elle a dans un rapide, mais ce n'est plus la rivière morte. Sa couleur d'ailleurs a changé, de jaune sale elle est devenue blanchâtre.

Sur la rive droite un petit abri a été construit, ce serait là que le major Barata aurait trouvé un seringal[1]. Je dirai au retour en contant ma visite à ce soi-disant seringal, ce qu'il faut penser de cette découverte.

Après un détour ouest revenant sur l'est, on voit un très grand estiraõ où l'eau court avec une très grande vitesse. Nous passons deux rapides avec beaucoup de difficultés, on est obligé de mettre le gros câble. Mes mariniers, tous cachoeiristes, travaillent avec ardeur, et moi je suis joyeuse; enfin! voici de l'eau qui vit, de l'eau qui court rapide, qui oblige à redoubler d'activité, en augmentant les difficultés, sources d'émotions.

Mais seraient-ce déjà les cachoeiras? Nous attendons *Bacú*, mon petit canot, dans lequel est Angelico.

Je me suis vue obligée de mettre le vieil Angelico et Joaõ Biyet dans cette embarcation car ils ne veulent pas travailler lorsqu'ils rament avec les autres; de cette façon ils sont obligés de travailler, ou de rester. Ils sont toujours un peu en arrière.

« Angelico, comment s'appelle cet estiraô.

— Madame, c'est celui de la Muïra, la Muïra c'est la première cachoeira.

1. Seringal, plantation de caoutchoutiers, lieu où l'hevea a poussé naturellement.

— Alors nous sommes aux cachoeiras? Mais, Angelico, vous m'aviez dit que nous devions mettre un mois.

— C'est vrai, madame, avec l'autre commission nous avions mis très longtemps; on m'a dit de vous dire un mois afin de vous dégoûter du voyage, car on ne veut pas que vous fassiez le voyage. Aussi, madame, pour tout vous dire, jamais on n'avait vu une commission du gouvernement marcher aussi vite; vous nous faites partir dès le matin, et nous allons jusqu'au soir, sans nous arrêter pour pêcher. Avec les autres commissions, on boit, on mange et on pêche quand on veut, avec vous, nous sommes comme des soldats. Si j'avais su!

— Et si je ne vous payais pas à cause des mauvais renseignements que vous m'avez donnés et vous débarquais ici pour vous laisser pêcher à votre aise?

— Minha branca, vous n'auriez pas la cruauté de laisser un pauvre vieux tout seul au milieu de la forêt vierge, puis comme vous m'avez payé un mois d'avance vous ne voudriez pas perdre votre argent.

— Ne vous y fiez pas, Angelico; les vieux, on les traite bien quand ils sont bons, mais lorsque comme vous, ils sont mauvais, on se détourne d'eux comme s'ils étaient des bêtes malfaisantes. Je vous ai entendu causer, cette nuit dernière passée en fête; le tafia vous a fait dire les jolis petits projets que vous avez faits, c'est pourquoi, désirant vous avoir le moins possible devant mes yeux, je vous ai mis dans le petit canot; faites attention de ne pas passer de ce dernier sur une des rives désertes de la rivière. »

Devant sa mine piteuse, je me demande s'il est véritablement mauvais ou s'il est inconscient.

En amont de l'estiraõ de la Muïra c'est la cachoeira du même nom, la première cataracte de la rivière Maycurú.

CHAPITRE II

De la cachoeira Muïra au saut des jamacarús. — Les cachoeiras. — Cachoeira Muïra. — Nous faisons une case. — Visite du Major Barata. — Chico et João Félix restent à la Muïra. — Naufrage de sept paniers de farine. — En amont de la Muïra. — Cachoeira do Santo. — Cachoeira de la Fartura. — Cachoeirinha da Onça. — Cachoeira Panacú. — Bonne pêche. — Les rives. — Catingas et Carascas. — Les galets. — Purakecoara. — Les gurgulhos. — Igarapé Pixuna. — Cachoeira Itaupixuna. — Encore Barata. — Renseignements. — Cachoeira da Viraçaô. — Le saut. — Les jamacarús. — *Bemtevi* passe le saut. — Le Major Barata retourne à Monte Alegre.

Lorsque nous entendons parler de cachoeira, de cataracte, notre imagination se représente immédiatement une des belles photographies de la chute du Niagara, ou de celle de Paulo-Affonso. Bien que ce soit la même cause qui produise toutes les cachoeiras, le résultat est bien différent. Ici le barrage de pierres qui force l'eau à faire cachoeira, au lieu d'être haut et beau, est plat et ennuyeux.

La cachoeira Muïra est du type des cachoeiras basses; c'est en vain que mon pilote João cherche un canal pour faire passer mon grand canot *Maycurú;* il n'y en a pas.

Me voici devant une des difficultés du voyage, celle du transport des vivres; avec ces cachoeiras le strict indispensable est encore un maximum.

Mon parti est vite pris, nous cherchons un emplacement en terre haute; sur cet emplacement nettoyé, je vais faire construire une baraque en paille, où je laisserai une partie de mes vivres et mon canot *Maycurú*, je m'en irai avec les deux autres canots plus petits, *Bemtevi* et *Bacú*.

Nous nous décidons à camper rive gauche, dans le bras de l'île grande de la Muïra. Il est trop tard pour commencer à travailler au petit défrichement que

je veux faire faire à mes gens, et, demain, après une nuit de repos, ils seront plus dispos.

Une chose agréable parmi les grandes facilités de vivre que l'on trouve dans cette hospitalière terre amazonienne, c'est que pour avoir une maison à soi, il ne faut pas faire d'énormes dépenses; point n'est besoin d'avoir la forte



Le personnel sur les pierres du saut.

somme; au bout d'un jour et demi de travail, je me suis vue propriétaire d'une case qui peut me mettre à l'abri du soleil et de la pluie, pendant plusieurs années.

Mes mariniers se sont transformés en bûcherons et en charpentiers; le premier jour ils ont débarrassé le terrain des arbres et des arbustes, ils ont coupé et planté les poteaux de la maison, mis les traverses, élevé la toiture; le lendemain tous ont été à la paille, ils ont apporté des feuilles du palmier coqueiro

et des petites lianes de la qualité ambé[1] pour attacher les feuilles aux traverses de la toiture; ces feuilles ne servent pas seulement pour couvrir la case, mais encore pour la fermer, elles font des murs très présentables. Le 26, à trois heures, ma maison est complètement finie.

Je fais faire un giráo[2] et on commence à décharger le grand canot *Maycurú*.

Le lendemain, inventaire de ce que je suis forcée de laisser ici.

En laissant le plus de choses possible, les deux canots avec lesquels je compte voyager sont chargés bien au-dessus de leur ligne de flottaison; je me demande comment nous pourrons naviguer sans aller au fond.

João, Chico et Estevão passent la journée du 27 à mettre, à ôter et à remettre des vivres dans les canots : nous n'arriverons pas à emporter l'indispensable. Les autres ont été couper des perches; lorsqu'on commence les cachoeiras, la manière de voyager change, la rame devient l'exception, on va à la perche ou à la corde.

28. — Tout est prêt, mes provisions sont en sûreté, garanties de l'eau et des gens, (puisque personne ne remonte la rivière plus loin que le lac do Agosto); mon grand canot est bien attaché au-dessus d'un endroit profond, il ne risque pas de rester au sec avec la baisse des eaux, et, nous allions partir, lorsqu'un canot apparaît en aval.

Aussitôt je suis tourmentée par l'inquiétude, je suis impatiente; n'ayant rien à espérer de bon, je voudrais savoir tout de suite quel est l'ennui, ou le malheur, qui me menace; mes gens passent par les mêmes transes, seuls les trois cabocles qui sont du Maycurú, le vieil Angelico, Carmelino et Miguel, ont l'air de savoir ce qu'il en est. Je n'ai pas le temps d'interroger ces cabocles que mes gens ont déjà reconnu le patron du canot.

« Madame, c'est le major Barata. »

En effet c'est le major Barata qui accoste au dégrad (débarcadère). Je vais le recevoir, je le fais entrer dans ma maison, je lui offre la tasse de café traditionnelle, et j'attends.

1. Cipo imbé, liane aroïde parasite.
2. Giráo, échafaudage servant à mettre des bagages.

Il n'y a pas à contester que, pour avoir de la patience, il faut vivre quelque temps dans le sertaõ paraense. Le major me donne des nouvelles de Pará, du cours du change, de Monte Alegre, de gens que je ne connais pas, de ceux que je connais un peu; il me parle surtout de la politique, car le « Major aimait trop la politique, c'est ce qui l'a perdu ». Après plus d'une heure de cet exercice-là, le peu de patience que j'avais en réserve est épuisé, et, aussitôt que je puis placer un mot, je lui demande ce qu'il vient faire si loin d'un centre politique. *Il vient se promener.*

Je lui dis que je suis sur mon départ pour les hauts; comme il a pu le constater, mes canots sont au dégrad, chargés, et mes gens prêts, il n'y a plus que moi à embarquer.

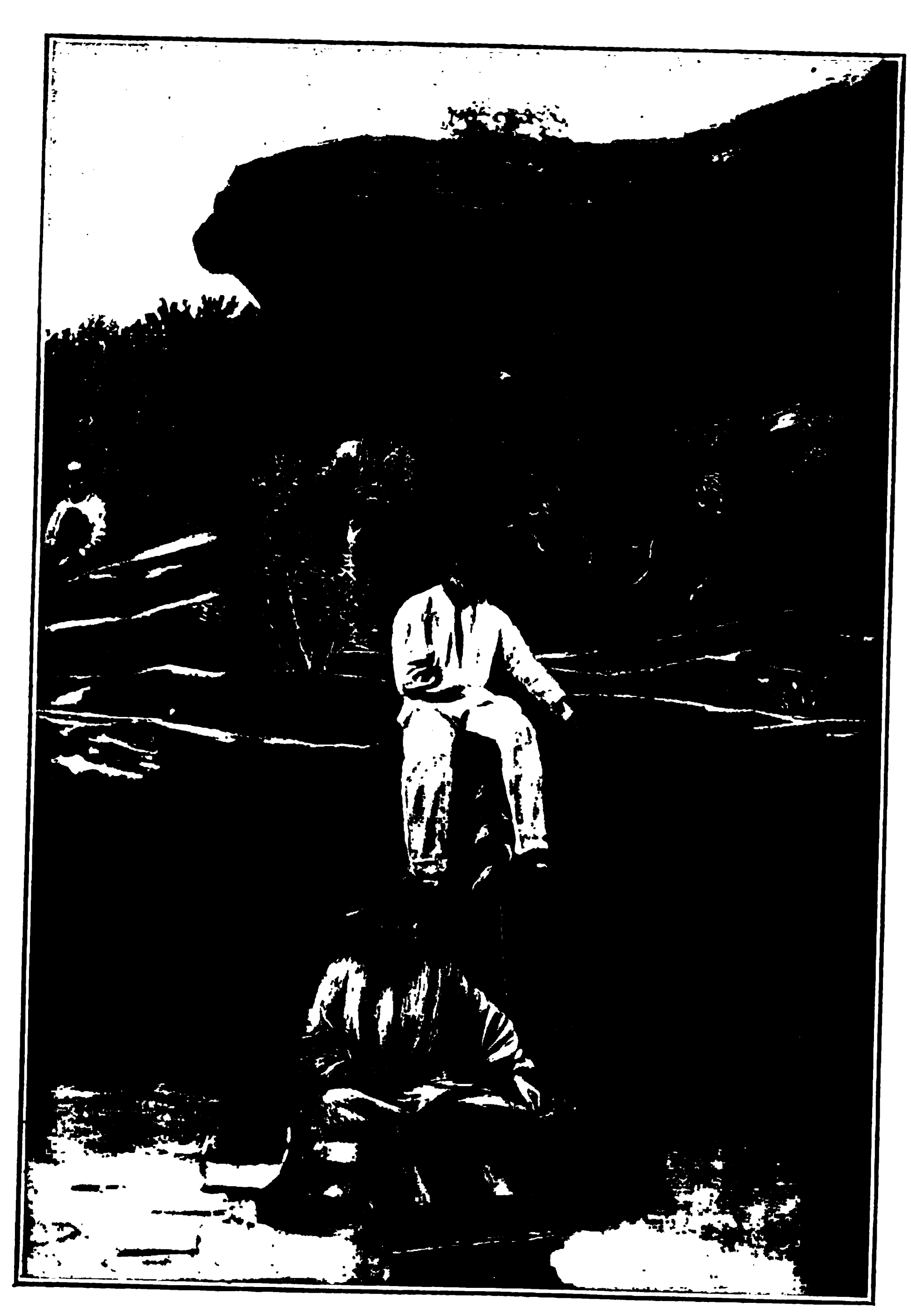
« Cela va à merveille, me dit-il, nous ferons route ensemble. »

Il va s'embarquer et moi je reste un peu pour réfléchir, car cette promenade de Barata n'est pas naturelle; je n'y crois pas à sa promenade.

Ce major Barata a toujours eu du gouvernement des places exceptionnellement bien payées, il a été le gâté de la Fortune. Paraense bien apparenté, je sais quelle haute situation occupe un membre de sa famille, je lui connais des beaux-frères et des neveux bien sous tous les rapports. Que vient-il faire? que veut-il? quelles sont ses intentions?

Que faire? Rester ici quelques jours, c'est retarder mon voyage en pure perte, il m'attendra. Aller plus vite et le laisser derrière? ce n'est pas possible parce que j'ai deux canots très chargés et lui un seul qui est petit et qui ne contient presque rien; l'obliger à retourner? impossible, je n'en ai pas le droit, la rivière court aussi bien pour lui que pour moi; je ne veux pas non plus me fâcher, non à cause de lui (car il y a longtemps que je connais le major Barata sans jamais lui avoir causé avant ce voyage), mais à cause de sa famille dont un des membres m'a déjà rendu service. Alors?... alors je pars, *alea jacta est*, je verrai bien ce qu'il m'arrivera.

Cette visite m'oblige à arranger mes affaires d'une autre manière : ce canot est venu d'en bas pour se promener, il peut en venir d'autres; il est donc impossible de laisser mes vivres et mon canot seuls; je connais les cabocles,



Pierres du saut des Jamacarus.

entre eux ils se volent, ils ne se gêneraient pas pour me piller. Bien que je travaille pour le gouvernement, je suis l'*étrangère* et ce serait œuvre pie que de me dévaliser.

Je laisse Chico à la garde de la maison; avec lui reste João-Félix, il ne serait pas prudent de laisser un homme seul. Quand Chico ira chasser il peut être blessé par le tigre, ou mordu par un serpent; s'il est seul il est perdu, il ne pourra pas revenir jusqu'à la maison; et je tiens beaucoup à Chiquinho; depuis 1896 qu'il est à mon service, je n'ai jamais eu à me plaindre



Bemtevi monte le saut.

de lui, c'est un bon travailleur qui me manquera dans les cachoeiras.

Lorsque nous partons il est déjà près de dix heures. Notre chemin était rive gauche, entre la grande île et la terre ferme; ce n'est pas qu'il y eût un canal, mais le courant avait là moins de violence. Barata a pris par la rive gauche, nous nous dirigeons vers la rive droite. Lorsque les trois cabocles voient cette manœuvre, ils font une figure ahurie, qu'ont-ils donc? Je ne veux pas les interroger, ils me diraient qu'ils n'ont rien : *le patron, c'est l'ennemi.*

Nous passons le premier travessão[1] à la corde, nous nous arrêtons en aval

1. Travessão, banc de pierre traversant la rivière d'une rive à l'autre; que ce banc soit à affleurement ou à une certaine profondeur, toutes les fois qu'il y a une dénivellation visible de l'eau c'est un travessão.

du second qui est hérissé de pierres paraissant en défendre le passage. Entre les pierres, là où il faut que notre canot trouve son chemin, le courant est très violent et la force de l'eau mettrait bien vite notre *Bemtevi* au fond, chargé comme il est.

Il faut transporter les bagages en amont de la cachoeira[1]. Le plus simple serait de faire un chemin sur une des rives; mais les rives sont molles, on enfonce dans la vase, et quelques mètres plus à l'intérieur, il y a tellement de lianes, d'épines et de tabocas, qu'il faudrait une journée entière pour ouvrir un sentier.

Le déchargement se fait donc dans le petit canot, dans *Bacú*, qui va, conduit à la main, cherchant les petits passages où le courant a moins de force, jusqu'en amont de la cachoeira de la Muïra où il laisse sa charge après avoir passé cinq travessões.

La dernière charge est partie et nous la suivons immédiatement avec le grand canot; il passera certainement, puisqu'il le faut, mais ce sera avec beaucoup de peine et de travail pour mes gens.

Nous étions au milieu de la rivière, en amont du troisième travessão avec *Bemtevi*, et *Bacú* était devant nous avec trois hommes, un à babord, l'autre à tribord, le troisième à la poupe; au moment où celui de babord soulève le canot pour passer au-dessus d'une pierre, celui de tribord glisse, et tombe étendu, l'eau entre par-dessus le bordage, le canot s'est mis en travers d'un courant et il s'emplit d'eau sous nos yeux sans que nous ayons le temps de lui porter secours. Résultat : sept paniers de farine et un sac de riz de perdus. Quel contre-temps! c'est bien là une des prévenances du sort à mon égard! Je devrais y être habituée, mais on ne s'habitue jamais aux mauvaises choses.

Nous sommes au-dessus de la Muïra et le major Barata aussi; il a bivouaqué un peu en amont du point où nous sommes; les deux campements se voient entre les branches, ils sont à peine séparés par une trentaine de mètres. Le major a fait éteindre son feu, et il n'a pas de lumière, il pourra ainsi mieux

1. Cachoeira, réunion de plusieurs travessões ou un seul travessão très fort.

voir ce qui se fait dans mon camp, où il y a deux grands feux pour essayer de faire sécher un peu de farine et un peu de riz. Ce naufrage de *Bacú* me cause un grand préjudice et m'ennuie, non pour la valeur fiduciaire de la farine, mais parce qu'il m'est impossible de m'en procurer ici; et, du plus ou moins de farine, dépend le succès de mon voyage. En envoyer chercher chez Duco, c'est huit jours de retard, et dans huit jours nous serons loin si Toupan[1] le permet.

Dimanche 29. — Fatigués par une nuit d'insomnie, nous continuons quand même notre voyage; si en exploration on s'écoutait, avec la pluie, la chaleur, les carapanas, les accidents de toutes sortes qui vous annihilent, on ne voyagerait pas la moitié du temps.

Sans descendre de mon canot en passant devant le campement du major, je lui dis bonjour et... au revoir. Il paraît que Barata ne voyage jamais le dimanche, sous aucun prétexte. — C'est un Monsieur qui a des principes. — Si seulement le lundi il se reposait d'avoir fait le dimanche, cela me ferait deux jours d'avance.

Nous passons facilement, — tout est relatif, — un petit travessão qui barre la rivière dans l'anseada de la Muïra où il y a un canal qui est accosté à la rive droite.

La cachoeira do Santo, avec ses trois travessões en aval et ses pierres à affleurement en amont nous oblige à ouvrir un sentier sur la rive gauche; les bagages sont transportés à dos d'homme jusqu'en amont de la cachoeira. Le pilote, João, passe le canot du côté de la rive droite, entre la terre ferme et l'île do Santo, le canal est également absent, comme sur la rive gauche, mais l'eau a moins de force.

Notre canot va se balançant sur la rivière élargie; des 60 et 80 mètres qu'elle mesurait en aval des cachoeiras elle a maintenant une moyenne de 120 à 130 mètres. Les tabocas (bambous) deviennent de plus en plus rares; en amont de l'igarapé de la Fartura nous n'en voyons plus, ni sur une rive, ni

1. Dieu des indiens.

sur l'autre. Les terres commencent à devenir habitables, elles sont plus hautes, et elles ont de grands arbres; ce n'est plus le fouillis d'aval, les rives ne sont plus vaseuses, elles sont sablonneuses ou pierreuses, nous



Les rives.

pouvons embarquer et désembarquer sans patauger dans un limon nauséabond.

La cachoeira da Fartura[1] possède deux travessões dont un très fort que nous passons à la corde; pour l'autre la perche a suffi.

En amont de la Fartura, sur la rive droite, une muraille tombe à pic dans la

1. Fartura, satiété, abondance.

rivière. Ce mur, d'un très joli effet, a de 15 à 18 mètres de hauteur et s'étend sur une longueur de plus d'un kilomètre.

Cette rivière se présente superbe avec des caps et des rochers qui s'avancent et se reflètent dans l'eau tranquille. Des arbres ont poussé sur ces rochers : ici



Un marinier pêchant.

la végétation n'a pas besoin de terre pour vivre et grandir, le soleil et l'humidité atmosphérique leur suffisent. Ces arbres enserrent de leurs racines la pierre sur laquelle ils sont nés, ils paraissent vouloir l'étouffer, l'écraser, la broyer, mais le rocher, masse inerte, verra mourir bien des arbres avant d'être même rayé par leurs vains efforts. Les siècles ont passé et passeront sans les faire sortir de leur immobilité et de leur indifférence.

Nous campons à « l'Onça do doutor ». Cet endroit est ainsi nommé à cause

d'une histoire risible de tigre arrivée à un membre de la commission qui a remonté le Maycurú avant moi.

Le lendemain, sans avoir vu de tigre et sans y avoir rêvé, nous partons de grand matin. Nous n'avons besoin que de la corde pour passer la cachoeirinha da Onça (la petite cachoeira du tigre), qui se compose de deux travessões, pas très forts, mais ennuyeux, parce qu'il n'y a pas de canal et que de grosses pierres à fleur d'eau nous barrent à chaque instant le chemin.

Sur la rive gauche deux petits monticules d'une trentaine de mètres (altitude relative) nous font l'effet d'être deux montagnes : effet de la nouveauté, il y avait si longtemps que nous naviguions dans un pays plat, qu'un terrain un peu accidenté nous paraît plus beau.

Dans le lit de cette rivière comme dans celui des précédentes que j'ai explorées il n'y a pas de diversité; hors des cachoeiras, ou c'est le gurgulho[1], ou c'est le poção[2].

Voila un gurgulho sec en amont duquel sont deux petits travessões que nous passons à la corde, puis c'est le poção jusqu'en aval de la cachoeira du Panacú.

Cachoeira du Panacú. — Quatre travessões dont deux très forts.

La rivière s'est élargie, d'une rive à l'autre il y a plus de 500 mètres.

Sur la rive droite, entre deux petites collines, coule un igarapé très giboyeux d'après ce que me dit Estevão qui a été chasser par là.

Avec cette cachoeira c'est un nouveau sentier à ouvrir, de nouveau il faut faire le transbordement des vivres, et de nouveaux périls attendent mes gens pour faire passer le canot en amont.

Nous passons un peu plus de six heures pour avancer de moins d'un kilomètre. Ce n'est pas trop mal. Dans une course de lenteur nous serions placés les premiers.

Une suite de cinq petites collines sur la rive gauche forme la chaîne du Panacú qui, d'après les renseignements d'Angelico, s'étendrait fort loin dans

1. Gurgulho, vient sans doute de gurgulhar, sourdre en bouillonnant.
2. Poção, de poço, puits : l'endroit de la rivière où elle atteint une grande profondeur.

l'intérieur. Ce renseignement me paraît douteux; quand, comment, où par qui Angelico a-t-il pu savoir cela? Je crois qu'il me faudra accepter les renseignements de mon prétendu guide avec beaucoup de réserves.

La rivière est restée plus large, elle a une moyenne de 300 mètres en amont du Panacú; elle est aussi plus profonde, des perches de 6 à 7 mètres n'atteignent pas le fond du poção, nous sommes obligés d'aller à la rame.

A la rame on marche bien moins vite qu'à la perche, mais c'est plus agréable, il y a surtout la cadence berceuse des rames frappant les bordages du canot; cette régularité de mouvement avec les remous des eaux capricieuses, font un contraste qui me charme, puis la vue est libre, rien ne vient vous distraire, vous n'êtes pas obligé de vous préserver des perches, ces grands bâtons qui menacent sans cesse; un faux mouvement, une inattention d'un marinier suffisent pour que sa perche aille caresser durement la tête d'un voisin et celui qui tient à ce qu'elle ne soit pas endommagée doit y veiller.

Nous campons sur la rive droite en face d'un igarapé. Mes gens prennent beaucoup de poissons, ce qui les rend joyeux.

Et ils vont manger, manger beaucoup, énormément, manger tout! ils n'en laisseront pas un petit morceau, et ils n'auront pas d'indigestion! Heureux estomacs.

Mes mariniers sont imprévoyants, comme le sont tous les indigènes du sertaõ, ils ne pensent jamais au lendemain. Malgré toute la peine que l'on prend pour en faire des hommes, ils restent des enfants capricieux et entêtés; il faut les traiter en conséquence.

1er *juillet.* — La rivière continue à être large et jolie, les berges sont hautes.

En amont de l'igarapé des Jacus la composition des rives change, la terre glaise et le sable sont remplacés par des pierres. Ce sont des stratifications à structure lamelleuse comme le feldspath, tombant à pic sur la rivière. Ces murailles, qu'il serait très difficile sinon impossible d'escalader, ont à leurs cimes, à peine 10 centimètres de terre végétale; ce peu d'humus permet à une végétation de vivre.

Avec les paredões[1] commencent les carascas, et les catingas.

Les catingas sont des terrains où la végétation pousse moins vigoureuse que celle de la forêt. La couleur caractéristique des catingas est le jaune, les



Un marinier.

feuilles ont l'air de ne pas pouvoir tenir aux branches, elles tombent souvent et jonchent le sol qui paraît recouvert d'un épais tapis, sur lequel il est fatigant de marcher, le pied portant souvent à faux.

1. Paredaõ, augmentation de parede, grand mur, haute muraille.

Les carascas forment la transition entre les catingas et les campos, c'est une forêt naine composée d'arbrisseaux grêles au milieu desquels poussent quelques touffes d'herbes. Cette végétation chétive est sans doute due à la pauvreté du terrain qui est pierreux, sablonneux et certainement pas assez fort pour permettre aux grands arbres de la forêt d'y vivre.

Il n'existe pas une limite fixe entre les catingas et les carascas.



Au saut du Castanhal.

Mais si nous voyons catingas et carascas, le campo n'apparaît pas, malgré toutes les recherches que je fais faire.

Avec la nouvelle structure du terrain des rives et le changement de végétation, le lit de la rivière se transforme également; ce ne sont plus des dallages, des blocs erratiques; maintenant des galets ronds recouvrent le lit et les bords de la rivière d'un dur tapis.

A chaque instant les hommes tombent; sous leurs pieds les galets roulent, ils glissent et sont entraînés par le courant. Ces gurgulhos nous sont plus pénibles à passer qu'une forte cataracte.

Et comme si nous n'avions pas assez des galets pour nous faire tomber, la nature, toujours prévoyante, a fait de ces gurgulhos le séjour favori des purakés.

Le puraké, la gymnote, l'anguille électrique, (ces trois noms désignent le même poisson malfaisant), arrive le plus souvent sur vous sans que vous puissiez le voir venir. Tout à coup vous recevez une décharge électrique dans les jambes, qui vous secoue les nerfs et vous fait choir à l'eau; s'acharnant sur votre individu, il revient plusieurs fois, ne vous laissant aucun repos. Après plusieurs de ces chocs on se trouve dans l'impossibilité de travailler.

Un homme seul, dans un courant, pourrait être noyé, car il n'aurait ni la force, ni le temps de se relever, de reprendre pied à cause de la successivité des décharges.

Ce sont ces deux petits riens : les galets et les purakés, qui retardent notre voyage, mais si les difficultés qui viennent de la nature sont ennuyeuses, elles sont toujours supportables et surmontables.

Nous arrivons pour bivouaquer jusqu'à Purakécoara (le trou du puraké). Tous mes gens se plaignent d'avoir les jambes raides, ces décharges électriques avec le travail fait pour pousser le canot et la marche dans l'eau toute la journée les ont fatigués plus que d'habitude.

Purakécoara est bien nommé; il y a tellement de purakés ici que nous ne pouvons pas nous laver les mains dans la rivière sans recevoir une décharge qui momentanément nous paralyse les bras.

Je sais bien que ce serait une bonne action à faire que de tuer toutes ces gymnotes, mais cela présente de si grandes difficultés qu'il ne faut pas y penser.

D'abord il y en a trop.

Puis il est impossible de les tuer à coups de sabre d'abatis, le fer est trop bon conducteur, il nous transmet trop bien les décharges.

Il est vrai que nous pouvons en détruire avec des balles de Winchester. Mais celui qui part en expédition ne peut point gâcher ses munitions dès les premiers jours.

La dynamite, je n'en parle pas, et pour cause, voyez ce qui m'est arrivé dans mon voyage à la Mapuera.

Les anguilles électriques sont donc une huitième plaie qu'il nous faut supporter.

Il y a peu de diversité dans les poissons de ces gurgulhos; hors le puraké que nous ne mangeons pas, nous voyons seulement deux qualités comestibles, ce sont le surubun et le piranha.

Le lendemain les gurgulhos continuent leur œuvre malfaisante; dès le matin il faut que mes gens marchent encore dans le lit de la rivière et qu'ils reçoivent sans trop se plaindre les secousses dont les purakés les gratifient.

Sur la rive droite se trouve l'île du Pixuna. Le canal qui est entre la rive droite et l'île a un très faible débit d'eau; de plus, il est encombré d'arbres qui barrent le chemin.

Entre l'île et la rive gauche la rivière est large et le courant y est très fort. Nous avons à passer une suite de petits rapides pour arriver à un fort travessão qui se trouve en aval de la bouche du Pixuna.

Le Pixuna paraît être un grand igarapé, la force de son courant refoule l'eau du Maycurú jusqu'au milieu de la rivière. Son eau est noire et fait contraste avec celle de la grande rivière qui est blanchâtre.

En amont de l'embouchure de l'igarapé, c'est la cachoeira Itaupixuna.

Cette cachoeira possède trois très forts travessões, sept petites îles de différentes grandeurs et de grosses pierres qui encombrent le lit de la rivière.

Sur la rive droite le courant est trop violent pour que nous songions à y trouver un chemin.

Dans le canal central les pierres causent des remous dangereux.

Il ne nous reste qu'à côtoyer la rive gauche, laquelle n'est pas sans dangers. Un sentier est ouvert et les bagages sont presque tous transportés en amont de l'Itaupixuna avant la nuit; pour demain il reste les canots et quelques colis.

3 *juillet*. — Mes mariniers sont partis en aval pour chercher les canots, je suis seule au milieu du grand bois, et j'éprouve un véritable plaisir de n'avoir plus à entendre de futiles bavardages; c'est une sensation de repos que pas un seul bruit ne vient troubler. Tout ce qui m'entoure fait partie de ma vie quotidienne; je suis tellement habituée à toutes ces jolies choses, que l'idée ne sau-

rait me venir que ces rivières sont belles, que cette nature vierge, ces horizons restreints, ces pierres, ce bruit de la cachoeira, toute cette beauté sauvage, charmeraient un civilisé.

Mais il était écrit que je ne devais pas jouir longtemps de ma solitude.

Un de mes mariniers, Raymondo, arrive en courant, c'est son frère João qui l'envoie me prévenir que le major Barata est en aval d'Itaupixuna.

Je l'avais complètement oublié!

Quelques minutes après Raymondo, arrive le fils de Barata, un gamin de treize à quatorze ans, qui répond au nom de Mimi.

Il est très gentil, cet enfant, et il paraît être intelligent, il serait bien mieux à l'école qu'à courir dans les bois.

A peine a-t-il fini ses salutations qu'il s'écrie :

« Ah, Madame! vous nous avez fait marcher bien vite, mon père avait peur de ne pas vous rattraper.

— Je ne savais pas que votre père tenait tant à me rejoindre, je trouve cela bien extraordinaire. »

Mimi se trouble et ne sait plus que dire; il serait facile de lui faire conter ce que son père vient chercher par ici, mais je me ferais un cas de conscience d'abuser de la faiblesse d'un enfant pour lui faire trahir son père.

Mes gens arrivent avec les canots et me disent que le major me fait prier de lui prêter des hommes pour passer son canot en amont de la cachoeira.

J'envoie quatre hommes.

Je prévois que Barata et moi nous finirons par nous fâcher, ce qui m'ennuiera, car j'aime à voyager pacifiquement, mais il y a des circonstances qui vous obligent à sortir de votre habituelle mansuétude.

Les six hommes qui me restent commencent à recharger les canots.

Pendant ce temps João me donne, en parlant français, des renseignements qui me font plaisir.

Mimi, qui assiste à notre conversation, écoute attentivement, il essaie de comprendre, mais c'est en vain. Il ne s'imagine point que João me parle de son père.

Il paraît que Barata voyage avec son canot presque vide : il n'a pas de viande, il ne lui reste qu'un panier de farine, quelques giraumons, un peu de tafia et... c'est tout.

En admettant que ses rameurs se contentent de farine, un panier pour six hommes fera cinq jours; il est donc inutile de me fâcher, ni même de lui faire grise mine, la famine me débarrassera de lui.

C'est avec l'esprit plus tranquille que je vois arriver le major et son canot.



Au saut du Castanhal.

Il me remercie des aides que je lui ai envoyés et commence à causer.

Mais je vois João se fâcher après les quatre hommes qui ont été aider Barata, il paraît qu'ils sont gris à ne pas pouvoir se tenir. C'est le major qui les a fait boire pour les faire causer, disent-ils.

Le major, devant cette accusation, se sent fautif, ne sait plus que répondre; sa mine déconfite le condamne.

Je fais un grand, un très grand effort pour rester calme; si je me laisse aller à ma colère, mes gens déjà mal disposés pour ce quidam se porteront à des excès regrettables. . . . .

Le major comprend que le moment est plutôt mal choisi pour une causerie, il part.

Je donne également le signal du départ; mais mon canot est triste de ma tristesse; tous ils se demandent comment cela finira : ils ne sont pas habitués à me voir aussi patiente, ils savent comment je traite habituellement les gens qui m'ennuient.

En amont de la cachoeira Itaupixuna c'est un poção jusqu'aux îles dos Phosphoros[1], mais aussitôt ces îles, il y a deux travessões qu'avec peine nous passons à la perche. Le canal étant au milieu de la rivière, qui se trouve être large à cet endroit, il est impossible de se servir de la corde.

Barata est sur la rive gauche, regardant mes gens travailler; il a envoyé deux de ses rameurs pour nous aider.

Tout le reste de la journée nos deux canots sont en vue l'un de l'autre.

Je m'arrête sur la rive droite, en aval de la cachoeira de la Viracão; Barata vient camper au même endroit à environ 30 mètres en amont.

Cela ne me fait pas plaisir, mais je ne puis rien dire; sur la rive gauche c'est un paredão qui tombe à pic dans la rivière; pour aller plus avant, c'est impossible, la cachoeira est là, et il fait presque nuit.

Le lendemain Barata vient avant d'embarquer jusqu'à mon campement; il tient absolument à me donner des renseignements qui me sont, paraît-il, indispensables.

« Madame, votre canot passera difficilement cette cachoeira et en amont il y a un grand saut qu'il vous sera impossible de franchir, il vous faudra revenir. Seul un canot léger comme le mien vous permettrait d'aller en amont.

— Et bien, major, je reviendrai.

— Alors votre voyage s'arrêtera là?

— Mon voyage s'arrêtera là.

— Vous ferez très bien de revenir, personne ne le saura, et le Gouverneur croira que vous avez fait le voyage.

— . . . .

1. Phosphoros, allumettes.

— Madame, je vais jusqu'au grand saut.

— Que le bon Dieu vous accompagne. Je vais vous prêter deux hommes pour passer la Viracão, mais il est inutile de m'envoyer les vôtres, ils ne savent pas travailler et ils nous retardent. »

Aux îles dos Phosphoros, j'avais aperçu quelques collines sur la rive droite, avec la Viracão; ce sont de petites montagnes qui viennent finir sur les rives.

La cachoeira de la Viracão a cinq travessões et six rapides. Il faut passer *Bemtevi* vide.

D'abord, mes gens ouvrent un sentier sur la rive droite, qui va de l'aval de la Viracão jusque par le travers de la première île. Nous traversons cette île et les bagages sont déposés en amont, où *Bacú* vient les chercher et les transporte jusqu'à un pedral qui se trouve sur la rive gauche.

A trois heures et demie, canots, bagages et gens sont en amont de la cachoeira de la Viracão, marchant pour arriver au fameux saut.

Lorsque nous sommes arrivés au saut des Jamacarús, il était trop tard pour approcher de l'ennemi, de ce monstrueux saut qui doit m'empêcher de continuer mon voyage.

Mais le lendemain, dès le matin, je vais avec mon pilote l'examiner.

João me dit que le monstre paraît traitable : il se laisse étudier, et il se laissera franchir.

Barata était à son campement. Il jouissait d'avance de la contrariété que j'allais éprouver, contrariété qui lui paraissait certaine, inévitable. Pour lui, je n'avais que deux moyens à ma disposition : ou lui demander son canot, ou retourner au Pará.

Ce qui a l'air de l'ennuyer énormément, c'est que João, mon pilote, ne me parle que français et qu'il ne comprend pas.

Barata me conte, que lorsqu'il a remonté la rivière pour la première fois, il y a quatre ou cinq ans, le barrage de rochers qui forme la cachoeira se trouvait à une centaine de mètres plus en aval que maintenant, et que la brèche par où l'eau passe était beaucoup plus large, qu'enfin l'aspect du saut a complètement changé.

Je ne me donne pas la peine de réfuter ses dires, à quoi bon?

A quoi bon lui dire que depuis les temps géologiques, autrement dit le temps des genèses, les forces créatrices qui agissaient, ont cessé de créer et de détruire; que tout a été définitif; qu'il ne peut y avoir de variation que dans les détails. Que des milliers et milliers d'années ont passé sur cette cachoeira sans la modifier, et que, sans un cataclysme qui aurait laissé des marques que le temps n'aurait pas pu détruire dans une si courte durée, il est impossible que les quatre ou cinq années écoulées entre les deux visites de Barata, aient



Au saut du Castanhal.

suffi pour faire disparaître, sans qu'il n'en reste rien, un bloc de rochers de 100 mètres de long sur 300 de large.

A quoi bon lui dire tout cela? Laissons-lui la satisfaction personnelle de croire qu'il m'a induite en erreur.

Les mariniers attendent au campement le résultat de notre étude; João, perché sur la plus haute pierre du saut, fait signe d'amener le canot au pied de la chute.

Le major n'y croit pas; il vient aussitôt me causer.

« Alors, madame, vous croyez que vous allez passer votre gros canot *Bem-tevi* au-dessus de ce saut.

— J'ai cette prétention, major.

— Mais c'est de la folie, vous ferez fatiguer vos hommes pour rien et votre canot sera brisé.

— Major, les explorateurs sont tous les mêmes, plus ils rencontrent d'ob-



Au saut du Castanhal.

stacles, plus ils mettent leur amour-propre et leur volonté à vaincre. Appelez cela de la folie si vous le voulez. »

Le major est comme saint Thomas, il reste incrédule, il veut voir avant de croire.

Le *Saut des Jamacarús*[1], ainsi appelé à cause de la quantité de jamacarus qui croissent sur ses rives, est produit par un banc de rochers d'une douzaine de mètres de hauteur, qui coupe la rivière d'une rive à l'autre.

1. Jamacarú, *Cactus ramenx*. La tige et les branches sont très épineuses et profondément cannelées. Ces cactus appartiennent d'habitude à la région des catingas.

Ce banc est divisé en trois marches gigantesques, la marche supérieure est la plus élevée, elle mesure près de 7 mètres.

La rive droite est un peu en contre-bas, aussi est-ce sur cette rive que va toute la force du courant, et, bien que la rivière ait des largeurs de 2 à 300 mètres, le canal où l'eau court est réduit à une moyenne de 20 mètres (au pied même de la chute, à un resserrement, j'ai mesuré 8 mètres). Le reste du lit de la rivière, tant en amont qu'en aval, est un grand dallage sec, une chaussée géante complètement nue.

Étant donné l'orientation de la rivière, le soleil donne depuis le matin jusqu'au soir sur ce pedral, si bien que dès dix heures du matin mes gens sont obligés de s'envelopper les pieds dans de vieux linges, de vieilles chemises, des pantalons hors d'usage qu'ils tiennent constamment mouillés.

C'est sur ce pedral, en escaladant ces énormes bancs, que mes gens sont obligés de passer pour mettre la charge des canots en amont du saut; depuis le matin jusqu'à trois heures du soir, c'est un va-et-vient continuel.

Mes pauvres mariniers sont bien fatigués; malgré les précautions prises (peut-être un peu tard), ils ont les pieds brûlés, des cloques dans lesquelles il faut passer un fil pour en faire sortir l'eau.

Ils ne se plaignent pas trop, ils éprouvent autant de satisfaction que moi-même à ce que nous ayons pu établir notre campement en amont du saut. C'est un sentiment si agréable de nous sentir seuls.

Dimanche 6. — C'est aujourd'hui que mes gens vont passer les canots en amont du saut des Jamacurús.

Je pensais que Barata, *qui jamais ne voyage ni ne fait voyager ses gens le dimanche*, apprécierait de loin notre manière chic, mais un peu osée, il est vrai, de faire monter des escaliers à un grand canot; mes prévisions ne se sont pas réalisées.

Aussitôt qu'il voit mes gens avec des cordes sur le pedral d'aval, il vient donner son avis sur tout et trouver chaque chose mal faite. Il essaie de me persuader qu'il est impossible de faire monter à ce grand canot les 12 mètres qui séparent l'aval de l'amont. Mes bons mariniers qui sont habitués à passer

notre canot par terre à chaque voyage, et souvent plusieurs fois pendant le même voyage, lui rient au nez de bon cœur et continuent tranquillement à attacher les cordes du palan autour de notre canot.

Des bardis de rondins ont été mis de distance en distance sur le pedral, le crochet du palan est solidement fixé à un bloc de rochers avec une forte corde; ce serait bien de la malchance si le canot n'ascensionnait pas.

Il commence à remuer, la proue est soulevée et il avance, il va lentement mais sûrement.

Pour franchir la dernière marche il a été fait une échelle en proportion de la hauteur : les montants sont deux arbres de 9 à 10 mètres de longeur, les échelons sont des rondins ayant environ 10 centimètres de diamètre. Les rondins sont attachés aux montants avec des lianes ambés (cépo imbé, aroïde parasite).

Notre *Bemtevi* s'engage sur l'échelle; la pente est un peu rude, mais il marche, il glisse tout doucement sans heurt et bientôt il apparaît sur le pedral d'amont.

Bacú prend le même chemin, mais pour lui, il n'y a pas besoin de palan, mes gens le portent; étant beaucoup plus petit, il est plus facile à manier.

Barata et ses gens étaient là; ils voulaient, paraît-il, nous aider, mais ils ont fait juste le contraire.

Le major ne veut pas risquer son canot en amont du saut; il me dit que d'ici il va retourner à Monte Alegre.

Enfin!

J'ai appris beaucoup plus tard, lors de mon retour, avec quelles intentions le major était venu m'épier. J'ai été satisfaite de moi-même, d'avoir su contenir mon irritation, ce qui ne m'arrive pas souvent, et je m'accorde d'autant plus volontiers un certificat de patience que je ne suis point coutumière de cette chose.

CHAPITRE III

Du saut des Jamacarús au saut du Castanhal. — En amont du saut des Jamacarús. — Igarapé d'Angelico. — Cachoeira du Cumarú. — Igarapé da Salsa. — Gurgulho. — Angelico et le lac enchanté. — Vieil Angelico est gris. — Cachoeira du Miriti. — Changement d'aspect des rives. — Cachoeira Jawary. — Un mundéo. — Pêche. — Rivière navigable. — Un castanheiro. — Gurgulho. — Igarapé do Castanhal. — Les montagnes. — Nous coulons. — Réparation du canot. — Pas de gibier. — Bonne pêche. — Un coq de roche mâle. — Cachoeira du Buraco. — Les carascas. — Les galets. — Remansão. — Traversão do Barata. — Carreira comprida. — 15 *juillet*. — Cachoeira Medonha. — Inquiétudes. — Réparation de *Bemtevi* — Cachoeira du Morro grande. — Cachoeira Quebra Quilha — Cachoeira de Baonilha. — Cachoeira do Camaleão. — Cachoeira do Paraná. — Cachoeira do Estevão. — Estevão blessé. — Réparation du canot. — Une fille de couata — Cachoeira do Capim. — Canal du saut du Castanhal. — Les malades. — *Bacú* encore au fond de l'eau. — Les sauts du castanhal. — Impossilité de passer. — Séparation.

7 *juillet*. — Il est cinq heures et demie, le jour commence à peine à poindre; déjà nous avons pris notre café, les canots sont chargés et je donne le signal du départ.

Le Maycurú en amont du saut des Jamacarús a des largeurs de 200 mètres.

Sur les rives se sont toujours des carascas qui s'enfoncent au loin.

Les collines qui sont un peu en retrait des rives nourrissent également une végétation chétive, et, plus au loin dans l'intérieur, je vois de grandes collines recouvertes par des carascas.

Le campo est peut-être au delà de ces collines, il serait utile d'y aller voir. Mais il faut faire vite pour arriver le plus en amont possible et ne pas se laisser surprendre par la sécheresse. Les nécessités du voyage l'empêchent d'être intéressant.

Après un poção où l'eau paraissait dormir, nous avons des rapides et des gurgulhos que nous passons soit à la corde soit à la perche.

Rive droite, nous voyons l'embouchure d'un igarapé; le vieil Angelico aurait trouvé quelques castanheiros dans cet igarapé. C'est possible, mais cela me semble douteux, car sur les rives de ce ruisseau, comme sur celles du Maycurú,



Au saut du Castanhal.

je ne vois que des carascas; et jamais une terre de carascas ne serait assez forte pour que des castanheiros puissent y pousser.

En amont de cet igarapé, et sur la même rive, est une île accostée à la terre ferme. La largeur de la bouche d'aval de cette île est de 10 mètres et elle a un fort débit d'eau. Mais en pénétrant à une cinquantaine de mètres en amont, on rencontre une suite de petits canaux étroits ayant à peine 10 centimètres d'eau.

Aussitôt en amont de cette île, nous trouvons un gurgulho excessivement

sec; jamais notre *Bemtevi* ne pourra passer avec sa charge, il nous faut l'alléger.

Entre ce gurgulho et le premier travessão de la *cachoeira du Cumarú*, la distance est à peine d'une cinquantaine de mètres, il est donc inutile de faire deux transbordements; aussi, lorsque le petit canot est chargé, mes gens vont, en une seule fois, jusqu'en amont du troisième travessão. Ils déposent les bagages sur la rive droite.

Cette cachoeira du Cumarú est ainsi nommée à cause de la grande quantité de cumarús qui se trouve non seulement sur les deux rives, mais encore à l'intérieur de la forêt.

A cet endroit du Maycurú les arbres de cumarús sont si près les uns des autres, qu'on dirait qu'il en a été fait un semis pour une pépinière.

Le cumarú est un arbre de la famille des légumineuses papilionacées. Dans la Guyane le cumarú est appelé fève tonka.

En amont de la cachoeira du Cumarú, sur la rive gauche, se trouve l'igarapé de la Salsa.

Cet igarapé a une grande renommée parmi les blancs et les cabocles montalegrenses.

Cette renommée lui vient du temps de l'esclavage. Les maîtres envoyaient leurs esclaves dans le Maycurú à la recherche de salsepareille, et ces derniers revenaient avec leurs canots pleins de la précieuse racine.

Et ce serait dans cet igarapé qu'ils allaient chercher la salsa.

Comment les gens d'à présent qui n'ont jamais été à la recherche de cette plante, et n'ont jamais remonté la rivière jusqu'ici, peuvent-ils savoir que cet igarapé est le chemin du *salsal*.

La position de l'igarapé, — si près du saut des Jamaracús qu'il aurait été inutile de le franchir, — et la qualité des terres me portent à croire que ce n'est pas le ruisseau qui mène au *salsal*.

C'est le vieil Angelico croyant pouvoir m'illusionner encore sur son savoir de guide et ne connaissant point l'endroit où pousse la salsa, qui a baptisé ainsi le premier igarapé qui lui a plu sans s'occuper des contradictions.

La salsepareille (*Smilax officinalis*) possède un rhizome ayant beaucoup de racines chevelues et barbues, avec un nombre infini de radicelles.

Le terrain qui convient le mieux à cette plante est un terrain bas ayant de l'humus; dans les terres alluvionnaires elle pousse bien; mais ici dans ces terres hautes et sèches où il n'y a que des pierres et des galets amalgamés avec un peu de terre glaise, je me demande comment les racines feraient pour s'étendre et surtout comment on ferait pour les arracher.

Mais le vieil Angelico ne connaît ni la salsa ni son habitat préféré. Il pense, — personne ne connaissant cette rivière, — qu'il peut, sans courir les risques de passer pour menteur, me conter tout ce qui lui passe par la tête.

En amont de cet igarapé, à un élargissement de la rivière, nous passons un gurgulho très sec, le gurgulho de la Lage grande.

Ici la rivière présente une particularité : la moitié de la largeur de son lit (sur la rive droite) est recouverte par des galets, sur la rive gauche ce sont des lages, des énormes dallages avec des stratifications formant des marches qui paraissent avoir été taillées au ciseau.

Presque toute l'eau de la rivière prend la rive droite et la rive gauche est à sec.

Le vieil Angelico m'assure que d'ici quatre à cinq jours nous en aurons fini avec la rivière et, devant le doute que j'émets à cause du débit d'eau, il devient furieux.

« Madame, mes cheveux blancs vous sont un garant de ce que j'avance, vous ne pourrez pas passer votre canot plus loin, c'est donc inutile de nous faire fatiguer, il est préférable de retourner tout de suite en aval, jamais vous ne trouverez le chemin du lac enchanté.

— Mais, Angelico, je ne cherche pas le lac enchanté, la rivière me suffit pour naviguer.

— Vous ne voulez pas me croire, Madame, mais nous allons tous mourir. D'ici jusqu'au lac il n'y a plus de poissons dans la rivière, il n'y a plus de gibier dans la forêt, et lorsque nous serons au lac ce sera bien pis. Je suis bien fâché

d'avoir commencé ce voyage, je ne verrai jamais plus ma femme ni mes enfants. »

Ces lamentations de la part d'un homme qui, d'habitude, ne parle jamais sans que je l'interroge ne sont pas sans m'étonner. Mais je m'aperçois que ce n'est pas sa faute, c'est le tafia qui le fait causer.

Il a trouvé le moyen de tromper la surveillance de João et de voler de quoi se mettre dans la *canna*[1].



Au saut du Castanhal.

Et le voilà qui se met à conter à mes gens des choses surnaturelles, des histoires fantastiques et incroyables, ce qui m'ennuie un peu.

J'ai avec moi des mariniers très courageux, ils ne reculent jamais devant un danger, ils sont même prêts à faire des folies pour montrer leur bravoure, mais aussitôt qu'il s'agit de choses surnaturelles, il n'y a plus personne, ils deviennent pusillanimes comme des enfants. Il est curieux de voir combien ces esprits primitifs sont prompts à croire au merveilleux, leur tête déménage très vite et une terreur panique s'empare d'eux.

En amont du gurgulho da Lage grande, c'est la *cachoeira do Mirity*[2].

1. Canna, nom donné par les mariniers, au tafia, qui est de l'eau-de-vie de cannes à sucre.
2. Mirity, palmier, le *Mauritia flexuosa*.

Cette cataracte n'est pas dangereuse, mais elle est très ennuyeuse. Ce ne sont que des têtes de pierres qui apparaissent au-dessus des eaux; dans toute la largeur du lit de la rivière, il n'y a pas un seul passage libre, c'est une suite de rapides et de remous.

Si un petit canal s'ouvre devant nous, 30 mètres plus haut une pierre le barre complètement; si nous cherchons ailleurs, le même obstacle se repro-



Au saut du Castanhal.

duit, il faut que nous fassions passer notre *Bemtevi* au-dessus de ces pierres.

Nous perdons six heures à ouvrir un sentier sur la rive droite, décharger les canots, transporter la charge en amont, passer les canots vides et les recharger; mais pendant ces six heures mes gens ont vraiment bien travaillé.

A la cachoeira do Mirity les rives changent d'aspect.

Nous en avons fini avec les carascas, la végétation, sans avoir encore la beauté de la forêt vierge n'est plus la brousse.

Il y a de grands arbres sous lesquels nous trouvons un peu d'ombre, des sassafras, des cèdres et une grande quantité de miritys.

C'est à cette cachoeira également que commencent à apparaître des collines sur les rives.

Nous passons à la perche et à la corde deux séries de rapides et de gurgulhos, séparés par des poções, avant d'arriver à la cachoeira do Jawary[1].

Cachoeira do Jawari. — Deux très forts travessões, celui d'aval est dangereux. Il faut de nouveau ouvrir un petit sentier jusqu'en amont de la cachoeira et décharger les canots. Il est difficile d'imaginer sans l'avoir fait et en avoir souffert, les difficultés qu'il y a en voyage pour le transport des vivres : tout paraît être un excédent, même l'indispensable.

La très petite quantité de bagages que nous avons, oblige cependant chacun de mes hommes à faire sept ou huit fois le voyage d'aval en amont.

En aval de la cachoeira mes mariniers ont vu dans le chemin qu'ils ont ouvert un mundeo[2]. Ce mundeo qui n'a rien d'effrayant ni d'extraordinaire a été fait par la nature, mais après les histoires d'Angelico tout mon monde veut y voir un avertissement surnaturel; j'ai pu leur faire comprendre que ces bois étaient de grosses branches d'arbres, que les grands vents avaient brisées, et qui étaient restées suspendues.

Mais ils ne paraissaient pas très convaincus. Quelques instants après, leur foi dans les histoires d'Angelico est très ébranlée, João sort de l'eau un magnifique poisson, un coumnani, puis ensuite vient un bagre; c'est alors qu'ils commencent à penser qu'Angelico a bien pu les tromper.

Le lendemain le poisson mord de plus en plus à l'hameçon, aussi se moquent-ils des histoires du vieux.

Heureusement que cela a bien fini; que serait-il advenu? Avec la peur qui les

1. Jawary, palmier épineux.

2. Mundeo, du guarani mundé, piège; — le mundeo est un piège fait au-dessus du sentier que les bêtes suivent pour venir boire à la rivière; ce sont des madriers suspendus avec des pieux non fixés en terre, un système de lianes traverse le sentier et relie les piquets; quand la bête passe, elle entraîne ou remue les lianes et les madriers tombent sur elle et l'écrasent.

tenait, ils étaient capables de me laisser continuer le voyage toute seule. J'aurais trouvé cette défection un peu désagréable.

En amont de la cachoeira do Jawari, la rivière est naviguable, je veux dire par là qu'il y a un canal, sinueux il est vrai, et que nous allons avec un fond d'une moyenne de 1 m. 50, ce qui est superbe pour nous, notre canot calant à peine 60 centimètres.

Sur la rive droite, je vois un castanheiro, c'est le premier dans cette rivière.

Le plaisir d'aller sans obstacle n'a pas eu une longue durée, nous sommes arrêtés par deux travessões qui nous obligent à un nouveau transport des bagages.

En amont des deux travessões la rivière redevient sèche, nous recommençons à louvoyer, cherchant en vain un canal qui n'existe pas.

A chaque instant mes gens sont dans l'eau, soulevant le canot pour le faire avancer.

A l'île da Pomba il y a un canal sur la rive droite, mais le courant est tellement fort qu'il nous faudrait décharger; nous prenons la rive gauche où, avec un peu de peine, nous arrivons à passer sans transbordement des vivres.

Une autre île en amont de celle de la Pomba avec un gurgulho sec, rive gauche, et un travessão, rive droite.

En amont de cette seconde île c'est un poção qui oblige à aller à la rame.

Rive droite, je vois l'embouchure de l'igarapé du Castanhal.

Le major Barata et Angelico m'ont beaucoup causé de cet igarapé : ils l'auraient remonté pendant cinq jours avec un petit canot, et là où ils étaient, d'où ils sont revenus, l'igarapé était aussi large qu'à son embouchure; de plus, il y aurait des fortunes à faire en exploitant les castanhaes qui sont sur les rives.

A mon retour il faudra que j'aille voir ce merveilleux igarapé; cinq jours de canot! Mais on doit aller tomber dans le Curuá. Ces cabocles découvrent toujours des choses extraordinaires, il n'y a qu'eux pour vous conter, sans sourciller, des énormités qu'ils pensent ne pouvoir être vérifiées.

Depuis la cachoeira do Mirity nous étions dans une région de collines;

maintenant ce sont de véritables chaînes de montagnes se reliant les unes aux autres.

Ici c'est un pays enchanteur, souvent les beautés de la nature sont cachées au loin, dans les endroits les plus inattendus. Mes yeux vont de la vallée de la rivière, inondée de lumière, aux pentes couvertes d'une sombre végétation et jusqu'à ces montagnes paisibles dont les contours verts se détachent sur le ciel bleu. Des nuages s'interposent entre les rayons du soleil et nous font des vagues d'ombre qui font vivre le paysage.

J'étais toute à l'admiration de ce superbe tableau qui était d'un charme inattendu, lorsque j'entends près de moi ce cri désenchanteur : « Nous coulons! »

Hélas, ce n'était que trop vrai! Lorsque je regarde, notre canot est déjà à moitié plein d'eau, mes mariniers se mettent à le vider avec des seaux. La voie d'eau vient de la proue, vite on déplace les bagages, on les empile les uns sur les autres pour voir ce qu'il en est.

Une planche usée de la carène s'est lamellée et nous voyons un énorme trou de 0 m. 15 sur 0 m. 06; vite on rebouche en maintenant la lame sur l'ouverture, l'eau entre encore mais beaucoup moins. Nous accostons rive gauche et le canot est déchargé précipitamment.

Le canot est tiré à terre et couché sur le côté. C'est alors que nous voyons toute l'étendue de notre malheur : il faut non seulement remettre un rhombe, mais il y a encore deux autres planches qui étaient prêtes à nous jouer le même tour et qu'il faut réparer.

Il n'y a qu'à prendre notre mal en patience, puisque ce sont des choses que nous prévoyons, mais que nous ne pouvons pas éviter. Il est même extraordinaire que ce canot ne se soit pas troué plus vite, car enfin nous le traînons depuis un mois sur des pierres pointues et à angles coupants.

Estevão et Raymondo vont se charger de la réparation.

Ils vont à la recherche d'un arbre dont le bois soit dur, ils trouvent sur la rive droite un itauba[1].

1. Itauba, bois très dur, précieux pour la construction navale.

Abattre l'arbre, en tirer une planche, la couper en trois morceaux, ajuster ces trois rhombes, les clouer, calfater et brayer les contours, tout cela met à peine deux jours; le travail est bien entrepris, bien dirigé et fait avec goût.



Gualdino.

Pendant ces deux jours ceux qui n'ont pas servi d'aides charpentiers ont été à la chasse. Il y a du gibier, malgré les dires d'Angelico; les chasseurs ont vu beaucoup de traces, mais en ce moment où tout est inondé, le gibier n'a pas besoin de venir à la rivière pour boire; un peu partout il trouve de l'eau, aussi

les bêtes restent-elles cachées dans le centre et le chasseur revient *panem*[1].

Si la chasse est mauvaise, la pêche fait compensation : pendant ces deux jours mes hommes ont pris et mangé plus de cinquante bagres.

Raymond a tué ici un oiseau que je ne comptais pas y rencontrer, c'est la première fois que je le vois dans la forêt paraense et mes gens ne soupçonnaient pas son existence avant aujourd'hui.

C'est un *Rupicola crocea* mâle. Son plumage est d'une teinte jaune orangé, les grandes plumes de ses ailes et de sa queue sont tronquées, les plumes qui sont immédiatement au-dessus de ces premières sont plus petites, plus fines, d'une belle couleur de feu et sont barbelées. La crête si belle qu'il porte, arrivant jusqu'à l'extrémité de son bec jaune, est une merveille.

Vendredi 11. — Nous partons à midi; mes gens ont véritablement bien travaillé, mettre trois rhombes à *Bemtevi* n'était pas une petite affaire; peut-être maintenant allons-nous finir tout le voyage sans avoir besoin de réparer les canots.

Le fond de la rivière est recouvert d'une épaisse couche de galets qui glissent et roulent à la moindre pression du pied de la perche.

La rivière a beaucoup de courant et nous passons plusieurs rapides avant d'arriver à la *cachoeira do Buraco*.

Cette cachoeira possède trois bancs de pierres qui barrent la rivière et donnent une dénivellation totale de près de 7 mètres. Les deux premiers font faire à l'eau des remous énormes formant entonnoir, ils nous obligent à choisir pour notre canot la voie de terre. Le troisième banc se laisse franchir n'emplissant *Bemtevi* qu'à moitié.

Les pierres qui sont sur les rives de la cachoeira sont des pierres à aiguiser d'un grain assez fin.

La végétation des rives change, ce sont maintenant des carascas, mais ces carascas ne précèdent point un campo, puisque nous voyons un peu plus loin dans l'intérieur une chaîne de montagnes; c'est tout simplement la pauvreté du

1. Panem, qui n'a pas de chance, revenant sans rien rapporter à la maison.

terrain qui ne permet pas aux grands arbres d'y croître; les deux rives sont de même aspect, même végétation et même alignement de hauteurs.

Très singulier est l'aspect de ces larges et longues étendues plates, paraissant avoir été nivelées, recouvertes d'herbes jaunies et séchées par le soleil; et tout là-bas comme fond du tableau, des montagnes recouvertes d'une luxuriante végétation vert sombre, émaillée çà et là par les fleurs jaunes des ébénacées.

En amont de la cachoeira do Buraco le canal devient de plus en plus étroit et, en aval du Remansão, il n'a pas 25 mètres de largeur; c'est une gorge profonde où viennent aboutir d'autres gorges latérales qui sont des igarapés.

De chaque côté du canal s'élèvent des talus de pierres formant un angle de 60° avec la rivière. On se demande comment ces pierres conservent leur équilibre, car elles ont cette particularité frappante d'être toutes sphériques.

Malgré le caractère torrentiel du Maycurú, il est impossible que la seule force du torrent ait rejeté latéralement ces immenses blocs; il y a eu certainement une autre intervention. Si les eaux avaient fait un triage, les plus grosses pierres seraient dessous tandis qu'elles sont pêle-mêle; souvent de petites sphères en soutiennent de très grosses, de plus le torrent aurait laissé des couches horizontales tandis que celles que je vois sont latérales.

Il y a également des moraines de galets qui traversent le lit de la rivière et produisent des travessões.

Je laisse à un géologue le soin de résoudre cette question, mais, d'autres faits, venant à l'appui des précédents, me donnent à penser qu'il pourrait bien y avoir du vrai dans la théorie d'Agassiz d'une période glaciaire en Amazonie.

Avant d'arriver au Remansão[1] nous avons passé à la perche cinq rapides ou travessões. Le remansão est sur la rive droite.

Le *travessão du Remansão* nous oblige à décharger, la force d'eau dans cet étroit passage mettrait notre canot au fond.

En amont la rivière continue toujours aussi étroite, elle paraîtrait être un

1. Remansão, grand remanso; remanso enfoncement où l'eau d'une rivière se soustrait à l'impulsion du courant.

ruisseau sans son débit d'eau qui nous oblige à lui donner le nom de rivière.

Nous passons quelques rapides et une petite cachoeira qui a trois barrages avant d'arriver au travessão do Barata, où il nous faut décharger pour passer.

Le travessão do Barata est ainsi nommé parce que sur la rive gauche de la rivière, je vois sur l'écorce d'un mungubo deux lettres : M. B., faites avec beaucoup de soin.

Le vieil Angelico me dit que c'est là le point terminus atteint par le major



Cachoeira do Repartimente.

Barata avec qui il a fait le voyage. Ils avaient laissé leur canot en aval de la cachoeira du Buraco et ils étaient venus jusqu'ici à pied.

A quel mobile obéissent tous ceux qui, passant dans un endroit désert et lointain, laissent une marque éphémère de leur présence, espérant affirmer ainsi leur personnalité?

Après le travessão do Barata il y a une petite cachoeira avec quatre travessões; le déchargement se fait sur la rive droite, à la bouche d'aval d'un petit igarapé.

Le terrain entre les deux bras de cet igarapé est bas et n'a pas de pierres, c'est un peu d'humus avec beaucoup de sable. Nous remarquons d'autant plus

cet endroit qu'il nous paraît bien plus joli qu'il ne l'est en réalité, en raison de la rareté des éléments qui en composent le sol, car, depuis quelques jours, nous ne voyons que des pierres sur les rives.

En amont c'est la *Carreira comprida*[1].

La cachoeira de la Carreira comprida n'a que onze barrages. Ce sont des roches encombrant le lit de la rivière. L'eau qui arrive avec force se brise sur ces blocs erratiques et se trouve rejetée sur d'autres voisins; des courants se



Cachoeira do Repartimente.

rencontrent, se heurtent, se choquent, font d'énormes remous, ou passent sous de grosses pierres pour ressortir en bouillonnant : c'est un chaos devant lequel on reste anéanti. La première idée est de ne point se risquer dans cet enfer. Pourtant il faut passer, par eau ou par terre, il faut passer, il faut continuer le voyage.

Ouvrir un chemin n'est point une petite affaire, la rive gauche est aussi inhospitalière que la rive droite.

La rivière est encaissée entre deux montagnes et sur les versants de ces montagnes, du côté de la rivière, jusqu'à une hauteur d'une cinquantaine de

1. Carreira comprida, longue route.

mètres, ce ne sont que pierres sphériques. Plus haut ce sont d'énormes blocs erratiques.

De plus, ces montagnes sont coupées de failles profondes, formant des gouffres au fond desquels coule un peu d'eau; il nous faut descendre dans ces abîmes pour en remonter aussitôt.

Je crois qu'il est inutile de dire qu'il y a eu beaucoup de chutes durant ces escalades; toutes ont été désagréables, et souvent douloureuses, mais heureusement il n'y a pas eu de blessures graves.

En ligne droite, nous avions, d'aval de la cachoeira, jusqu'en amont à peu près 1 kilomètre, mais le chemin a été quintuplé par les détours inévitables des descentes et des montées.

Le 13, nous bivouaquons en amont avec la moitié de notre charge, le reste est en aval avec les canots.

Le lendemain, la journée suffit à peine pour finir le transport des bagages et passer les canots en amont. Lorsqu'arrive le soir mes hommes sont éreintés, fourbus; il serait impossible de leur faire faire un effort de plus, ils ont d'ailleurs donné leur maximun de dépense physique.

*
* *

15 *juillet.* — Comme tous les ans, repos, non pas par besoin, mais en souvenir de l'ami qui n'est plus et que rien n'a pu faire oublier.

La mort serait-elle une transformation? J'ai besoin de croire à l'immortalité de l'âme et à une autre vie, mais je sens également le besoin de comprendre l'inexplicable. Pour moi, croire ou ne pas croire, cela est secondaire, l'important serait de comprendre. Ah! s'il n'y avait qu'à mourir pour connaître le grand mystère, ce serait bien tentant!

*
* *

16 *juillet.* — La tristesse doit rester silencieuse et les réflexions philosophiques ne valent rien pour les explorateurs qui ont une grande tendance à

voir la vie en noir; l'activité, le travail, le surmenage que je m'impose seront ma sauvegarde.

Quelques kilomètres en amont de la cachoeira de la Carreira Comprida, nous trouvons la cachoeira Medonha.

Cette dernière est très bien nommée; c'est, en effet, une cataracte affreuse pour qui est obligé de la franchir, mais superbe en elle-même s'il n'y avait qu'à la contempler.

João qui n'est point peureux vient me demander s'il faut risquer notre canot, car il est probable que notre *Bemtevi* y restera.

Il a été examiner tous les bras, il y a quatre grandes îles et six petites, mais il n'a pas trouvé un seul canal, où la force d'eau n'empêche de passer, où des sauts ne barrent le chemin; la voie terrestre est presque impraticable à cause des pierres sphériques qui sont sur les rives.

Malgré tout il faut essayer, si nous restons sans canot... nous aviserons.

Un sentier est immédiatement ouvert sur la rive droite, les bagages sont transportés en amont et on va passer les canots.

Bacú doit à sa petite taille d'arriver en amont le même jour, mais *Bemtevi* attend au pied du premier saut.

17. — Mes mariniers sont partis de grand matin, et le soir à cinq heures ils ne sont pas encore revenus : je n'entends pas un cri, pas d'autre bruit que celui de la cachoeira.

Le vieil Angelico, à cause de son grand âge, est resté avec moi; il n'aurait pas été prudent d'envoyer ce pauvre vieux, la force du courant aurait pu l'entraîner; il fait la cuisine pour les autres qui tardent bien à revenir.

Il a l'air de trouver extraordinaire que je m'inquiète de mes gens; lui, il est bien tranquille, il faudrait bien autre chose que cela pour l'émotionner.

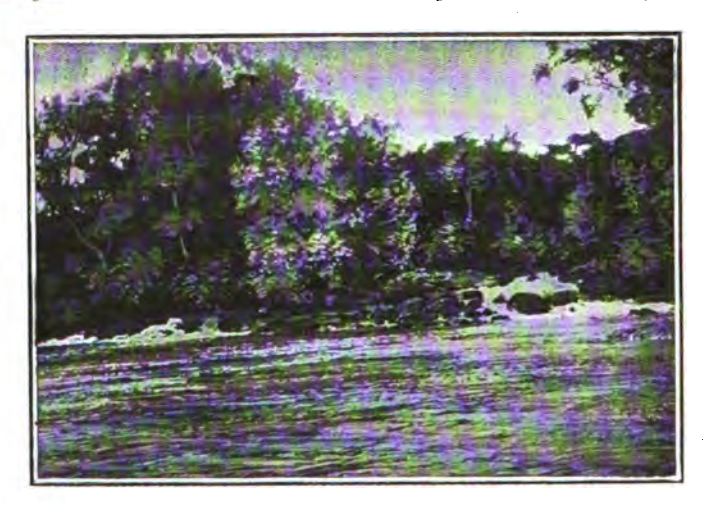
N'y tenant plus, je dis au vieil Angelico de venir avec moi, nous prenons chacun une rame et nous voilà partis à la recherche. Nous passons successivement devant toutes les bouches, je regarde en vain, rien n'apparaît; j'appelle, nul ne répond, je suis dans une grande angoisse.

Enfin à sept heures, dans la nuit noire, j'entends un coup de fusil en amont

de la grande île de la rive gauche. Vite, Angelico dirige le canot de ce côté.

Ils sont tous là!

Bemtevi a passé presque la moitié de la cachoeira, il n'est pas encore troué. Carmelino a failli se noyer, il a été sauvé par Raymondo qui s'est jeté à son secours, quelques jambes sont écorchées, des pieds sont fendus par les pierres, c'est tout. Aujourd'hui nous en sommes quittes sans trop de dommages.



Cachoeira do Repartimente.

18. — A une heure *Bemtevi* est en amont avec deux énormes trous dans sa coque, de plus, une étrave est cassée, il faut la remplacer.

De nouveau les voilà à la recherche d'un itauba ou d'un autre arbre à bois dur. L'arbre est trouvé, la planche confectionnée, l'étrave est remplacée.

Nous n'avions plus ni étoupe, ni brai, mais la forêt hospitalière est là pour nous en fournir.

Pendant que les uns réparent notre canot, les autres vont chasser et ne tuent rien.

Nous n'avons pas encore abattu une seule grosse pièce de gibier dans cette rivière; tout le produit de la chasse a été jusqu'ici deux hoccos et un agouti.

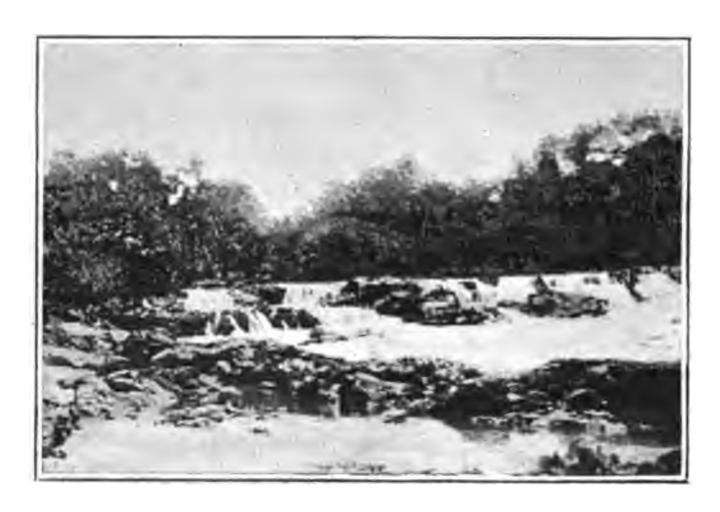
Ce n'est qu'après trois jours de travail que notre *Bemtevi* peut être remis à l'eau.

En amont de la Medonha c'est le poçaões; nous aurions désiré que la rivière continuât quelques jours avec cette profondeur, mais elle s'élargit juste à un renflement de son lit, et l'eau s'éparpille. Nous passons difficilement ce *secco*, les pierres du fond commencent à râper les planches neuves de notre canot.

Quelques instants après nous arrivons à la cachoeira du Morro grande[1].

C'est un seul dénivellement de terrain long de près de 800 mètres et excessivement sec.

Il y a poçaõ en aval et poçaõ en amont, c'est donc une bosse du lit de la



Saut du poção (rive gauche).

rivière, qui force l'eau à faire cataracte. Le déchargement se fait sur la rive droite.

Après une longue direction où quelques pierres émergeant çà et là ne nous empêchent pas de passer, nous arrivons à un remansão assez grand pour la rivière.

A ce remansão il y a un brusque changement de direction à l'est et, bien entendu, il y a devant nous l'inévitable cachoeira.

Cachoeira da *Quebra Quilha*. — Le nom de cette cachoeira donne de suite l'idée de l'accident qui nous arriva. Notre canot rejeté sur une roche, par la

1. Voir montagne du Morro grande, p. 113.

force du courant, s'est vu privé de sa quille; les énormes clous qui la retenaient ont été brisés, et sans elle le canot n'obéit plus au gouvernail.

Cet accident nous est arrivé au premier travessão qui est très fort, le deuxième et le troisième sont moins ennuyeux.

Le déchargement a été fait sur la rive droite qui est presque plate et qui n'a que très peu de pierres.

La rive gauche a des blocs de rochers jusqu'à la cime des petits monticules qui sont en bordure. Ces monticules peuvent avoir une quarantaine de mètres au-dessus du niveau actuel de la rivière.

En amont de Quebra Quilha la rivière paraissant vouloir devenir meilleure, nous avons marché pendant trois heures sans trouver ni rapide, ni travessão. C'était trop beau, cela ne pouvait pas durer.

Nous campons en aval de la cachoeira de la Baonilha. C'est une triste perspective pour la journée de demain, mes gens ont dû rêver cataractes.

La *cachoeira de la Baonilha* s'étend sur une longueur de plus de 1 kilomètre et elle n'a pas moins de dix travessões dont deux sont des sauts de 1 mètre à 1 m. 50.

A la Baonilha l'aspect des rives change : nous quittons les pierres sphériques auxquelles nous commencions à nous habituer, pour prendre des dallages glissants.

La rivière devient plus étroite, elle est encaissée entre des murailles tombant à pic sur la rivière, quelquefois le bloc fait un angle de 45 à 60° avec la surface liquide. Mais, murs à pic, talus ou bastions, le tout est recouvert d'une épaisse couche d'émail où les pieds et les mains ne rencontrent pas une seule aspérité pour se retenir, c'est la chute dans le gouffre qui nous attend. Cette rivière est déconcertante.

Nous sommes obligés de faire des déchargements successifs. Il y a des chutes malheureuses, des pieds brûlés par les pierres, des maux de tête et des nausées, les insolations sont à craindre dans cette fournaise.

Nous bivouaquons au milieu de ces chaussées géantes. Il ne faut pas espérer pouvoir élever la tente, c'est à peine si, sur le haut de ces rampes, nous trou-

vons quelques arbres rabougris pour attacher nos hamacs. S'il pleut pendant la nuit, il faudra nous laisser mouiller sans bouger.

Cette cachoeira a été baptisée de la Baonilha, par mes gens, à cause de la grande quantité de baonilha (vanille) qu'il y a sur les deux rives du canal.

Au-dessus de ces murailles qui nous ennuient tant, se trouve un peu d'humus, ce qui a permis à quelques arbres d'y prendre racine et à un parasite d'y pousser. La vanille est une orchidée grimpante qui n'a besoin que d'un peu de terre végétale pour vivre, et d'être bien abritée pour mûrir. Ici il y en a quelques-unes en fleurs, les autres ont des gousses; certaines de ces gousses sont encore vertes, mais la plus grande partie est déjà tombée sur les rives.

Après la lutte héroïque que mes gens viennent de soutenir contre la cachoeira de la Baonilha, contre ses pierres lisses et ses flots tumultueux, ils auraient désiré naviguer un peu dans des eaux calmes, mais, ironie du sort, nous tombons sur la cachoeira du Camaleão, qui a dix-sept travessões sur un parcours de 3 kilomètres.

Nous sommes ahuris, le reste de notre raison est emporté par les flots furieux, nous en deviendrons fous : des cataractes et toujours des cataractes.

Le soir, nous nous endormons avec les sourds grondements de la cachoeira dans nos oreilles; la nuit nous sommes réveillés encore par ses grondements; le matin nous nous éveillons avec ses bruits; les yeux ouverts, c'est pour la contempler de nouveau; notre travail est de lutter pour la franchir et la fuir.

Aussi le corps, brisé par un effort soutenu, se refuse à continuer ce supplice; et, la tête lourde, la volonté chancelante, nous ne savons plus nous guider.

Je voudrais bien laisser mes gens se reposer deux ou trois jours, mais cela est de toute impossibilité.

Les rives sont aussi inhospitalières que la rivière est rude : partout des dallages géants, d'énormes pierres sphériques, de gigantesques blocs de roches.

Tout là-haut, au sommet de la montagne, il y a peut-être un campement

idéal, mais ce n'est point sur ces cimes que nous trouverons du gibier.

En ce moment, la question chasse nous préoccupe beaucoup, la carne secca tire à sa fin, et à manger toujours des salaisons et des conserves nos estomacs se fatiguent.

Nous mettons un jour et demi pour passer la cachoeira du Camaleão; nous avons fait cinq déchargements successifs : le premier sur la rive gauche, un autre sur la rive droite, le troisième au milieu de la rivière sur un dallage sec, les deux derniers sur la rive gauche.



Saut du poção (rive droite).

Nous bivouaquons sur la rive gauche, en amont du Camaleão, et en aval du Paraná.

La cachoeira du Paraná se trouve à un coude de la rivière. A chaque changement de direction, j'espère toujours que le nombre et la hauteur des cachoeiras diminueront; jusqu'à présent, j'ai toujours été déçue.

Cette *cachoeira du Paraná* est ainsi nommée à cause du petit paraná qui existe sur la rive gauche, il va d'amont de la cachoeira jusqu'en aval; mais, non seulement il a insuffisamment d'eau pour qu'un petit canot puisse y passer, mais encore il y a des pierres qui obstruent son canal.

La cachoeira du Paraná a quatre travessões très forts et une rencontre

de courants dangereuse entre le troisième et le quatrième dénivellement.

En amont nous trouvons quatre travessões qui nous obligent, bien entendu, à décharger les canots pour les passer à vide.

A la *cachoeira do Estevão*, il y a seulement deux barrages. Le lit de la rivière est encombré de gros blocs de pierre qui font obstacle au courant; lorsque l'eau refoulée trouve un passage entre deux roches, elle s'engouffre avec une grande violence; la force de l'eau entre les roches est bien plus considérable que celle d'une écluse, lorsqu'on vient de lever les vannes.



Cachoeira du Buritizal.

Les bagages sont transportés en amont, sur la rive de la ressaca où les eaux du remansão dorment.

Le travail le plus pénible et le plus périlleux consiste à faire franchir aux canots ces deux dénivellements.

Mes gens commencent par *Bacú*; en passant le plus petit le premier, ils étudieront le chemin pour le plus grand, ils sauront où il y a des têtes de pierres pour s'y cramponner ou pour y attacher la corde, ils verront entre quelles roches sont les meilleurs passages.

Moi, j'ai suivi le chemin des bagages, j'ai été m'asseoir en amont. D'où je suis, j'entends mes mariniers pousser des cris sauvages, comme ils ont l'habi-

tude de le faire; c'est signe que cela va bien, plus j'entends de hurlements, plus je suis contente.

Mais les cris ont cessé brusquement et au lieu de voir apparaître le canot, je vois un groupe marchant difficilement sur les pierres, en portant un homme.

Ce sont les eaux traîtresses de la rivière qui ont failli tuer Estevão.

Mes travailleurs étaient au milieu de la rivière, la proue du canot était prête à s'engager entre deux roches, lorsque la force de l'eau, ayant plus de prise d'un côté que de l'autre, l'a fait tourner en aval; les trois hommes qui guidaient le canot ont été précipités au milieu des flots en fureur, Estevão qui tenait solidement, s'est laissé surprendre et a été jeté contre une roche, *Bacú* a coulé, et la jambe gauche d'Estevaõ est restée prise entre le bordage du canot et la pierre.

Ses compagnons se sont portés immédiatement à son secours, ils ont fait glisser le canot sur le fond de la rivière, ont retiré Estevão de l'eau et l'ont transporté jusqu'ici.

Je suis très émue de cet accident, car Estevão est un de ceux que j'aime le plus.

Me voyant toute pâle, il a l'excellente idée de vouloir me consoler et de me dire :

« Madame, ne vous émotionnez pas ainsi, je crois que ma jambe n'est pas cassée. »

J'examine sa jambe, j'appuie fortement tout le long, il n'y a pas de point plus douloureux à un endroit qu'à un autre, heureusement il n'y a pas de fracture.

Estevão n'a qu'une entorse, un nerf à remettre en place. Je le fais asseoir avec sa jambe dans la rivière, un autre la lui soutient et je commence à le masser depuis le genou jusqu'au bout du pied.

Lorsque le nerf est en place, et que mes doigts sont fatigués, je fais une solution avec du sous-acétate de plomb, j'entoure sa jambe avec un bandage bien mouillé de la solution, et tout le reste de la journée on maintient le panse-

ment humide; aussitôt qu'il sèche un peu, on verse dessus de l'eau blanche.

Pour cette fois-ci j'en suis quitte pour la peur, mais voilà Estevão inutilisé pour quelques jours.

Bacú est renfloué. Il a une planche de sa coque et un bordage qui sont brisés, les bancs ont été enlevés. Une partie de notre batterie de cuisine, des vêtements appartenant à mes gens et du linge qui étaient restés dedans, tout cela est maintenant au fond de la cachoeira, où, bien entendu, personne n'ira le chercher.

Nous nous arrêtons à la bouche de l'igarapé d'Agua preta qui se trouve sur la rive droite, juste en amont de la cachoeira.

Cet igarapé a une grande embouchure et un large lit jusqu'à 3 ou 4 kilomètres en amont; il ne présente qu'un seul inconvénient, c'est qu'il n'a pas assez d'eau pour porter un petit canot.

Il s'agit de remettre une quille à *Bemtevi*, une planche à la coque de *Bacú*, et un bordage à tribord.

Mes mariniers se transforment en charpentiers, l'arbre a été trouvé et débité, la planche est prête, le bordage également, la quille a été ajustée, non sans peine, mais le principal nous manque : nous n'avons plus de clous; ils étaient dans le *Bacú* et sont restés au fond.

Mes mariniers changent de nouveau de profession, de charpentiers ils deviennent forgerons, et ils se mettent à façonner des clous.

Une hache leur sert d'enclume, les zagaies et les harpons sont transformés en clous, ayant la longueur et la grosseur voulues.

Ceux de mes hommes qui ne sont cette fois-ci ni charpentiers ni forgerons, vont chasser dans l'igarapé. La chasse ne donne pas, il n'y a pas de traces de gibier.

Le second jour de chasse, Raymond rapporte deux couatas dont une femelle ayant du lait; je demande où est son petit. Raymond dit qu'il était trop jeune, c'est pourquoi il l'a laissé dans le bois.

Je me fâche après lui et l'envoie, malgré la nuit qui approche, chercher cette pauvre bête; si seulement il l'avait tuée, mais la laisser mourir de faim!

Il me rapporte une couata qui a cinq ou six jours à peine, je fais chauffer du lait coupé d'eau, un bout de chiffon est attaché au goulot d'une fiole : cela fait un biberon superbe, et la pauvre petite couata tète avidement; elle avait grand faim.

Son dîner fini, je l'enroule dans un morceau de flanelle, et une petite caisse vide lui fait un lit magnifique.

Et voilà comment est arrivé dans notre canot, où régnait déjà la famine, une bouche de plus à nourrir.

Les ennuis, les petits tracas commencent à m'assaillir de toutes parts. J'avais déjà Estevão inutilisé, voici maintenant Carmelino souffrant de ses dents et Miguel avec un panaris qui ne le laisse pas dormir depuis deux jours.

Il a le doigt très enflé et ne peut mettre sa main dans la position déclive; j'incise la partie malade et la nettoie aussi bien que je le peux, antiseptisant la plaie trois fois par jour.

Jeudi 31. — Nous prenons congé du gavião[1] qui a son nid juste au-dessus de notre tête et qui, par deux fois, a laissé choir sur notre campement des petits serpents qu'il apportait à sa progéniture.

La rivière en amont de la cachoeira do Estevão change de direction, nous allons sensiblement vers l'ouest et nous avons autant de cachoeiras que lorsque nous faisions est ou nord.

Nous passons successivement onze travessões très rapprochés l'un de l'autre; avant d'arriver à la cachoeira do Capim, il nous a donc fallu décharger onze fois le canot.

Cachoeira do Capim. — Trois tronçons bien distincts les uns des autres.

La première partie se compose de deux travessões, nous campons en amont avec la moitié de la charge, la nuit nous a surpris. Nous avons pu faire 2 kilomètres de montée; dans cette région de cachoeira, c'est admirable.

Le lendemain nous recommençons la lutte, on finit le transport de la charge et on passe les canots. Pendant le reste de la journée, nous arrivons à

1. Gavião, oiseau de proie semblable à l'épervier.

franchir seulement les trois dénivellements qui forment la deuxième partie de la cachoeira.

2 *août*. — Nous passons la troisième section, le déchargement se fait sur la rive gauche. Il y a un igarapé sur cette même rive, possédant une large embouchure, mais un très faible débit d'eau.

En amont, la rivière déjà étroite, se rétrécit encore, nous entrons dans des *angostouras* où le lit de la rivière a des largeurs de 5 à 6 mètres.



Cachoeira du Buritizal.

C'est une sensation d'étouffement et d'oppression qui nous saisit. Ces murailles cyclopéennes ne vont-elles pas se resserrer et nous broyer, elles sont si près l'une de l'autre! Nous ressemblons à des fourmis tombées au fond d'un gouffre, et qui se verraient perdues au milieu des flots tumultueux.

Tout est grand et beau dans ce canal : la majesté des murailles, la hauteur des arbres qui les couronnent, la fureur des flots qui dévalent avec une vitesse vertigineuse; au milieu de ce chaos, nous agissons en nouveaux myrmidons s'attaquant à un géant.

Après avoir passé un fort travessão où le déchargement a été très périlleux à cause des pierres glissantes, nous voyons sur la rive droite un canal, mais un

canal ayant cette particularité que l'eau tombe du haut de la muraille à pic faisant un magnifique saut de 8 mètres.

Je me risque à escalader la falaise pour voir d'où vient cette eau. C'est le Maycurú qui, ici, se divise en deux bras se rejoignant en amont, formant une grande île.

Il est d'un curieux effet de voir la rivière où nous sommes et le bief qui est là-haut, avoir une différence de 10 mètres de niveau d'eau, et cet aqueduc naturel se continue pendant plusieurs kilomètres.

Nous faisons halte en face du saut, en aval de travessões que nous ne pouvons pas passer ce soir. Notre bivouac a vilaine apparence. C'est à peine si nous avons trouvé quelques arbres pour y attacher les hamacs; ces derniers sont étagés sur la pente d'une petite colline, il y en a un qui est suspendu au-dessus de la rivière : si une des cordes du hamac, ou une des branches cassait ce serait un bain, non seulement désagréable, mais dangeureux.

Le voyage devient de plus en plus difficile à cause de l'état de mon personnel.

Estevão ne peut pas se servir de sa jambe, il fait partie de la charge, on le transporte comme un colis supplémentaire.

Miguel pleure sur son panaris : toute la journée il promène sa douleur et fait entendre ses gémissements aux rochers insensibles.

Claro, le cuisinier a la figure enflée d'un côté, ses dents malgré l'enflure lui font mal, tout le jour il bave et la nuit il continue.

Raymondo a les pieds crevassés par l'eau, il a l'air de souffrir abominablement.

João s'est démis le pouce; je le lui ai remis en place mais il souffrira encore pendant deux ou trois jours.

Il me reste donc Gualdinão, Simeão, Carmelino, Angelico, et João Bilhete qui seraient susceptibles de me fournir un peu de travail.

Mais les trois principaux, les trois frères, les trois très bons mariniers, Estevão, João et Raymondo sont inutilisés.

Le lendemain nous reprenons le travail et nous passons tant bien que mal deux travessões.

Mais au travessão da Alagação[1] comme le nom l'indique, notre *Bacú* va au fond. Il est vite renfloué et il n'a pas d'avarie, c'est encore une chance dans notre malheur.

Mais le peu de batterie de cuisine qu'il nous restait, était, comme d'habitude, dans *Bacú*. Il faut que mes gens plongent pour aller chercher cafetière, théière, marmites, assiettes, etc.; nous n'avons plus rien.

Nous avons fait dans notre journée 2 kilomètres, cinq déchargements; nous avons passé onze travessões et nous avons naufragé. Le résultat n'est pas fameux et pourtant le travail a été énorme.

La largeur du canal varie entre 5 m. 20 et 5 m. 50 mesurés d'une muraille à l'autre.

4. — Nous franchissons deux bancs en ne faisant qu'un seul déchargement sur la rive gauche; nous arrivons avant le déjeuner au saut du Castanhal.

Le *saut du Castanhal* est une des plus hautes cataractes que j'aie vues en Amazonie, mais elle n'a pas la beauté des sauts du Jacicury dans le Trombetas. On n'aperçoit qu'une chute à la fois; lorsqu'on est en amont, de l'une on voit l'autre.

Au milieu du lit de la rivière il y a un grand nombre de blocs erratiques qui, vus d'aval, cachent les chutes qui sont en amont. C'est dommage car il y a sept marches gigantesques formant sept sauts magnifiques.

Nous avons deux chemins, un de chaque côté de l'île, nous pouvons choisir; mais ils sont aussi mauvais l'un que l'autre : la rive gauche est à peu près sèche et la rive droite a un débit trop considérable.

Je vais avec mes gens examiner la rive droite, il est impossible de passer ni grand ni petit canot, même avec un palan, et en ayant le double du personnel disponible, il ne faut pas compter passer un canot par là.

1. Alagação, de alagar, naufrager; naufragar n'est pas employé par les mariniers dans le sertão paraense.

Ils vont examiner le canal de la rive gauche, l'autre bras de l'île.

Ce dernier présente un avantage : il n'a pas d'eau, ce qui est une chance en l'occurrence. La dénivellation est certainement la même mais le canot passant sur les pierres sèches ne risque pas de couler.

Je dis canot au singulier, car il est de toute impossibilité que *Bemtevi* franchisse ce saut, *Bacú* seul aura cet honneur.

Les hommes sous la direction de João ont été passer le canot en amont;



Cachoeira du Buritizal.

ils y ont mis toute leur volonté et toutes leurs forces, cela a été un terrible travail.

Il n'y a eu qu'un accident, car les écorchures et les coups reçus ne se comptent plus; João Bilhete m'arrive avec un pouce démis, il faut que je le lui remette en place. Malgré toutes les précautions que je prends il hurle, il me fait des yeux furieux, il grince des dents, il se tortille, il saute, sa figure déjà laide au repos est affreuse; heureusement je ne suis pas très peureuse.

Bacú est en amont! Je ne prends avec moi que de bons, solides et endurants rameurs, j'emmène João, Raymondo, Gualdinão et Simeão. Nous emportons un peu de farine, un peu de riz, du sel et quatre boîtes de lait condensé. Nous irons de la sorte aussi loin que nous le pourrons.

Je laisse à la garde d'Estevão le grand canot et le peu de vivres qui nous restent.

Je lui fais toutes mes recommandations afin qu'il traite bien les hommes qui demeurent sous ses ordres, et pour qu'il arrive à se faire obéir sans se fâcher.

De plus, et cela est important, il ne faut pas oublier de donner le biberon quatre fois par jour à la petite couata, cette petite bête se porte très bien et elle s'est habituée à nous.

CHAPITRE IV

Du saut du Castanhal à la cachoeira das Tabocas. — Séparation. — En amont du saut du Castanhal. — Cachoeira do Repartimente. — Saut du poção. — Un sucuriju. — Le poção. — La végétation. — Cachoeira Secca. — Cachoeira da Onça. — Des odeurs. — Salle à manger d'une famille d'onças. — Igarapé Grande du Castanhal. — Cachoeirinha. — Igarapé da Canna braba. — Raymond malade. — La crue. — Une jabota. — Raymond encore malade. — Igarapé da Agua branca. — Pêche. — Igarapé da Sapucaya. — Ilha da Pedra grossa — Cachoeira do Carrasquinho. — Les carrascas — Cachoeira das Carrascas. — A la recherche des compas. — Cachoeira do Buritizal. — Cachoeira das Pedras soltas. — Les hoccos. — Un tapir. — Cachoeira da Anta. — Cachoeira do Japy. — Les japys. — Cachoeira da Pita. — Les lages. — Cachoeira das Tabocas. — Impossibilité de continuer le voyage.

Les séparations sont toujours pénibles, mais elles le sont bien davantage lorsque ceux qui restent sont dans un pays désert, loin de tous secours, et que ceux qui partent vont dans l'inconnu, peut-être à la rencontre d'une flèche empoisonnée, peut-être à la mort qui les guette au fond d'une cachoeira.

Cette séparation est d'autant plus triste pour moi que je suis dans l'obligation de laisser Estevão avec des gens que je connais depuis deux mois à peine et qui ne m'inspirent pas confiance.

En amont du saut du Castanhal il y a un poção de 800 mètres à peine, et c'est une cachoeira ennuyeuse. Où passer, nous ne voyons que des îles? S'il y avait un seul canal, l'eau serait plus que suffisante, mais avec tant d'îles l'eau se disperse.

En aval la *cachoeira do Repartimente* a quatre travessões que nous passons en traversant *Bacú* sur la rive gauche. Plus en amont, cette même cataracte

possède une suite de rapides et de courants qui ne sont pas assez forts pour nous obliger à décharger.

En passant un rapide, João s'est démis le pouce, ce qui m'oblige de nouveau à exercer ma profession de rebouteuse. Nouveau métier qui, de même que les précédents, ne m'enrichira pas.

Nous naviguons entre les îles, allant d'une rive à l'autre, cherchant un canal qui n'existe pas.

Les îles finies, les eaux de la rivière redeviennent calmes et profondes.

Ce poção n'a qu'une longueur de quelques centaines de mètres et notre route est de nouveau barrée par un saut d'une hauteur de 6 mètres, en trois marches.

Nous passons le *Saut du poção* par la rive droite; les bagages par terre, et pour le monter nous trouvons un petit espace avec très peu d'eau et d'une inclinaison raisonnable.

A trois heures nous sommes en amont du saut, les eaux de la rivière sont calmes et semblent dormir.

Les rives changent d'aspect : ce ne sont plus des pierres et des arbres rabougris, ce sont des végétations basses et broussailleuses, d'une belle couleur intensivement verte nous prouvant qu'elles sont pleines de vigueur.

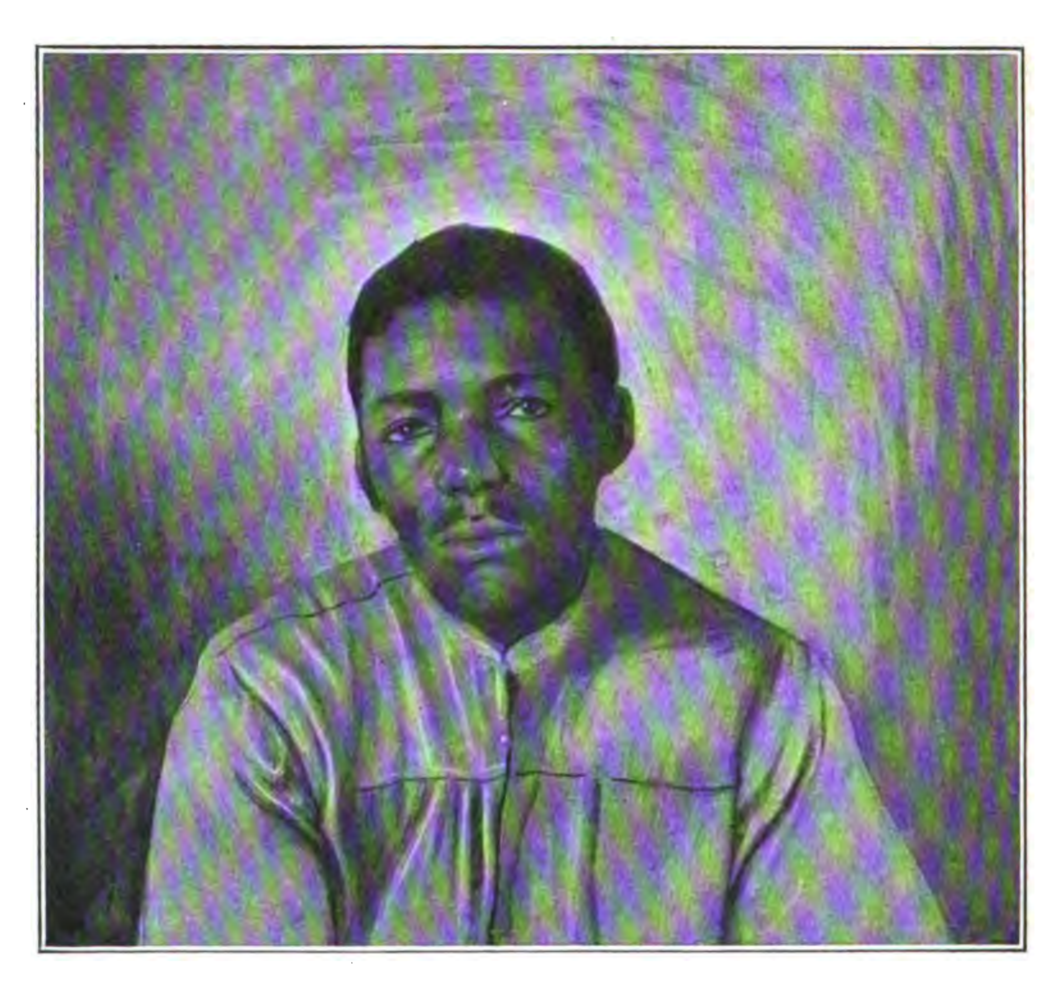
Derrière cette muraille de verdure il y a de très grands et beaux arbres, mais ce sont tous arbres à bois tendre : des samahumas (fromager), des araparys, des mungubas (sablier), une autre espèce dont je ne connais pas le nom; elle est plus haute et plus grosse que le samahuma, le port est à peu près le même, mais elle en diffère par les feuilles et l'écorce qui est d'une blancheur éclatante (cette espèce n'avait ni fleur ni fruit qui auraient pu en préciser la reconnaissance).

Nous cherchons un emplacement pour camper, nous naviguons très près de la rive et nous croyions avoir trouvé le lieu rêvé, mais la place était prise.

Un énorme sicuriju (boa murima) est là sur les végétations basses en bordures de l'eau.

Son grand corps enroulé sur lui-même, à la manière d'un câble de navire, est immobile; il paraît avoir bien mangé, car il est volumineux.

Comme nous savons très bien qu'au moment de la digestion il est inof-



Semeão.

fensif, et incapable de remuer, nous nous approchons assez près pour le tuer. Ne voyant pas sa tête, João a tiré au jugé et il ne l'a blessé que légèrement.

Nous nous apercevons alors que nous nous étions trompés, sa digestion était finie, son corps monstrueux se déroule lentement; il a passé le bout de sa

queue autour d'un petit arbre; ayant ce point d'appui, nous savons qu'il peut s'élancer sur nous et nous broyer les os dans ses replis, aussi prudemment nous mettons-nous à une distance suffisante, hors de son atteinte et nous tirons sur ce sucuriju une dizaine de balles.

Nous lui avons cassé l'épine dorsale en plusieurs endroits, mais il n'est pas mort, il se laisse glisser dans l'eau sombre et nous, nous allons à la recherche d'un autre campement. Il y a des voisinages que j'aime mieux éviter.



A la cachoeira da Pita.

Mes gens rament avec force, ils rament bien, et ils rament longtemps : ce n'est qu'à six heures et demie que nous trouvons un emplacement en amont de l'ile du poção.

Depuis le saut du poção nous naviguons dans des eaux calmes, la rivière est élargie et ressemble à un lac tranquille. Nous avons des fonds de 10 et 12 mètres.

Depuis la cachoeira nous avions toujours entendu, selon l'éloignement, ou

le bruit sourd d'une cachoeira, ou ses grondements terribles; c'est la première nuit que nous dormons sans notre musique berceuse habituelle, et elle nous manque.

Le grand silence de l'eau trouble notre sommeil.

Nous entendons plus distinctement la rumeur des bois, nous reconnaissons les voix des divers animaux, chacun exprimant à sa manière le plaisir, la crainte ou la douleur. Ce changement d'harmonie nous tient éveillés quelques heures de plus que d'habitude.

Le lendemain, pendant toute la matinée, le poção continue.

Les rives basses et humides m'étonnent de plus en plus, aux grosses eaux elles doivent être tout inondées; ces broussailles verdoyantes s'étendent à plusieurs kilomètres de chaque côté de la rivière.

Sur la rive droite, quelques collines à 4 ou 5 kilomètres, avec des castanheiros en grande quantité.

A première vue, les végétations des rives feraient croire à des capoeiras, ce sont simplement des terrains bas. Le lit de la rivière avait-il autrefois cette largeur, ou bien est-ce un lac qui s'est fermé depuis bien des milliers d'années? tout ce que je puis dire, c'est que ces terrains sont formés de dépôts d'alluvions, de sable, d'argile, et de petits galets, avec un peu d'humus recouvrant le tout.

Après notre déjeûner, comme digestif nous rencontrons un barrage.

La *cachoeira Secca* se compose de six travessões et d'un grand nombre de rapides. L'ennui ici est causé par le peu de profondeur; ces cachoeiras étant généralement produites par un soulèvement, une bosse du lit de la rivière, l'eau court sur ce dénivellement sans y séjourner.

Nous passons sur la rive gauche sans être obligés de décharger, nous allons à la corde, ou le canot est poussé à la main.

En amont de la cachoeira Secca c'est de nouveau le poção avec ses eaux tranquilles qui paraissent ne pas avoir de courant. N'ayant pas d'obstacle à vaincre, chaque coup de rame fait bondir le canot avec une telle vitesse qu'il nous semble courir une régate.

Nous trouvons encore deux sections de rapides, courants que nous passons à la perche avant d'arriver à la cachoeira da Onça[1].

Cachoeira da Onça. — La rivière est partagée en deux canaux par une grande île. Le canal de la rive droite est presque sec, par la rive gauche dévale toute l'eau de la rivière, ce qui fait que les cinq dénivellements que nous avons à passer sont très forts et nous obligent à décharger.

En amont de la cachoeira nous installons notre bivouac sur la rive gauche, sur un bel emplacement très propre, finissant sur la rivière en pente douce.

Cet emplacement si joli a un petit inconvénient : c'est la salle à manger d'une ou plusieurs onças.

Nous étions à peine installés lorsqu'un léger zéphir empesté vient nous chatouiller désagréablement l'odorat.

Vivant au milieu des marais amazoniens aux odeurs douteuses, la sensibilité du nerf olfactif devrait être émoussée; il n'en est rien, je souffre abominablement des odeurs, elles influent non seulement sur mon caractère mais encore sur mon estomac.

J'envoie à la recherche de la bête en décomposition pour qu'on la jette plus loin. Mais au lieu de trouver une charogne, mes gens trouvent les ossements et les restes de plusieurs. Ce sont les reliefs de repas d'onças.

Il y a des os de divers animaux, quelques-uns sont très propres, après d'autres il reste un peu de chairs putréfiées, certains sont encore presque frais.

A l'examen des traces laissées par les pattes des bêtes nous pouvons juger que nous avons affaire à des onças de belles tailles. Pourvu que nous n'ayons pas maille à partir avec elles cette nuit.

La fatigue de la journée est grande et le sommeil arrive vite pour tous; il n'en reste pas un seul pour veiller à notre sécurité. Les griffes du tigre sont terribles, mais il fait si bon dormir!

1. Onça jaguar. On distingue plusieurs espèces dans les onças : onça pintada, tigre, canguçu suçuarana. — Le maracaya (*Felis pardalis*) au pelage tacheté est quelquefois confondu avec l'onça pintada (*Felis onça*); cependant le maracaya n'est qu'une espèce dans les chats sauvages.

L'onça la plus dangereuse est la canguçu dos lombos pretos : mes gens disent qu'elle est mal élevée.

Notre imprudence n'a aucun résultat fâcheux; les tigres de cette région sont excessivement débonnaires, lorsqu'on s'installe chez eux, ils laissent faire sans protester.

Vendredi 8 *août* — La rivière large et profonde n'a pas une pierre, pas un rapide : c'est un lac.

Le ciel est gris et bas, la pluie qui menaçait depuis notre réveil, se met à tomber lors de notre départ et elle continue ainsi toute la journée avec une constance incroyable, étonnante pour un mois d'août.



Bacú descend un travessão.

Sur la rive droite, l'embouchure d'un grand igarapé sur les bords duquel ont poussé de magnifiques castanheiros. Les castanhaes des deux rives paraissent s'étendre fort avant dans l'intérieur.

De cet igarapé du Castanhal grande en amont, nous n'avons plus rencontré un seul castanheiro.

Nous passons quelques travessões, quelques petites cachoeiras à la perche et sans avoir besoin de décharger notre canot.

La pluie continue à nous persécuter, à midi nous n'avions pas encore trouvé un emplacement où nous puissions nous arrêter. Une bouche d'igarapé nous permet de grimper sur le talus, et là, nous attachons la natte qui me sert

d'abri la nuit, tendue au-dessus de quatre piquets, et le feu est allumé dessous; nous faisons cuire notre marmitée de poissons, en recevant stoïquement presque entièrement la pluie battante.

Après un déjeuner plutôt triste nous reprenons notre route, le temps nous



João Biyet.

fait grise mine et le soleil n'est pas arrivé à percer les gros nuages noirs qui courent menaçants au-desssus de nos têtes.

Nous passons une suite de petits travessões avant d'arriver à Cachoeirinha.

Cachoeirinha a un seul dénivellement avec une largeur de 5 mètres et une

hauteur de o m. 75. Sur la rive gauche de grosses pierres, sur la rive droite une lage énorme, dalle d'un seul morceau de 15 mètres sur 20.

De Cachoeirinha en amont les rives changent, nous commençons à rencontrer des blocs erratiques d'un volume incroyable et des dallages gigantesques.

Sur la rive droite en aval de deux petits travessões, nous voyons aussi un igarapé qui paraît avoir un assez fort débit d'eau.

Une autre section de rapides à passer à la perche, sous une pluie en bourrasques, et nous arrivons de nouveau dans des eaux très calmes, avec des rives basses.

La rivière s'est rétrécie, elle atteint à peine 50 mètres d'une rive à l'autre; nous allons dans ce long couloir cherchant, pour reposer notre fatigue, un endroit pour bivouaquer.

Rive gauche l'igarapé de la *Canna braba*[1], que nous appelons ainsi, parce qu'en aval de son embouchure, nous trouvons un canaveal brabo s'étendant sur une longeur de plus de 500 mètres.

Enfin, en amont de l'igarapé, nous nous décidons à escalader une berge haute de 5 mètres, en nous accrochant aux racines et aux lianes; là nous trouvons un terrain argileux, humide et froid. Malgré cela mes gens élèvent la tente, car la pluie continue à tomber et, depuis ce matin, nous marchons avec nos vêtements mouillés.

Nos allées et venues ont changé la terre glaise en une épaisse bouillie au milieu de laquelle nous pataugeons : nous grelottons. De plus, avec la pluie, tout le bois est mouillé et nous ne pouvons pas allumer de feu. Nous allons nous coucher l'estomac vide, assaillis par de bien tristes pensées.

Au milieu de la nuit nous sommes réveillés par des cris perçants, ces cris viennent du hamac de Raymondo qui est près du mien.

Le pauvre garçon a une crampe dans la jambe droite, cette crampe le tient

1. Canna braba (*Gynerium saccharoïdes* ou *parviflorum*). On les appelle canna braba bien qu'elles n'aient de la canne à sucre que la similitude du port. Ce sont des bambous à touffes de plumes dont on récolte chaque année les hampes florales, on les met en bottes et on les fait sécher pendant six mois à l'ombre avant de s'en servir.

depuis le haut de la cuisse jusqu'au bout du pied; il souffre beaucoup. Je le frictionne avec du tafia, je lui fais un bon massage; heureusement la crampe cède au traitement, et il se rendort tranquille.

Il est facile d'imaginer notre émoi lorsque nous sommes réveillés ainsi brusquement par des cris au milieu de la nuit.

Ici nous avons tout à craindre : les griffes du tigre, les morsures des serpents et d'autres bêtes venimeuses, mais le grand danger ce sont les flèches empoisonnées des Indiens.

Car enfin nous ne sommes que cinq hommes — en me comptant. — Que ferions-nous si nous étions surpris au milieu de notre sommeil par une tribu d'Indiens?

Au réveil nous nous apercevons que l'eau monte, il n'y a pas à s'y tromper, nous avons près de 10 centimètres de plus en hauteur. Hier, le courant était insensible et aujourd'hui il faut faire force sur les rames pour le vaincre.

Cette crue entraîne avec elle une grande quantité de détritus de toutes sortes; plus nous allons en amont, plus l'eau est sale; sa couleur était d'un blanc laiteux, maintenant elle est d'un jaune boueux; pour boire je suis obligée de me servir de mon mouchoir de poche en guise de passoire, de laisser reposer l'eau et de la décanter. Il serait bien possible que nous attrapions les fièvres. Avoir les fièvres à cette hauteur, ce n'est pas chose à faire.

Nous marchons depuis le matin jusqu'à quatre heures, ayant à lutter seulement contre la crue; nous ne trouvons ni cachoeira, ni travessão. Une seule rencontre — mais celle-ci agréable, — une jabota[1] se laissait emporter balancée par la cadence des flots, nous lui donnons passage à bord et ce soir nous en ferons un très bon dîner, sur lequel nous ne comptions pas.

A quatre heures nous sommes à la *cachoeira da Lage*; elle est belle à voir, mais non à franchir.

Sur la rive droite, sur la rive gauche, dans le lit de la rivière, en aval et en

1. Jabota, femelle du jaboti, tortue terrestre comestible.

amont, partout où la vue se porte, ce sont des lages, de grandes dalles glissantes où le pied de la perche n'arrive pas à tenir.

Deux mariniers vont en amont de la cachoeira en tenant un bout de la corde, l'autre extrémité est attachée solidement à la proue de *Bacú*; les deux autres guident le canot. Tout va bien jusqu'au milieu de la cachoeira, mais un des guides glisse, il se retient au bordage, le canot penche et s'emplit à moitié d'eau.

Nos hamacs, nos vêtements de rechange, nos vivres, tout est mouillé.

Nous nous arrêtons sur une grande lage qui est en amont, au milieu de la rivière. La pierre est chaude et nous avons encore une heure et demie de soleil; vite nous étendons toute notre fortune sur le dallage, nous demandant anxieusement si nos luxueuses garde-robes auront le temps de sécher avant la nuit.

Malgré l'humidité de nos hamacs, nous avions l'intention de passer une bonne nuit, de bien dormir.

La destinée en avait décidé autrement. Je suis réveillée par Raymondo qui se plaint bruyamment : il a mal au ventre. Je lui fais prendre du thé dans lequel j'ai mis quelques gouttes de laudanum, et lui enveloppe le corps avec une converture de laine, malgré cela il souffre une partie de la nuit.

Le lendemain, je suis brisée, j'aimerais bien mieux dormir que voyager, mais nous avons si peu de vivres qu'il faut absolument marcher et aller vite.

Nous passons à la perche quelques petits rapides, et, à huit heures, nous sommes à l'embouchure de l'igarapé d'Agua branca.

C'est de cet igarapé que vient presque toute l'eau de la crue, un orage a dû s'abattre sur la rive gauche du Maycurú.

Nous entrons dans l'igarapé d'Agua branca, mais une vingtaine de minutes de marche nous mettent en face d'une cachoeira qui nous arrête.

A cette première cachoeira deux petites îles séparent l'eau de l'igarapé en trois canaux ayant chacun suffisamment d'eau pour que nous passions, mais la petite quantité des vivres qui nous restent ne me permet pas de m'attarder dans les igarapés.



Raymondo de Brito.

Nous revenons sur nos pas et, après une pêche extraordinaire que mes gens font à la bouche de l'igarapé, — en quinze minutes ils ont retiré vingt-trois poissons de l'eau, — nous continuons à remonter le Maycurú.

La crue est une cause perturbatrice, non seulement dans la marche ordinaire de la rivière où elle accélère le courant, mais aussi active-t-elle la déformation des rives, dont parfois elle enlève des masses considérables de terre, de sable, ou de pierres.

La crue existe également dans un petit igarapé, toujours sur la rive gauche, où nous nous arrêtons pour déjeuner.

Les igarapés de la rive droite sont presque à l'étiage.

Puis le poçaõ continue, nous passons quelques rapides qui ne retardent point notre marche. Le courant de la crue existe toujours, mais il est beaucoup plus faible qu'en aval de l'igarapé d'Agua branca.

Dans la soirée nous passons sans nous y arrêter devant l'embouchure de l'*igarapé da Sapucaya*, ainsi nommé à cause d'un grand arbre de sapucaya (*Lecythis ollaria*) qui se trouve à l'entrée. La crue a grossi également les eaux de ce ruisseau.

En amont, la rivière devient plus étroite, et son eau est limpide, le courant est si faible qu'il n'est pas visible : c'est un contraste frappant entre l'aval impétueux et l'amont calme de l'igarapé da Sapucaya.

Les rives sont basses et humides, ou très hautes avec des lianes qui en ferment l'entrée. Mes matelots font force de rames; nous désirons trouver un emplacement pour camper, aujourd'hui nous avons bien marché et les bras de mes mariniers ont besoin de repos.

Nous trouvons, enfin, une petite plage accostée à une énorme pierre : ce n'est pas très joli mais nous sommes tellement fatigués que nous installons notre bivouac à l'île *da Pedra grossa* (de la grosse pierre).

Mes gens, aussitôt arrivés, se mettent à pêcher; comme d'habitude ils prennent des jandias, des counanis et des bagres : ce sont les trois seules espèces de poissons que nous ayons rencontrées du saut du castanhal en amont.

Ici il n'y a à craindre ni les piranhas[1], ni les purakés[2], ni les raies[3]; il y a quelques jacarés[4] mais encore n'en avons-nous vu que quatre ou cinq.

Mes mariniers ont la prétention de dîner, et ils préparent la marmite; je les admire, car ils doivent être encore plus fatigués que moi, qui aime mieux dîner de mémoire et aller dormir.

Lundi 11. — Nous marchons peu de temps dans le poção; dès 7 heures du matin nous sommes dans les courants.

Nous franchissons une suite de petits rapides et les trois forts barrages qui forment la *cachoeira do Carrasquinho.*

En amont de cette cachoeira, sur la rive gauche, nous voyons des carascas[5]. Est-ce que les campos seraient près d'ici? J'envoie mes gens explorer ce carasca et mon espoir est déçu; après le carasca ils sont tombés sur des catingas[6] et ils ont vu, au loin, le grand bois.

Nous poursuivons notre montée au milieu des courants et des rapides et nous passons de petits travessões.

Sur la rive gauche, à quelques kilomètres dans l'intérieur, apparaissent de petites collines n'ayant qu'une végétation de carascas. Au milieu de ces derniers des surfaces se montrent dénudées seule paraît y pousser l'herbe; plus nous allons, moins les carascas sont fermés, certainement nous approchons des campos.

A cette idée de découvrir des campos, mes mariniers sont joyeux, et ils passent rapides et travessões avec un entrain qui m'étonne.

Nous sommes en aval d'une cachoeira grande, le lit de la rivière est encombré d'une énorme quantité de petites îles; l'eau passe partout, mais nulle part il n'y en a assez pour la navigation; étant donné notre disposition optimiste cette absence de canal ne nous émeut pas.

Maintenant les carascas se montrent sur les deux rives; aussi loin que notre

1. Piranha, poisson diable (*Myletes macropomus*).
2. Puraké, gymnote.
3. Raie, même poisson que chez nous, genre Chondroptérygien.
4. Jacaré, caïman, crocodile d'Amérique.
5 et 6. Voir pages 48 et 49.

vue peut s'étendre nous voyons des arbres rabougris, très espacés les uns des autres, avec de l'herbe dans les intervalles : certainement la savane est proche.

Cachoeira dos Carascas. — Nous passons douze travessões, cherchant un chemin au milieu des îles; nous campons au milieu de la cachoeira, bien avant notre heure habituelle et j'envoie mes gens voir le campo.

Ils reviennent bredouilles, ce ne sont que des carascas, leurs chemises et pantalons sont en lambeaux, les murucis les ont déchirés; peut-être en amont le campo arrivera-t-il jusqu'à la rive.

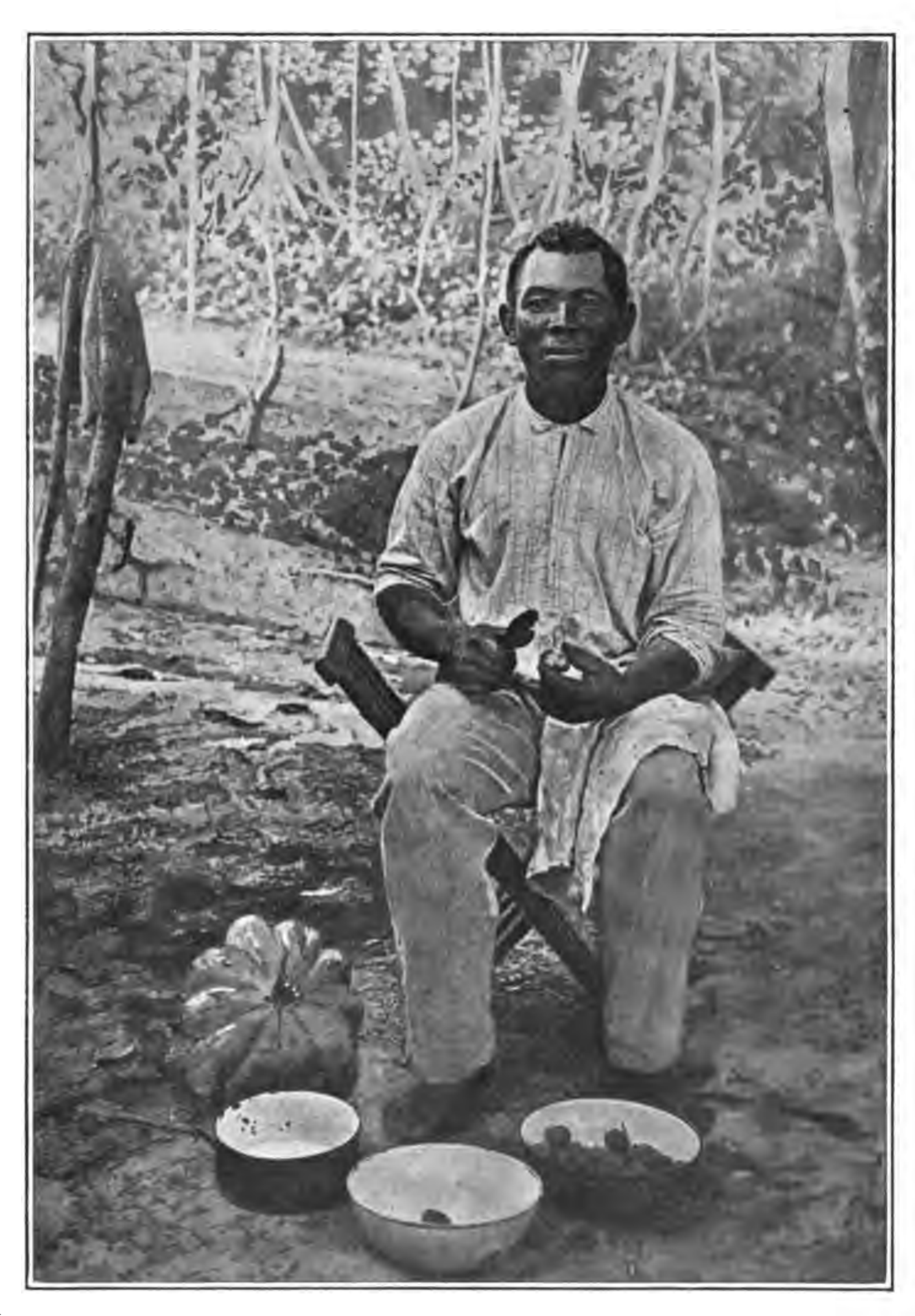
Le lendemain nous en finissons avec la cachoeira dos Carascas en passant encore quinze travessões et rapides.

En amont de la rivière, quelques centaines de mètres d'eau tranquille; sur les rives ce sont toujours des carascas. Rive droite nous voyons des *patis*; le pati est un palmier qui ne vient que près des campos; mes mariniers me montrent d'autres arbres dont l'habitat est dans les campos : un *açoute-cavallo* (?); des *sambaïbas*, dont les feuilles rugueuses servent de papier émeri dans le sertaõ; une malpighiée, le muruci (*Byrsonima verbascifolia*) au tronc épineux; ses grosses tiges noires et ses feuilles vert-sombre lui donnent un aspect rébarbatif mais ses petits fruits jaunes sont délicieux. Après tous ces indices nous n'avons plus aucun doute, incessamment nous allons voir le campo.

Cachoeira do Buritizal. — Cette cachoeira est d'un aspect magnifique : sur les deux rives et dans les îles qui encombrent le milieu de la rivière, des géants buritis se profilent sur le ciel bleu.

L'élégant buriti, bien que poussant dans les terres inondées du Bas-Amazone, est par excellence le palmier des campos. A la source de tous les petits ruisseaux qui sillonnent les savanes, il y a des buritis; mes gens qui sont nés dans les plaines de Mines, ne sauraient se figurer des campos ne possèdant pas ce palmier, aussi la vue de cette cachoeira finit d'ancrer en notre idée que les campos sont proches d'ici.

Dans notre contentement nous ne nous apercevons pas que notre déjeuner



Claro, mon cuisinier.

est plus que médiocre; nous buvons chacun un chibé[1] sans nous plaindre.

Mes gens déchargent le canot pendant que j'admire les buritis.

Le buriti (*Mauritia vinifera*) est un palmier qui peut s'élever jusqu'à 20 mètres de hauteur, son fût est d'égale grosseur depuis la base jusqu'au sommet, son écorce est gris foncé, il est lisse, des zones circulaires marquent la base des feuilles tombées sans qu'il en reste rien de rugueux, il se termine par une immense ombrelle formée par ses nombreuses feuilles.

Les feuilles ont la forme d'éventails, elles sont lisses, luisantes, d'une belle couleur vert foncé; le pétiole est long, il a trois faces; à sa base la feuille est plissée, et forme un cornet, puis se divise en lanières très longues qui se tiennent droites.

Les fruits sont attachés à un régime qui atteint jusqu'à 3 m. 50 de longueur. Chaque fruit est de la grosseur d'une orange mandarine, et en possède à peu près la forme; ces fruits sonts couverts d'écailles lisses qui se dirigent du pédoncule vers le bas, ils sont d'une couleur rouge foncé.

Le buriti vit généralement en famille. On se sert de ses feuilles pour couvrir les maisons, avec les fibres de ces mêmes feuilles on fait des cordes, le pétiole est employé comme liège et ses fruits sont appréciés de tous les animaux, y compris l'homme.

La cachoeira do Buritizal a trois travessões et beaucoup de rapides. Ces trois barrages font un dénivellement de 1 m. 50. Nous passons sur la rive droite, dans un petit canal ayant davantage de barrages que celui du centre; et ces barages étant moins hauts sont plus faciles à passer.

En amont de la cachoeira les eaux de la rivière redeviennent calmes, et les rives sont basses. Il n'y a plus de carascas ni de buritis, de nouvelles essences de bois se montrent à mes yeux stupéfaits, ce sont celles de la forêt vierge.

Ce n'est certainement qu'une bande de forêt qui traverse la rivière, en amont nous allons voir la savane.

1. Chibé, farine de manioc mouillée d'eau.

Nous aspirons après sa lumineuse clarté, son vent frais, et surtout, après le gibier que nous comptons y trouver.

Nous passons encore une petite cachoeira et nous campons en amont. Sans vouloir l'avouer, nous sommes un peu désillusionnés : nous comptions dormir sur le bord du campo, c'est pourquoi nous avons tant voyagé, et nous sommes en pleine forêt vierge avec de grands arbres, un sol humide, et pas de gibier.

Nous avions mal déjeuné et nous ne dînons pas, par l'excellente raison que nous n'avons plus rien à manger. Le riz est fini, le poisson ne mord pas, la viande n'existe que dans notre mémoire à l'état de vague souvenir.

Mercredi 13. — C'est sans entrain que nous nous mettons en route après avoir bu un peu de thé fait avec de l'*Herva cidreira* (mélisse des jardins).

Mes mariniers passent en maugréant la *cachoeira das Pedras soltas*, qui a six travessões. Le premier barrage seul est un peu fort, nous le passons à la corde, les autres sont passés à la perche. Cette cachoeira est imposante avec ses gigantesques pierres debout ou couchées : il y en a de géantes qui mesurent de 18 à 20 mètres de hauteur, et leurs formes sont des plus bizarres et des plus inattendues.

Le silence régnait en maître dans notre embarcation pendant que nous remontions tristement le Maycurú, lorsqu'à notre droite nous entendons un « biou, biou, biou », qui enchante nos oreilles.

Deux hoccos s'offrent à nos balles, João en tue un, Gualdino tue l'autre.

Nous cherchons avec empressement un coin de terre abordable. Raymondo fait du feu. Gualdino et Semeão plument les hoccos, et nous voilà autour d'un grand feu, que nous ne sentons pas malgré le soleil de l'équateur; nous regardons avec amour rôtir notre déjeuner, et, des deux hoccos il n'est resté que les os, nous marchons sur les traces de Gargantua.

Comme je prenais le temps de rouler une cigarette, Raymondo qui était allé dans le bois siffle, les trois hommes qui étaient avec moi sautent sur leurs fusils et vont là où Raymondo appelle. J'entends presque aussitôt une fusillade et ils arrivent avec six hoccos.

La gaîté est revenue sur le visage de mes gens, le voyage se continue allègrement. Nous ne pensons plus aux campos; les collines, qui commencent à se montrer sur les deux rives, sont dorées par le soleil et nous paraissent très belles, il y a de la joie dans l'air.

La rivière, pareille à un calme lac où se mirent les rives, n'a pas une seule pierre; cela permet à mes gens, tout en ramant, de regarder les nuages, d'examiner les rives, de fouiller des yeux le sous-bois, et de conter des histoires de chasses merveilleuses.

Mais nous entendons sur la rive gauche un léger sifflement : c'est un tapir. Arrêt immédiat des rames et silence complet. João dirige le canot vers la rive et saute à terre ainsi que Gualdino. Ils vont par le bois, sifflant, imitant à s'y méprendre le tapir, et bientôt un coup de fusil nous apprend que la bête est morte.

Nous accostons à notre tour et nous allons voir le tapir : c'est une belle bête bien grasse et qui arrive surtout à point pour chasser la famine de notre canot.

Le tapir est écorché, coupé en quartiers, et transporté dans la petite île qui est en face, où nous installons notre campement.

Toute la nuit Raymondo et Semeão s'occupent du tapir, ils découpent la viande, la retaillent, la salent, en font cuire quelques morceaux, font des rillettes.

João et Gualdino dorment, car j'ai décidé qu'au lieu de perdre deux ou trois jours pour faire sécher la viande, Raymondo et Semeão resteront ici et s'en occuperont, les deux autres continueront avec moi à remonter la rivière.

Le lendemain nous partons, n'emportant que nos hamacs, nos fusils, des rillettes, et un peu de farine de manioc.

Raymondo et Semeão viennent nous aider à passer la cachoeira qui est devant nous, ils reviendront en traversant à la nage de la rive gauche jusqu'à l'île.

Cachoeira da Anta. — Nous passons par le canal de la rive gauche jusqu'au milieu de la rivière; nous avons déjà franchi six travessões, un seul



João-Félix.

banc nous reste à passer, mais il est d'une telle violence que nous hésitons et allons chercher un chemin entre de petites îles; là nous sommes obligés de passer le canot au-dessus de grosses pierres plates. Nous avons à lutter encore avec quatre travessões.

Nous laissons Raymondo et Semeão en amont de la cachoeira, sur la rive gauche, ils retournent au campement. Joaõ, Gualdino et moi nous continuons dans notre canot à peu près vide.

A peine avions-nous fait 2 kilomètres depuis la cachoeira da Anta, que nous rencontrons une autre cataracte qui nous barre le chemin, c'est la *cachoeira do Japy,* où nous avons à passer neuf dénivellements entre de grandes îles accostées à la rive droite. Du côté de la rive gauche, un saut de près d'un mètre de hauteur, nous avait fait reculer.

Nous avons appelé cette cachoeira do Japy, parce qu'à la pointe d'aval de l'île du milieu, bien à côté du saut, nous voyons plusieurs arbres avec une grande quantité de nids de japys. Ce doit-être ici la capitale japie, de la tribu des japys du Maycurú.

Les japys (*Icterus*) sont appelés caciques à croupion d'or, en Guyane. Ce sont des oiseaux de la taille d'une pie, leurs plumes paraissent être de velours noir; la face postérieure du dos présente une large tache couleur jaune de chrome, qui, au soleil, brille comme de l'or. Ce sont les oiseaux les plus turbulents et les plus bavards qu'on puisse imaginer.

En amont, presque sans interruption, nous avons trois cachoeiras.

La cachoeira da Pita présente trois barrages entre des îles. Ces îles se terminent toutes par de grandes pierres plates. Sur la lisière, de la végétation, et s'étendant un peu sur les dalles, une grande quantité de pita (*Agave vivipara*). Il n'y a sûrement pas d'Indiens par ici, car ils ne laisseraient pas perdre cette pita dont les fibres sont si faciles à préparer.

Puis nous allons entre des lages immenses, le canal de la rivière est réduit à quelques mètres.

Après les lages, la rivière, toujours aussi étroite, a des tabocas sur les deux rives.

Et toujours des rapides et des travessões. Des collines accompagnent la rivière, sur ces collines nous voyons des balatas!

C'est décourageant, il ne faut plus penser aux campos, peut-être y en a-t-il, mais alors beaucoup plus en amont.

N'ayant pas trouvé d'Indiens pour me vendre du manioc, je suis sans vivres, comment continuer dans ces conditions?

Il est presque toujours de toute impossibilité de finir l'étude d'une rivière, jusqu'à son point originel, dans ces régions désertes. On est enfermé dans ce dilemme : beaucoup de vivres, alors beaucoup de gens pour les transporter; les vivres sont très vite finis, bien avant d'être au but du voyage, ou peu de personnel, ne pouvant transporter que peu de vivres, il n'y en a pas suffisamment pour le voyage; il faut revenir dans les deux cas.

Les obstacles venant de la nature sont toujours surmontables; les difficultés pour le voyageur, viennent presque toutes de l'impossibilité de se ravitailler et de faire transporter ses vivres.

CHAPITRE V

Retour. — Arrear. — Atacar. — Les serpents. — Campestres. — Lutte épique d'un homme et d'un agouti. — Chasse. — Raymondo malade dans les bois. — Chasse. — Les porcs. — Un parkinho. — Rencontre d'Estevão. — Au saut du castanhal. — Mort de Zizi. — A la bouche du Pixuna, João va chercher des vivres en aval. — Les peurs de João Biyet. — Famine. — Retour de João avec des vivres. — L'âge de Chico. — Départ pour le Morro grande. — Maladie de João Biyet. — En attendant le retour de mes gens deux mariniers sont restés avec moi. — Le Morro grande. — Les carapatos. — Sambaïba. — Descente. — Dans le Pixuna à pied. — Végétation. — Chasse. — Retour. — Cachoeira Muïra. — Notre maison. — Abandon de *Bemtevi* et de bagages. — A la Samahuma. — Lago do Agosto. — On me prête un canot. — Le Maripa. — Enfin! en pays civilisé.

Je suis toujours en admiration devant la supériorité d'un explorateur qui nous assure, dans une très officielle conférence, qu'il a rempli tout son programme, qu'il a fait tout ce qu'il a voulu, et de telle façon qu'il l'avait décidé.

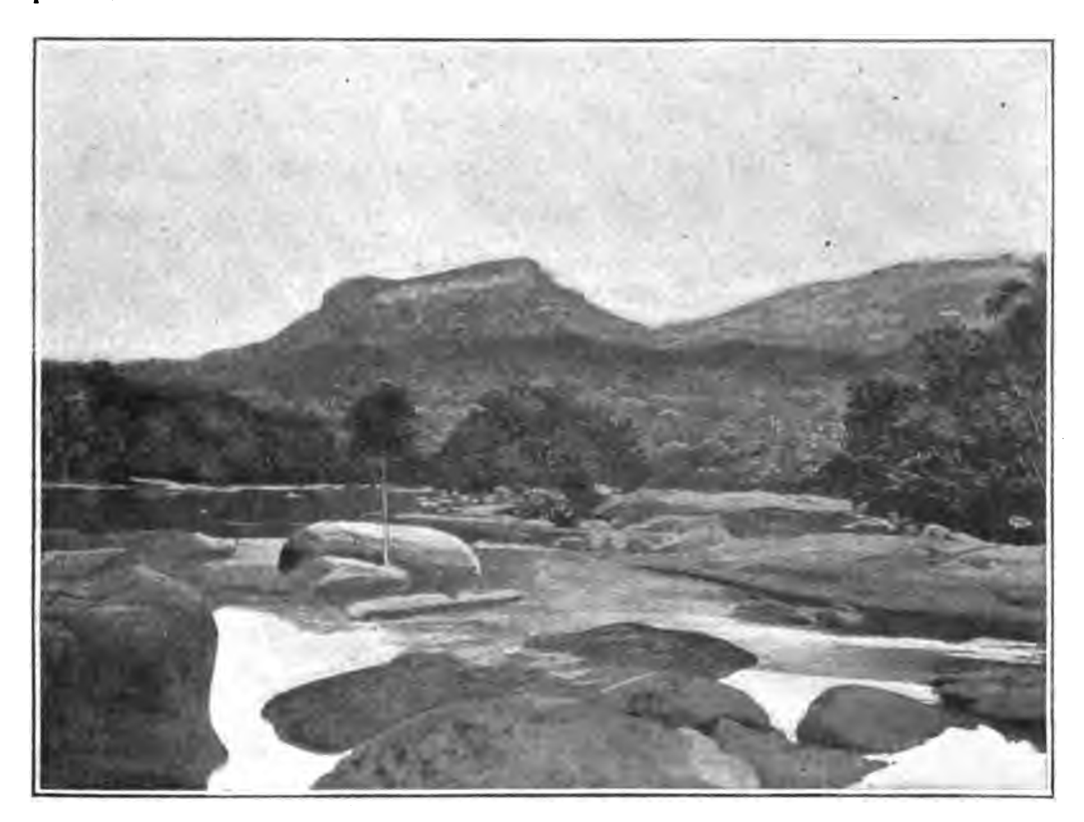
Moi, je me suis toujours vue tenue loin d'un si beau résultat, je n'ai jamais fait tout ce que j'aurais voulu faire, bien que j'aie fait tout ce qu'il était possible de faire.

Mais ce serait tenter l'impossible que de vouloir aller plus loin dans ce Mayeurú, il me faut y renoncer, cette fois-ci encore, je ne verrai pas les sources de la rivière; je retourne en aval.

Les cachoeiras que nous avons remontées si péniblement, sont descendues avec une vitesse vertigineuse, si bien que nous revenons coucher où nous attendaient Raymondo et Semeão.

15 *août*. — La viande n'est point assez sèche, mais chercher à l'étendre

dès le matin, avec la rosée qui est sur les pierres et le soleil qui est encore froid, ne servirait à rien. J'ai résolu de profiter des matinées pour descendre tous les jours un peu en aval. C'est pourquoi, dès que la lumière paraît, nous nous mettons en route.



Morro grande.

Il y a dix jours que nous sommes partis du saut du castanhal, où j'ai laissé une partie de mon personnel.

Nous allons vraiment bien pour descendre, sans décharger, sans nous arrêter, sans *arrear*; nous arrivons en aval de la cachoeira du Buritizal pour déjeuner.

L'après-midi, nous finissons de faire sécher la viande; nous sommes, pour cette opération, favorisés par le soleil brûlant.

Le soir même, la viande est empaquetée, précaution qui nous permettra de partir de bonne heure demain matin.

Pour me faire mieux comprendre, il faut que je dise tout de suite comment on descend les cachoeiras. Pour les cachoeiristes, il y a deux manières de passer les cataractes, elles sont aussi périlleuses l'une que l'autre : on va d'*ataque*[1] ou *arreando*[2].

Pour passer une cachoeira ou un travessão d'*ataque*, il faut d'abord suffisamment d'eau dans le canal, puis que ce dernier soit franc, ou tout au moins s'il y a des pierres, qu'elles soient assez éloignées les unes des autres, pour que le pilote ait le temps de faire dévier le canot.

Pour passer d'*ataque*, dès amont de la cachoeira, le pilote commande aux mariniers de ramer avec force, le canot va avec une vitesse vertigineuse; un écart du gouvernail, une perche mal dirigée ou ne faisant pas dévier assez vite la proue du canot, celui-ci est impitoyablement projeté sur une pierre où il se brise; naturellement, bagages et gens vont voir la couleur des pierres du fond de la cataracte.

Ce plongeon est loin d'être agréable, je ne le recommanderai à personne.

L'autre manière de sauter la cachoeira est plus ennuyeuse parce qu'elle est plus longue à exécuter, tout en étant aussi dangereuse. Il s'agit de haler en bas le canot avec une corde, il faut l'*arrear* en mettant la proue en amont, et en laissant filer la corde en douceur jusqu'au moment où le milieu de l'embarcation est sur le dénivellement, alors on lâche brusquement beaucoup de corde pour que le canot s'éloigne un peu de la chute, qui, étant plus haute que lui, l'emplirait. Un homme est à la poupe avec une perche pour guider le canot et le faire dévier des pierres parsemant en écueils le canal.

Le plus souvent pour *arrear* le canot on le décharge, car la manœuvre est périlleuse, et il n'est pas rare de voir embarcation et bagages aller au fond de l'eau.

1. Ataque, de atacar, attaquer.
2. Arreando, de arrear, haler bas.

Que ce soit *d'ataque*, ou que ce soit *arreando*, dans les deux cas le naufrage nous guette, c'est à nous de le prévoir et de le fuir.

Nous nous engageons dans la cachoeira das Carascas par un autre canal qui n'est pas meilleur; peut-être même est-il plus mauvais que celui où nous étions passés à la montée.

Nous sommes obligés de décharger deux fois pour *arrear* le canot.

Les sentiers pour décharger les quelques bagages que nous avons, sont ouverts sur la rive gauche de la rivière; en traçant le deuxième sentier, Gualdino a failli être mordu par un serpent caral (*Coluber fulvius*) un des plus venimeux d'ici. On ne peut nier, en ce qui concerne les serpents venimeux, que ce pays d'Amazonie n'en possède les espèces les plus variées, triomphe zoologique peu enviable; parmi beaucoup d'autres qui existent ici, je nommerai le surucucú (*Bothrops surucucú*), la jararaca grande et la petite (*Bothrops Neuwiedii*), le serpent cipo (peut-être le *Coluber bicarinatus*), le serpent à deux têtes, ce qui veut dire qu'il rampe indifféremment en avant ou en arrière; ces divers genres de serpents sont nos compagnons de voyage, de temps en temps on en trouve même un dans le canot.

Après quelques heures de séjour dans notre embarcation, ces intrus deviennent d'ailleurs inoffensifs pour nous, ils ne nous mordent plus.

Mes gens ont couché sur des cordes enroulées à la proue du canot, au milieu de ces cordes il y avait un jararaca; non seulement ils n'ont pas été mordus, mais lorsque le serpent a été découvert, il ne s'est point mis sur la défensive et il n'a pas cherché à fuir; mes mariniers qui ont en général une si grande peur de ces animaux n'étaient pas effrayés; lorsque je leur demandai d'où leur venait cette hardiesse inaccoutumée, ils me répondirent : « Madame, cette jararaca ne nous mordra pas parce qu'elle a pris notre odeur ».

A neuf heures du matin nous sommes de nouveau devant les collines qui s'étendent sur la rive droite et où nous avions cru voir des campestres.

J'envoie mes gens à la découverte, seul Raymondo qui est un peu souffrant reste avec moi.

Ils explorent de tous les côtés, et reviennent avec un résultat négatif pour les campos, ils n'ont vu que des campestres.

Les campestres ne sont plus des carascas, mais ne sont pas encore des campos. Ils tiennent du caractère des carascas par les bois rabougris, et les végétations naines qui, en certains endroits, les encombrent, mais en diffèrent aussi par de grandes surfaces herbeuses sans un seul arbuste.

Mes gens me rapportent plusieurs échantillons d'herbes; de la *barbe de bodo*, du *capuri capiouara*, et une autre herbe qui a une ressemblance avec le



Unicorne.

capuri agreste. Mais c'est la barbe de bodo qui est en plus grande quantité, qui a le mieux résisté.

Pour moi, en effet, ces campestres et ces carascas ont été autrefois des campos; n'étant jamais ni soignés, ni brûlés, ils se ferment; j'ai remarqué que les campos négligés avaient une tendance à se laisser envahir par la forêt.

Peut-être derrière ces campestres à quelques kilomètres d'ici, le vrai campo existe-t-il encore.

Nous continuons notre descente et arrivons à la nuit à l'île da Pedra grande, et il est heureux pour nous de connaître déjà le campement, car l'obscurité rend l'installation difficultueuse.

En route nous avons pris un agouti vivant. La pauvre bête traversait la rivière, lorsque mes gens apercevant sa tête au-dessus de l'eau, font force de rames, mais notre canot lancé à une grande vitesse ne s'arrête pas à temps; voyant cela Gualdino se jette à l'eau, et nous assistons à la lutte inégale d'un



Saut des Jamacarus l'été.

homme poursuivant à la nage un agouti. Bien entendu l'homme est resté victorieux, mais le vaincu se venge en le mordant à la main.

17. — Nous cherchons en vain un terrain de chasse, nous nous sommes arrêtés en amont de l'igarapé da Sapucaya; les hommes partis en reconnaissance reviennent tous, avant midi, disant qu'ici l'endroit ne vaut rien, qu'il n'y a pas de traces de gibier.

Nous descendons plus bas jusqu'au confluent de l'igarapé d'Agua branca; demain ils iront chasser pour que nous apportions un peu de viande à ceux qui

sont au saut du Castanhal et qui, en ce moment, doivent certainement jeûner.

18. — Les chasseurs reviennent très vite, ils rapportent quatre cerfs et une biche, Raymond manque à l'appel. Le soir à quatre heures il n'est pas de retour; inquiète, j'envoie à sa recherche, certainement il se sera perdu dans la forêt!

Ils partent tous les trois et reviennent avec l'égaré; ils l'ont trouvé après plus d'une heure de course sous bois, assis sur un tronc d'arbre; une crampe l'empêchait de marcher et, comme il n'avait que deux balles, il ne les avait pas tirées pour appeler, les gardant comme suprême ressource contre le tigre, qu'il faut toujours s'attendre à rencontrer.

Raymond avait tué un porc et un hocco, ses camarades ont porté sa chasse jusqu'au canot.

Nous allons le même jour jusqu'à l'île de la Lage grande; nous aurons là plus d'espace, et du soleil toute la journée, pour faire sécher la viande.

19. — Trois vont chasser, Raymondo reste avec moi; il étend la viande au soleil et la retourne de temps en temps pour que la dessiccation soit complète des deux côtés.

Les chasseurs ont été heureux : nous avons deux tapirs, un taïtétú, trois hoccos, un maraye, deux inambús.

Les deux tapirs sont de la petite variété : des churés, car il existe deux variétés — l'anta verdadeiro, et l'anta churé; — mais il n'y a de différence que dans la grosseur et la hauteur de l'animal, la viande a le même goût et la même couleur.

Le taïtétu ou caïtétu, pachyderme ordinairement maigre, se trouve avoir un peu de graisse, à notre grande surprise.

Avant la nuit toute cette chasse est coupée, retaillée, salée et le lendemain nous allons jusqu'à l'île du Parkinho pour la faire sécher.

En mettant à profit nos matinées, nous gagnons du temps et notre viande sèche tout aussi bien aux heures plus tardives; le soleil ne devient chaud que vers neuf heures.

Il est à peu près cinq heures du soir, lorsque mes gens entendent sur la rive

gauche des grognements qu'ils qualifient de mélodieux. Aussitôt les voilà tous partis : peu après une fusillade déchire les airs, je compte dix-sept coups, mais lorsqu'ils reviennent ils n'ont chacun qu'un porc, les autres se sont sauvés bien que blessés.

João rapporte un joli petit porc qui n'a que quelques jours, il l'a attrapé à la course; immédiatement je l'adopte (puisque j'ai la manie d'adopter toutes les bêtes) et je décide qu'il s'élèvera dans le canot.

Mais le sort cruel en a décidé autrement, le lendemain matin, les jacarés (crocodiles) avaient mangé mon porkinho.

La viande finit de sécher à l'île de la Samahuma. Je ne sais pourquoi cette île a été baptisée plus spécialement par mes gens : ilha da Samahuma; ici il y a des samahumas (fromagers) et des mungubas (sabliers) partout, aussi bien sur les rives que dans les îles.

Vendredi 22. — Je crois que nous arriverons à notre campement du saut du Castanhal aujourd'hui, il en est temps, nous n'avons plus de farine de manioc ; depuis deux jours nous nous contentons de viande grillée.

Cela fait dix-sept jours que nous nous sommes séparés en deux troupes : dix-sept jours que je me tiens dans cette position esthétique, mais fatigante, qui consiste à avoir ses genoux au menton.

Qui sait comment vont les choses et les gens que j'ai laissés en aval : s'ils ne sont pas malades, si il n'y a pas eu de révolte, si?... enfin je saurai cela aujourd'hui ou demain matin au plus tard.

A onze heures un quart nous étions en aval de l'ilha da Dormida, lorsque nous entendons deux coups de fusil à l'extrémité de la direction de la rivière où nous sommes; nous répondons, mes gens rament avec force car notre inquiétude est grande. Est-ce un appel?... alors, qui?... Estevão?...

C'est Estevão en effet, mais Estevão avec tout son monde. Il était venu une fois en chassant jusqu'ici; et voilà déjà trois jours qu'ils viennent m'attendre en ce lieu le matin et s'en retournent le soir. Estevão a vu notre canot de loin et a fait tirer pour nous dire qu'il était là. Au campement tout s'est à peu près bien passé.

Ceux que nous venons de rencontrer nous suivent par voie terrestre et ils nous aident à passer successivement le saut du poçâo et la cachoeira do Repartimente.

Tous, ceux qui reviennent de voyage, comme ceux qui étaient restés, ont



Les galets barrant la rivière.

hâte de pouvoir causer; ils ont tant de choses intéressantes à se conter!

Il fait déjà nuit lorsque nous arrivons à notre campement d'aval du saut; nous nous sentons mieux au milieu de ces pierres que nous connaissons déjà; car, pour des gens qui voyagent, changeant de bivouac tous les jours, un ancien campement est comme une maison aimée où ils ont laissé quelque chose d'eux.

Un petit ennui au milieu de tout ceux qui m'attendaient ici. Zizi, la petite couata que je faisais élever au biberon est morte, il y a cinq jours; il paraît qu'elle s'était déjà habituée à vivre avec ses grands frères; d'après ce que me dit Estevão elle aurait succombé à la suite malheureuse d'une indigestion. Je n'ai pas de chance je perds tous mes xerimbábos[1].



Cannarana et campo.

Le lendemain, après avoir fait descendre *Bacú* en aval du saut, il est trop tard pour charger et partir, le reste de la soirée se passe à divers arrangements : vérification des malles et des vivres.

Dimanche 24. — Notre descente continue toujours avec les mêmes pro-

1. Xérimbábo vient du tupi, veut dire animal domestique ou domestiqué, auquel on tient beaucoup; en général tous les animaux qui sont dans la maison.

cédés : ou en nous lançant follement au milieu des tourbillons de la cachoeira, ou en nous laissant filer avec la corde : d'une manière comme de l'autre notre canot touche toujours sur quelques pierres, il arrive souvent que l'eau embarque et l'emplit à moitié.

Nous mettons du 24 août au 10 septembre pour aller, d'aval du saut du Castanhal à l'embouchure de l'igarapé Pixuna où je vais faire un grand campement, pour soigner les malades; je ne puis me risquer à faire le levé de cet igarapé avec un personnel en si mauvais état de santé car j'ai eu beaucoup de fièvres à soigner durant ces quinze derniers jours.

Pendant cette descente, notre *Bemtevi*, malgré toutes les précautions prises, a eu, de temps en temps, une planche qui éclatait. Mes mariniers ont tiré le canot à terre quatre fois, et lorsque nous arrivons au Pixuna, deux sont continuellement occupés à vider le canot, et, nouvelles Danaïdes, ils n'arrivent jamais à l'épuiser complètement.

Notre farine est finie; depuis le saut du Castanhal nous étions tous à la ration insuffisante; d'ici j'envoie Joaõ chercher des vivres et les deux hommes qui sont restés à la cachoeira Muïra.

Joaõ emmène avec lui les mariniers et surtout les trois cabocles Maycuruenses, vieil Angelico, Carmelino et Miguel qui, bien entendu, ne remonteront pas; le travail de cinq cabocles ne vaut pas celui d'un nègre, et pourtant!...

Les doctrines humanitaires teintées de la sentimentalité innée chez la race latine, produisent ici les plus mauvais résultats : ce n'est point un article d'importation, j'en suis bien sûre maintenant.

Il reste avec moi Raymondo et Joaõ Biyet qui sont incapables de fournir un travail utile.

C'est bien souvent le tour de mon pauvre Raymondo d'être malade : il était pourtant le plus fort du canot et il est le mieux soigné. Je serais tentée de croire véridique le fait que ses compagnons content : une histoire de femme, qui pour se venger lui aurait fait boire un café spécialement préparé pour lui; toujours est-il qu'il me faut le soigner continuellement, et, malgré ces soins, il

souffre toujours; on dirait qu'une désagrégation se produit à l'intérieur de son corps[1].

Joaõ Biyet est un grand, gros, énorme cabocle de couleur foncée; ses compagnons l'appelle « vilaine figure », moi je ne le trouve pas si mal que cela, il n'est pas très joli, mais il y a plus laid.

Avec sa carrure, il devrait avoir une confiance extraordinaire en sa force; il n'en est rien, Joaõ Biyet est peureux comme jamais je ne me serais imaginée qu'un homme puisse l'être; le soir il met la lanterne bien près de son hamac de peur que le tigre ne vienne le prendre pendant la nuit, et il fume pour ne pas s'endormir. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois jours que le voyant dormir toute la journée, Raymondo et moi nous sommes aperçus des transes dans lesquelles il vit; pour le rassurer, Raymondo lui raconte des histoires épouvantables où toujours des tigres arrivent à dévorer des gens.

Depuis le 14 nous attendons avec impatience ceux qui ont été en aval car en ce moment la famine se fait sentir. Lorsqu'ils arrivent le 25 à six heures du soir, nous nous jetons sur les vivres avec une voracité facile à comprendre. Et cette nuit-là, Joaõ Biyet, entouré par les autres, dort bien.

Ils sont tous revenus en bonne santé; Chico est heureux de me revoir et le plaisir est partagé.

Chico est avec moi depuis 1896 et, depuis ce jour, il avoue vingt-sept ans. Lorsque nous l'avons engagé, mon mari lui demanda :

« Francisco Xavier de la Luz, quel âge avez-vous?

— Monsieur le docteur, j'ai vingt-sept ans. »

Il paraissait en avoir trente-cinq environ; peut-être trois années s'étaient-elles écoulées, on parlait âge du personnel, de nouveau M. Coudreau lui demande :

« Chico, quel âge avez-vous?

— Monsieur le docteur, j'ai vingt-sept ans. »

1. Raymondo était le frère d'Estevão et de João, je l'avais remis cette fois-là à peu près bien, une autre rechute est venue après celle du Pixuna. En partant de Pará, je l'avais laissé chez moi en santé, j'apprends par une lettre d'Estevão du mois de juin, que Raymondo est mort le 26 mai dernier.

Au mois de mai 1902, il était malade et le docteur qui le soignait lui demande :

« Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-sept ans, monsieur le docteur. »

Je n'ai pu m'empêcher de rire, et Chiquinho était très scandalisé parce que j'ai dit au médecin que je croyais qu'il avait de quarante à quarante-deux ans.

Il est curieux d'observer combien de gens, qui n'ont cependant aucune vanité à tirer de leur personne, sont tracassés, obsédés par le chiffre des



Pêcheur dans les lacs.

années accomplies, ils ne veulent pas s'avouer à eux-mêmes qu'ils vieillissent; je ne puis pas arriver à savoir exactement leur âge.

Celui-ci a vingt-six ans, il a déjà appris le métier de cordonnier en sortant de l'école, depuis il a été sacristain quelques années, puis pêcheur pour un négociant, puis marinier dans un bote de Minas Gerães, puis soldat de police, après cela il a fait une maison et un abatis pour être cultivateur, puis il s'est mis cuisinier et enfin le voilà ramant dans mon canot.

Celui-là a vingt-cinq ans, il y a déjà quatre ans qu'il est avec moi; avant il a été tailleur de pierres, maçon, charpentier, et il est resté cinq ans « vaqueiro » au Marajo.

Cet autre travaillait à la Bourse quand on l'a commencée (il y a plus de dix ans), et c'était déjà un homme travaillant beaucoup; cependant il n'a que vingt et un ans. Il est inutile de perdre son temps à leur démontrer l'absurdité



Miritys.

de ce qu'ils disent, ils ne veulent pas se rendre à l'évidence, ils adoptent un âge et ils le gardent plus de la moitié de leur vie.

Ce qui étonne le plus mes gens, c'est que tous les ans je vieillis d'une année; aussi à les entendre causer on me croirait une bisaïeule.

Maintenant que j'ai pour plus de deux mois de vivres, je puis me permettre d'aller étudier, de gravir la grande montagne qui est en amont de la cachoeira Medonha. Aussitôt que mon monde sera en bonne santé, nous partirons. Ray-

mondo va à peu près, Gualdinaõ et Semeão ont la fièvre, Claro s'est blessé les pieds et Joaõ Biyet, avec les plaisanteries de ses camarades, tombera malade de peur.

Le 6 octobre, mes gens sont à peu près en état; nous mettons pour quinze jours de vivres dans *Bacú*, et en avant les uns par terre, les autres en canot.

Le premier jour nous campons en amont du saut des Jamacarus, et le second à l'igarapé da Anta.

Mais cette seconde nuit a été très agitée, Joaõ Biyet a failli mourir; avec ses extrémités froides, ses yeux tournés où l'on ne voyait plus que la cornée, et ses gémissements, j'ai pensé qu'il allait passer de notre vie agitée dans le doux repos de la mort, mais au lever du soleil il était encore à gémir.

Que faire? Continuer le voyage, il en meurt; rester ici, je n'ai rien pour le soigner; retourner sans escalader la grande montagne, je ne le veux pas. Je vais l'envoyer en aval chez Angelico; il y a une troupe de femmes, elles le soigneront peut-être en les payant. Encore un retard qu'il est impossible d'éviter.

João mon filleul va donc conduire João Biyet en aval, il part avec tous les bons rameurs et je reste sans canot, avec deux mariniers que je ne connais pas très bien, car c'est leur premier voyage avec moi.

Je décide que nous allons remonter la rivière à petites journées, en suivant la rive, et, ce même jour, nous allons camper en amont, car la puanteur de l'igarapé da Anta nous rendrait malades.

Ils vont ouvrir le sentier et reviennent le soir très fatigués, ils ont rencontré des carascas très fermés.

La nuit venue, Claro et João-Félix parlent bas; qu'est-ce qu'ils peuvent bien comploter? Claro se décide à me causer :

« Madame n'a pas peur?

— Peur de quoi?

— Des tigres.

— Non, ce n'est pas des tigres que j'ai peur.

— Des Indiens?

— Non plus, ce n'est pas des Indiens.

— Alors, madame, c'est quelque chose qu'il y a dans les bois que nous ne connaissons pas et qui peut nous faire du mal.

— Vous connaissez très bien ce qui m'effraie : j'ai peur que les chauves-souris saignent mes poules pendant la nuit; si vous les entendez crier il faudra vous lever. »

Je ris de bon cœur en voyant leur air ahuri et je me demande comment des hommes qui ont tous la conscience chargée de coups de couteaux ayant eu des suites fâcheuses, peuvent avoir peur ici. João-Félix me donne l'explication.

« Madame se moque de nous, pourtant madame, je suis un homme dans la ville, et dans la savane; avec mon poignard et mon sabre d'abatis, je ne crains rien, ni homme ni bête, mais ici madame, où tout est sombre, même en plein jour, où derrière chaque arbre peut se cacher un ennemi pour nous surprendre, ce n'est plus la même chose; il me serait impossible de vivre dans la forêt, on ne voit pas assez loin ».

Maintenant, je comprends mieux leur effroi, la mystérieuse profondeur de la forêt vierge les impressionne; l'obscurité opaque des nuits dans le sous-bois contraste trop avec la savane enlunée où ils ont été élevés; la voûte basse et sombre des verdures les oppresse, il leur semble qu'ils vont être écrasés, ils sont affolés et prennent des arbres pour des fantômes ennemis. Vouloir les raisonner est inutile : quand la peur tient une personne il n'y a rien à faire.

Nous continuons doucement notre montée, cela ne va pas vite à cause des bagages à transporter, nos étapes sont de quelques kilomètres à peine, mais il vaut mieux les faire travailler que de les laisser s'ennuyer.

Le 14, à mon réveil j'ai éprouvé une petite émotion, plutôt désagréable : les deux hommes ne sont plus ici, le café n'est pas fait, ils ont emporté mon Winchester et leurs sabres, leurs hamacs ne sont plus au campement,

Je n'ai pas une minute d'hésitation : ils sont partis, ils se sont enfuis.

Je fais immédiatement l'inventaire de ce que je possède, c'est peu, mais assez pour attendre João : j'ai mon revolver et une boîte de cartouches, un couteau

de cuisine, du café, du sucre, de la farine de manioc, deux poules et un coq; je suis presque riche!

Je vais chercher du bois dans la forêt et je me fais une délicieuse tasse de café, je réunis les bagages épars et les couvre avec le prélart, tout en fumant ma cigarette, et en me balançant dans le hamac, je pense à la versatilité du caractère des mariniers en général et des miens en particulier.

Il était midi, et j'allais m'adonner aux douceurs de la sieste, lorsqu'un bruit venant de la rive me met en éveil; c'est du gibier que Yoloc[1] m'envoie pour me narguer puisque je n'ai pas de fusil pour le tirer.

Ce sont mes deux mariniers qui arrivent, ils me content une très jolie histoire, — qui est peut-être vraie : — ils avaient entendu chanter des hoccos et pour tirer avec plus de sûreté ils étaient partis tous les deux, et les hamacs?... les hamacs ils les ont déjà transportés en amont.

Je suis si heureuse d'être rentrée en possession de mon fusil que je crois immédiatement tout ce qu'ils me disent.

Ce même jour, j'ai eu la chance de tuer un cerf qui venait boire à la rivière, ce qui nous a fait un peu de viande que nous avons salée.

16. — Arrivée du canot, ils ont vraiment bien marché, je ne les attendais pas avant trois ou quatre jours.

João Biyet n'est pas mort, au contraire; lorsqu'il s'est vu en chemin pour aller « où il ne couchera plus dans la forêt au milieu des tigres », il a été subitement remis en santé, si bien que João avait idée de le ramener, au lieu de faire cette course inutile.

Ces nègres sont des simulateurs étonnants et toujours je m'y laisse prendre, jurant bien, d'ailleurs inutilement, que l'on ne m'y reprendra plus.

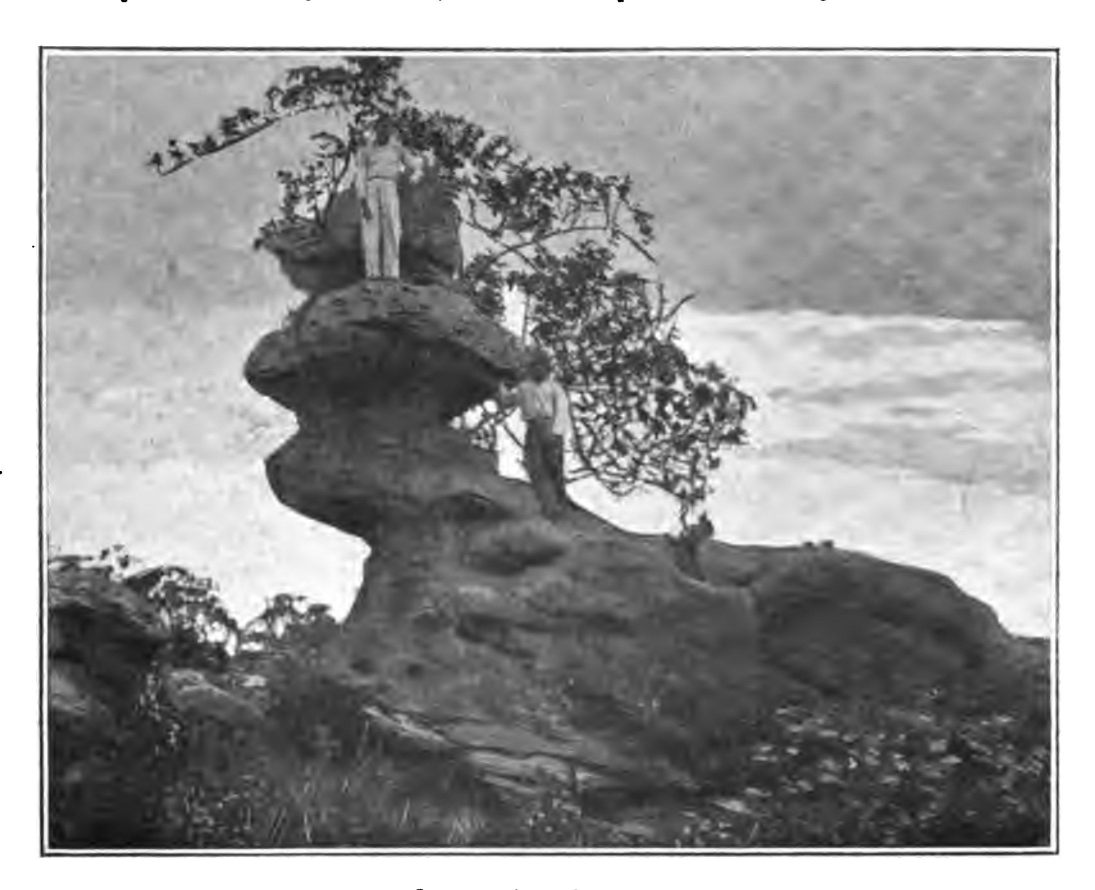
C'est d'aval de la cachoeira de la *carreira Comprida*, sur la rive droite, que nous partons pour gravir le Morro grande.

Je tenais pour plusieurs raisons à étudier cette montagne, une des plus hautes que j'aie encore rencontrées en Amazonie; je croyais que du sommet je pour-

1. Yoloc, diable en caraïbe.

rais contempler quelque chose d'intéressant; j'ai vu des montagnes de tous côtés et, à mes pieds, la rivière, pareille à une rigole coulant au fond d'une faille qui se serait produite à la rencontre de deux montagnes.

Le système montagneux où je suis se compose d'un haut plateau formant la



Sur une pierre dans Ereré.

première assise; sur ce plateau émergent d'énormes mornes, mais avec cette particularité que presque toutes ces montagnes portent sur leur sommet des blocs quadrangulaires ayant de 50 à 60 mètres de hauteur minimum.

Ces murailles gigantesques sont faites de calcaire pur, le soleil les rend resplendissantes comme des draperies argentées.

La distribution de ces montagnes est singulière, le haut plateau forme le fond

d'une vallée et les montagnes s'élèvent de chaque côté suivant une ligne courbe très bien définie; dans cette vallée viennent aboutir d'autres vallées latérales, mais toutes les montagnes semblent avoir été alignées et nivelées par une force supérieure.

Ces murs éclatants de blancheur feraient croire à d'immenses châteaux-forts, que les génies auraient fait surgir au milieu de la verdure sombre de la forêt qui les entoure.

Une des raisons qui me poussaient à gravir cette montagne, c'est que je la croyais seule d'une grande altitude, parmi les autres plus petites et je voulais la baptiser du nom de *montagne Coudreau*; j'aurais ainsi exaucé le désir exprimé par Henri Coudreau dans son ouvrage : *Chez nos Indiens*, où il dit :

« Moi aussi je veux avoir ma montagne. J'aime les montagnes; c'est ferme, c'est solide, tandis que les criques sont trompeuses, infidèles, cela vagabonde et dans ce pays-ci les hommes s'amusent à les détourner pour de l'or. Mais je veux en jouir vivant de ma montagne. Ne connaissant pas ceux qui entreront dans la carrière quand leurs aînés n'y seront plus, je ne puis m'en rapporter à eux. Je vais me choisir, par les Tumuc-Humac, quelque haut pic solitaire et sourcilleux, surmonté de roches de quartz blanc : telle la haute tour d'un vieux burg au milieu de campagnes désertes ».

Mais cette montagne faisant partie d'une chaîne, avec d'autres montagnes semblables, se répétant jusqu'à perte de vue ne me satisfait point complètement. Dans un prochain voyage je chercherai un pic qui me convienne mieux.

J'ai fait au sommet de la montagne quinze observations barométriques qui m'ont donné une moyenne de 629 mètres d'altitude.

Dans la couche d'humus qui couronne cet énorme bloc calcaire ont poussé de très beaux arbres; ce sont les mêmes essences qui existent sur les flancs de la montagne et ce sont également les quinquinas jaunes qui dominent.

J'en aurai fini avec le sommet lorsque j'aurai dit le grand nombre de carapatos qui paraît s'y être donnés rendez-vous.

Une partie de la journée se passe à enlever les carapatos qui s'attachent fortement à notre peau, et une partie de la nuit à gratter les démangeaisons que

leurs morsures nous laissent; souvent il se forme une plaie très longue à guérir.

Les petits carapatos (genre ricinus, tique en français) sont les plus ennuyeux, parce qu'ils sont légions; ils sont réunis et se laissent tomber sur vous par pelotons; en un instant ils se disséminent sur vos vêtements et sur votre corps, ils enfoncent leur tête dans votre peau : c'est à peine si vous les voyez, vous ressentez seulement de cuisantes démangeaisons.

Les grands carapatos ne voyagent point en compagnie; malgré cela, plusieurs peuvent s'attacher à vous, mais au moment où ils enfoncent leurs deux fortes pinces dans votre peau, la douleur est si vive que vous ne le laissez point s'y établir; pourtant quelquefois une des pinces reste dans la blessure et fait une plaie dont il vous faut prendre grand soin.

Il nous faut descendre cette montagne au plus vite, car il n'y a pas d'eau; nous y sommes restés deux jours en buvant de l'eau de la liane sambaïbinha, une eau un peu rougeâtre et d'une saveur âcre qui sûrement nous rendra malades.

Pendant la descente il y a beaucoup de chutes, la montagne était difficile à la montée et maintenant elle est presque impossible. L'accident le plus grave est arrivé à Estevaõ : en se retenant à un arbre pour ne pas être projeté dans le vide, il a aggravé le commencement de hernie qu'il avait sur le côté gauche du ventre et le voilà dans l'impossibilité de marcher. Avec des remèdes du pays, (remèdes de bonnes femmes qui sont bons quelquefois), je le remets presque sur pied; mais il est incapable désormais de fournir un travail de force. Un de plus que les explorations inutilisent, un de plus sur lequel je suis obligée de veiller, car je me sens moralement responsable des accidents qui arrivent à mes mariniers en général, et aux trois frères dont j'ai la charge, en particulier.

Arrivés à la rive nous reprenons notre canot et tristement nous redescendons jusqu'à l'embouchure du Pixuna où nous retrouvons notre campement et nos vivres, tels que nous les avions laissés.

J'ai l'intention de faire le levé de l'igarapé Pixuna, qui pour moi, doit être l'igarapé où les esclaves allaient chercher la salsepareille, mais le voyage par

eau est impossible : il y a pour cela une toute petite difficulté; la rivière est sèche, c'est une rivière qui possède de l'eau seulement pendant trois ou quatre mois de l'année, les huit autres mois son lit a des intermitences, c'est-à-dire qu'après un poçáo de 4 et 5 mètres de profondeur, la rivière est complètement sèche sur 2 ou 3 kilomètres.

Je me décide à aller à pied, marchant autant que possible dans le lit de la rivière, et quand cela n'est plus praticable, faisant ouvrir un sentier sur une rive ou sur l'autre.

Mais, après trois jours de cette marche, nous sommes tous fourbus; mes gens, avec chacun une charge sur le dos, demandent à chaque instant à se reposer, aussi nous n'avançons que très lentement.

On ne peut faire le levé de ces torrents amazoniens que pendant les grosses eaux de l'hiver, l'été cela est de toute impossibilité; je suis obligée de revenir à l'embouchure : encore une déception!

La végétation des rives du Pixuna rappelle celle des catingas, nous avons vu partout des arbres rabougris, nous avons même rencontré un *burrigudo* (*Chorisia ventricosa*); quelquefois une très petite campina (savane) se présente à notre vue, mais la terre y est desséchée et l'herbe brûlée par le soleil.

Dans les endroits en contre-bas, la terre est crevassée profondément et, presque partout, les arbres ont des feuilles jaunes ou rougeâtres, ou bien en sont totalement dépourvus. La seule chose qui pourrait vous reposer la vue sont les cactus *candelabriformis* avec leurs cinq côtes épineuses et leurs ramifications formant candélabres.

Le Pixuna est très giboyeux, mes gens y ont tué plusieurs hoccos et quatre tapirs. Il est curieux de constater avec quelle désinvolture les femelles abandonnent les mâles lorsqu'un danger se présente : si le chasseur tue le mâle le premier, la femelle se sauve avec toute la vitesse dont elle est susceptible (du 120 à l'heure pendant quelques minutes), mais, si la femelle est tuée la première, le mâle reste et se fait tuer également; il en est ainsi de toutes les bêtes de la forêt que je connais, quadrupèdes, oiseaux et reptiles.

Mes chasseurs le savent si bien que lorsqu'ils rencontrent une troupe de hoccos, ils tirent toujours les femelles les premières étant sûrs ainsi de tuer les mâles après.

De retour à la bouche du Pixuna, il faut réparer notre canot qui n'en peut



Un coin de Ereré.

plus, car j'ai peur qu'il ne nous laisse en route; ceci fait, nous recommençons notre triste descente, bien plus triste et bien plus ennuyeuse que tout ce que nous avions fait jusqu'à présent; la rivière est sèche, l'eau court sur les galets de son lit et il faut décharger à chaque instant notre canot; les purakés et les raies nous menacent à chaque pas.

Lorsque nous avons remonté la rivière, nous n'avions vu ni urubus-rois, ni unicornes, maintenant, en amont de la cachoeira Muïra, il n'y a que de

cela; c'est sans doute la saison des amours qu'ils sont venus passer ici, car il y a beaucoup de jeunes.

Enfin nous arrivons à notre case de la cachoeira Muïra; nous sommes tous exténués et quatre sont dans les hamacs avec la fièvre. Moi-même, du 17 au 21 novembre je n'ai plus pensé à rien, la fièvre m'avait terrassée. Pourtant il faut partir, il faut nous en aller d'ici au plus vite, sans cela quelqu'un de nous y restera.

En amont des cachoeiras, la rivière « montrait tous ses os » disaient mes gens. Mais en aval c'est bien pis; n'ayant plus de barrage pour l'arrêter, l'eau s'est écoulée et il reste une large route pavée de galets roulants ou de sable brûlant, une petite rigole courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; les poçöes sont l'exception.

Il nous est de toute impossibilité de descendre *Bemtevi*; je suis obligée d'abandonner mon canot et avec la petite montaria nous ne pouvons descendre que très peu de bagages; je laisse ici des choses qui me sont d'une grande nécessité, mais qu'y faire?

Nous commençons notre triste exode : nous n'avons qu'une idée, aller en aval, la souffrance nous affole.

A la Samahuma, je prends le sentier qui va au lac Cujubim : de l'autre côté du lac habite José-Victorio Campo, que je connais un peu, et là, je me procurerai un canot et des vivres. Le sentier se divise en plusieurs autres; c'est en vain que nous cherchons des indices; nous ne trouvons rien, nous sommes dans un sentier de chasse, il nous faut revenir à la rivière Maycurú. Dans ce chemin plein de tabocas je me suis blessée, une épine m'est rentrée dans la jambe et je souffre abominablement. Ces épines de tabocas mesurent plusieurs centimètres de longueur et sont excessivement dures.

En aval de la Samahuma, en face du sentier qui va au lac do Agosto je trouve un petit canot de pêcheur, une montaria. A qui est-elle? Nous nous engageons dans le sentier et nous allons jusqu'au lac do Agosto.

Là je trouve neuf pêcheurs qui sont venus ici pêcher le pirarucu; ils ont avec eux un petit canot; j'en profite pour faire le levé du lac do Agosto.

C'est un lac magnifique, son eau est d'une belle couleur noire, ses rives sont hautes, sa longueur est d'environ 7 kilomètres et il ne dépasse pas dans sa plus grande largeur 800 mètres.

Le canot qui est dans le Maycurú appartient à un fils du vieil Angelico; je le lui emprunte, non sans peine; il est entendu qu'un de ses frères le lui ramènera d'ici quatre ou cinq jours.

J'ai fait le levé du lac Maripa; là, j'ai appris des choses risibles à propos de mon voyage, d'autres grotesques, mais toutes ennuyeuses et pénibles pour moi.

Me voilà de nouveau au milieu des civilisés (?). Il serait difficile d'ôter de l'idée des cabocles d'ici qu'ils ne sont pas arrivés au plus haut degré de la civilisation.

Ils peuvent tout se permettre, tout dire, tout faire : ne sont-ils pas les maîtres, Pará est si lointain!

CHAPITRE VI

Au Piry. — Visites. — Le cavado. — La fazenda de S. Francisco. — Chez Manoe Pacheco. — Le cheval de dona Juca. — Le lago grande. — Le jacarécapa. — La pluie. — Retour au Ponto. — Descente du Paytuna. — Igarapé Eréré. — Montagne Eréré. — La maladie. — Conclusion.

Oh! la malencontreuse idée de se présenter simplement, sans chercher à éblouir, d'aller sans appui, croyant s'imposer par la conscience mise dans la tâche accomplie. Est-ce que ces caboeles savent ce que c'est que le devoir et la conscience? Les obstacles de la nature sont surmontables et ne vous agacent pas; ceux venant des gens vous laissent anéanti.

Du Maripa, centre civilisé par excellence, je viens dormir à la plage du Piry. Il était écrit qu'après avoir été ennuyée par les gens, les éléments m'accableraient.

Après une magnifique soirée étoilée, pendant laquelle j'ai eu l'honneur et le plaisir d'être obligée de subir les conversations attrayantes de Messieurs les propriétaires des paillotes du Piry et de Mesdames leurs noires épouses, je croyais avoir bien mérité une nuit de sommeil : hélas! une ondée diluvienne s'abat sur notre campement, et nous sommes trempés jusqu'aux os; le ciel nous comble en nous envoyant jusqu'au lendemain, vers dix heures, une pluie fine et froide.

Du Piry à l'entrée du Cavado, nous sommes obligés de décharger les canots parce que des plages barrent la rivière; il n'y a pas assez de fond pour notre embarcation qui a un tirant d'eau de 25 centimètres au moins.

Laissant le grand Maycurú à droite nous entrons dans le Paytuna qui est un peu plus large que la rivière principale; en ce moment toute l'eau de la rivière passe là.

Autrefois ce Paytuna était un petit igarapé affluent du Gurupatuba, il n'y a eu qu'à percer 2 kilomètres environ pour établir la communication entre cet igarapé et le Maycurú, l'eau a élargi le canal primitivement creusé, et maintenant c'est le Paytuna qui a le plus grand débit d'eau.



Dans la serra Eréré.

Nous arrivons le 1[er] décembre à 5 heures du soir devant S. Francisco. Je fais établir ma tente sur la rive droite, dans la propriété de Manoel Pacheco, au milieu des fourmis de feu qui ne nous laissent point de repos.

Manoel Pacheco et dona Juca ne sont pas au Ponto; ils ont été à la bouche

du Lago grande avec tout leur bétail. Je vais profiter de leur présence dans les bas pour faire le levé des grands lacs.

J'envoie un exprès à dona Juca, lui demandant de m'envoyer un cheval pour me rendre à la bouche du Maycurú. Le cheval arrive, bridé et sellé, j'emmène avec moi Chico et Raymondo, les autres restent ici.

Ah! ce voyage à cheval! J'ai mis quatre heures pour faire environ 25 kilomètres! J'ai un cheval *choutão*, mais tout ce qu'il y a de plus choutão[1].

J'arrive à l'heure du déjeuner chez Manoel Pacheco qui se précipite pour m'aider à descendre, et sans doute pour s'entendre faire des compliments sur le trot de son cheval; mais je me laisse tomber dans les bras compatissants de dona Juca.

« Juca, ma Juquinha, est-ce l'habitude des chevaux montalegrenses de marcher ainsi?

— Mais c'est le meilleur du pays que je vous ai envoyé, c'est celui que je monte moi-même. »

Dans ces conditions je ne puis plus me plaindre, mais je me promets bien qu'avant de monter sur un cheval, je demanderai de sérieux renseignements sur sa manière de trotter.

Dona Juca a peine à reconnaître ma figure devenue couleur jaune citron, et ce qui paraît l'ennuyer tout à fait c'est le fort accès de fièvre qui me secoue le reste de la journée.

« Madame, il faut rester ici avec moi, je vous soignerai bien, vous boirez du bon lait, je ferai tuer des bœufs, vous aurez de la viande fraîche toutes les semaines; continuer de voyager, malade comme vous l'êtes, c'est vouloir mourir.

— Je vous remercie beaucoup, dona Juca, c'est bien gentil à vous de me faire des offres aussi tentantes, mais si un explorateur s'écoutait il ne voyagerait pas la moitié du temps. Puis les fièvres paludéennes et moi nous commençons à nous habituer ensemble. »

1. Choutão, qui a le trot très dur.

Le lendemain je vais avec Chico et Raymondo pour faire le levé du lac de la Bouche et du lac Grande; j'emmène également un homme du personnel de Manoel Pacheco; cette nouvelle recrue s'appelle Sapateiro (cordonnier) et est grand cachaçeiro (ivrogne) devant l'Éternel.

Pour aller dans le lac dona Juca m'a préparé un bon déjeuner, et chose extraordinaire, elle fait mettre un pot d'eau. Ce n'est que quelques heures plus tard, lorsque j'ai été au centre du lac, sous un soleil brûlant, au milieu d'eau pleine de détritus, que j'ai vu combien était utile la précaution de dona Juca.

Les lacs en cette saison de sécheresse sont des étendues innomables, ce n'est ni terre ni eau, mais bien de la boue, de la vase molle et puante s'étendant à des kilomètres autour de vous. Il y a seulement de l'eau putride dans un canal tors.

De temps en temps, un trou au milieu de la boue forme comme un petit lac. Au moment de la marée montante, — car la marée se fait fortement sentir ici, — on peut entrer et sortir du Maycurú, mais si vous manquez l'heure, il vous faut rester où vous êtes jusqu'au retour du flux. Cependant il y a un grand canal avec de l'eau, allant de l'entrée du Gurupatuba à la fin du lac Grande d'un côté, et du lac Pirocaba de l'autre; à marée basse ce canal n'a point d'issue ni au Nord ni au Sud : ce sont des kilomètres de boues nauséabondes de chaque côté.

C'est dans ce canal que les pêcheurs harponnent les pirarucus qui tous les ans entrent en quantité dans ces lacs.

Me voilà bien en peine pour faire mon levé : où sont les rives? où commence la terre? où finit la vase? Quelquefois la vase humide et lisse paraît être de l'eau, d'autres fois l'eau est tellement chargée de vase qu'on ne sait quel nom lui donner.

Les trois hommes se mettent à la vase pour faire avancer le canot; quelle puanteur! et avec cela les raies qui menacent à chaque instant leurs pieds et leurs jambes.

Une journée entière, nous restons au milieu des lacs et il m'est impossible

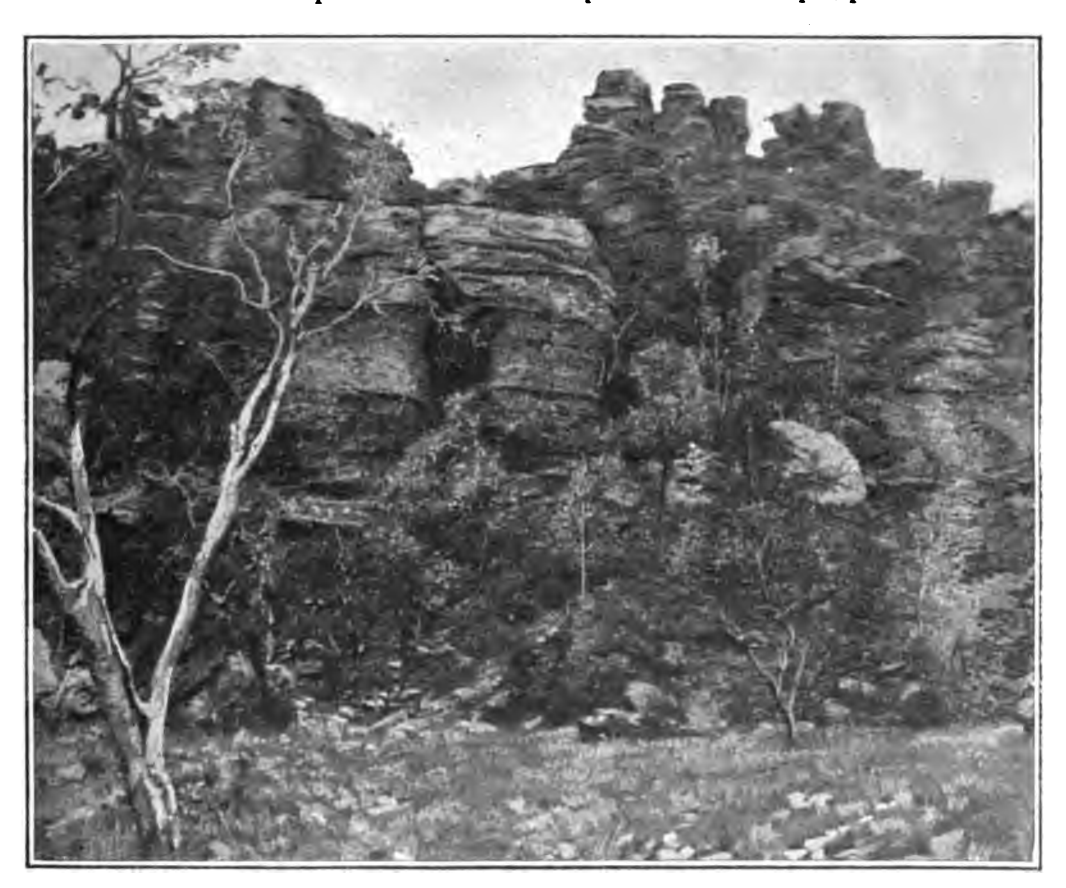


Une grotte dans la serra Eréré.

d'en apercevoir les rives. Nous revenons à la nuit chez Manoel Pacheco, mais il nous a fallu accoster au lac Pirocaba et de là, revenir à pieds.

Je viens donc de passer une journée de fatigues et d'ennuis sans aucun résultat.

Manoel Pacheco me parle du lac Jacarécapa, un beau lac qui, paraît-il, aurait



Serra de Ereré.

de l'eau; je vais aller voir cette chose extraordinaire : un lac riverain des bords de l'Amazone qui a de l'eau pendant la saison sèche.

Nouveaux préparatifs de dona Juca, elle a vraiment des prévenances et des attentions que l'on voit rarement dans le sertão.

Nous allons par terre jusqu'au Pirocaba, là j'emprunte un canot qui me con-

duit jusque de l'autre côté du lac Grande. En faisant toujours Ouest, nous traversons une bande de terre d'environ 2 kilomètres, et nous sommes au Jacarécapa.

L'hiver, tous ces lacs communiquent, on peut aller de Monte Alegre à Alemquer en passant par le lac da Bocca, le lac Grande, le Jacarécapa et le Paraçachy.

L'eau du Jacarécapa diffère complètement des eaux des autres lacs : sa couleur est noire, tandis que les autres présentent une couleur jaune terreux, pareille à celle des eaux de l'Amazone. La vase qui l'entoure au lieu d'être jaune est noirâtre, mais elle sent tout aussi mauvais.

Pour visiter ce lac, j'emprunte un canot et je commence à faire le levé de la partie Nord, mais la partie Sud est complètement vaseuse, il est impossible d'y naviguer. Je voulais aller également au Paracachy, mais il paraît que les circonstances sont les mêmes, partout de la vase.

Pour faire le levé des lacs, il faut profiter des eaux moyennes; ni la crue ni la sécheresse ne peuvent servir.

En revenant du Jacarécapa chez Manoel Pacheco, j'avais une forte fièvre; la tempête nous ayant pris au milieu du lac Pirocaba, je suis trempée jusqu'aux os, car dans ces petits canots il n'y a rien pour se garantir, il est même impossible de quitter la gracieuse position qui consiste à avoir les genoux à la hauteur du menton; cela fait deux jours passés sous la pluie.

Après un jour de fièvre je repars pour S. Francisco, en remerciant dona Juca de ses soins; nos adieux sont même touchants, nous nous quittons avec promesse de nous revoir.

Je n'accepte pas le cheval choutão, je vais par canot, en remontant le Maycurú jusqu'au Ponto.

Enfin me voilà avec tous mes gens et dans mon grand canot, il est bien temps, car la fièvre ne veut pas me quitter et depuis les pluies que j'ai subies dans les lacs, je crois que je commence à enfler.

Nous descendons le Paytuna; sur les deux rives il y a beaucoup de fazendas

(ferme à bétail); tous les matins nous trouvons à nous procurer du lait, à la grande satisfaction de mes gens.

Arrivés à la bouche de l'igarapé do Eréré, j'entre dans ce ruisseau pour en lever le plan et surtout pour aller visiter la montagne Eréré sur laquelle courent de jolies légendes.

L'igarapé do Eréré, très étroit, est en ce moment à l'étiage et il nous serait impossible d'y naviguer s'il n'y avait pas la marée.

Sa largeur ne dépasse pas 50 mètres; elle est encore diminuée par la cannarana qui rend la navigation ennuyeuse et difficile.

Un peu en amont du pont, je prends le sentier de la fontaine d'eau sulfureuse que je vais visiter et apprécier.

En amont du sentier, il n'y a plus d'eau dans l'Eréré en ce moment; le petit canot ne peut plus avancer dans cette vase molle, mais l'igarapé va, me dit-on, beaucoup plus loin.

Revenue au pont, je veux essayer d'aller à la montagne Eréré, ne me croyant pas si malade.

Ce petit voyage de montée je l'ai fait, mais il a été un calvaire. Depuis plus de deux mois, je traîne avec moi les fièvres paludéennes qui résistent à tous les médicaments, et, depuis que je suis restée presque deux journées sous la pluie, j'enfle d'une manière inquiétante; me voilà presque dans l'impossibilité de marcher.

Aussi est-ce à peine si je puis visiter Eréré; quant aux autres montagnes formant ce massif montagneux, ce sera pour une autre fois... ou pour un autre.

Mes gens sont obligés de me porter la plupart du temps; je fais pourtant le possible pour marcher seule; quelquefois j'y arrive. Puis me voyant dans ce rôle d'impotente auquel je ne suis point habituée, le trac me prend. C'est pourquoi arrivée au Para le 12 janvier à neuf heures du soir, j'en repartais le 23 à neuf heures du matin, Son Excellence Monsieur le Gouverneur, ayant bien voulu me donner un congé dont j'avais absolument besoin.

*
* *

Ce retour en France, changement de milieu brusque après les années passées à sonder plus ou moins péniblement les mystérieuses profondeurs de l'inté-



La rue principale au village Ereré.

rieur amazonien, a produit dans mon esprit un travail latent et presque inconscient, identique à celui que fait naître le temps.

De même que nous jugeons mieux les événements qui subissent par la durée le recul dans le passé, de même le contact avec notre vieille race latine trop à l'étroit sur son sol m'a fait sentir mieux toute la force et la beauté de l'avenir

qui attend ce pays brésilien dont tant de régions ne demandent relativement que peu d'efforts et de travail pour être fécondées.

Et ce dernier voyage qui m'avait paru au premier abord avoir donné des résultats moindres que ceux de mes précédentes missions, que j'accusais d'avoir en définitive trompé mes impatientes espérances, fut jugé alors moins sévèrement.

Toutes les régions basses des campos inondés pendant l'hiver seront dans l'avenir des champs prospères, non seulement pour l'élevage du bétail, mais encore pour la culture. Si l'herbe qui y pousse actuellement doit au séjour des terres sous l'eau, d'être plus dure et de moins bonne qualité, cet écueil tend à disparaître puisqu'on peut constater que le sol ferme gagne chaque année.

Dans la partie haute de la rivière les terres sont sablonneuses et caillouteuses; elles seraient bonnes pour la culture du coton, chose qui n'est point à négliger; je n'ai vu nulle part dans l'État du Para des plantations de cotonniers.

Dans la région comprise entre le Morro grande et le saut du Castanhal, nous avons rencontré de la vanille à l'état sauvage, en si grande abondance que l'atmosphère en était saturée pendant des journées; après avoir quitté cette région nos vêtements en étaient encore imprégnés; demeurer à l'endroit même, sans y être habitué, était presque impossible. Il serait certainement facile de tirer parti de ces productions spontanées et d'y établir la culture rationnelle de cette précieuse plante.

Enfin la quantité extraordinaire de carbonate de chaux rencontrée dans le cours moyen du Maycurú, bien que n'ayant pas une valeur immédiate, pourra certainement être utilisée plus tard, lorsque le pays aura pris le degré d'extension auquel il a droit.

Voilà, résumées en quelques lignes, les observations de mon dernier voyage, qui, tout en ayant été aussi pénible que les précédents, n'a pas amené de découvertes qui pourraient aider immédiatemment au développement économique de ces grandes régions amazoniennes.

Juillet 1903.

O. C.

APPENDICE

COORDONNÉES

Monte Alegre	Latitude.	2° 02′ 30″ S.
— — —	Longitude.	56° 14′ O. Paris.
Point terminus.	Latitude.	32′ 40″ N.
— — —	Longitude.	57° 03′ 08″

ALTITUDES BAROMÉTRIQUES

Cachoeira Muira	24 mètres
Cachoeira Fartura	35 —
Amont cachoeira Panacú	43 —
Bouche do Pixuna	70 —
Ilha dos Phosphoros	78 —
Aval du saut des Jamacarus	90 —
Amont du saut des Jamacarus	108 —
Aval de la cachoeira Cumaru	110 —
Aval de la cachoeira Miriti	115 —
Aval de la cachoeira Jawary	120 —
Amont de la cachoeira do Buraco	130 —
Aval de la Carreira comprida	135 —
Amont cachoeira Morro grande	150 —
Amont Quebra Quilha	160 —
Cachoeira do Camalão	165 —
Cachoeira do Estevão	175 —
Aval cachoeira Baonilha	180 —
Aval Salto do Castanhal	195 —
Aval cachoeira do Repartimente	220 —
Amont salto do Poção	248 —
Ilha do Poção	250 —
Ilha do Porkinho	258 —
Pedral da lage	262 —
Amont igarapé Agua branca	264 —
Igarapé da Sapucaya	270 —
Ilha da Pedra grossa	272 —
Aval de la cachoeira Buritizal	290 —
Aval Pedras soltas	305 —
Cachoeira da Anta	315 —
Morro grande (moyenne)	629 —

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

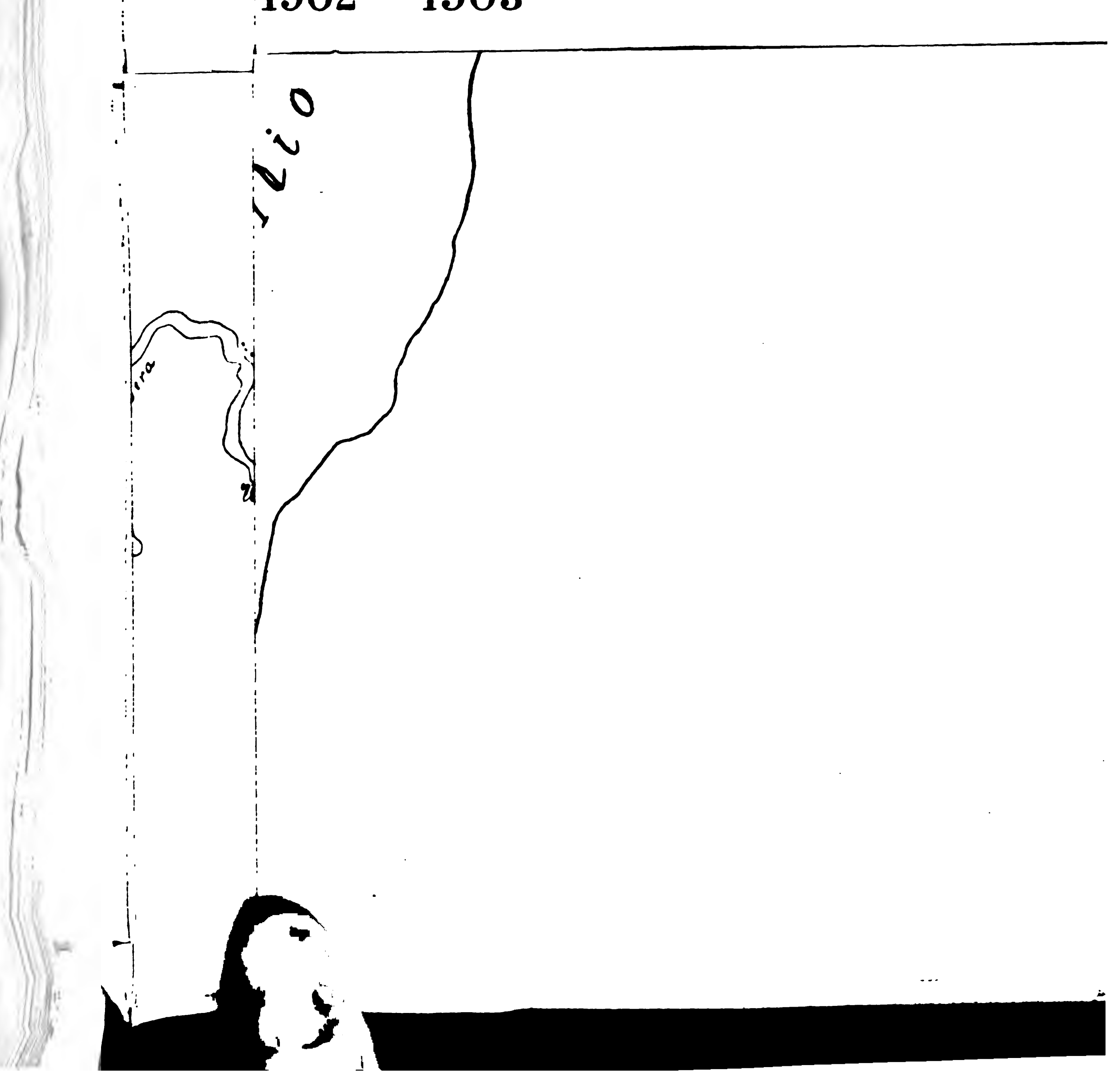
APPENDICE

51 109. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

Maycurú

ssole et établie par O. COUDREAU

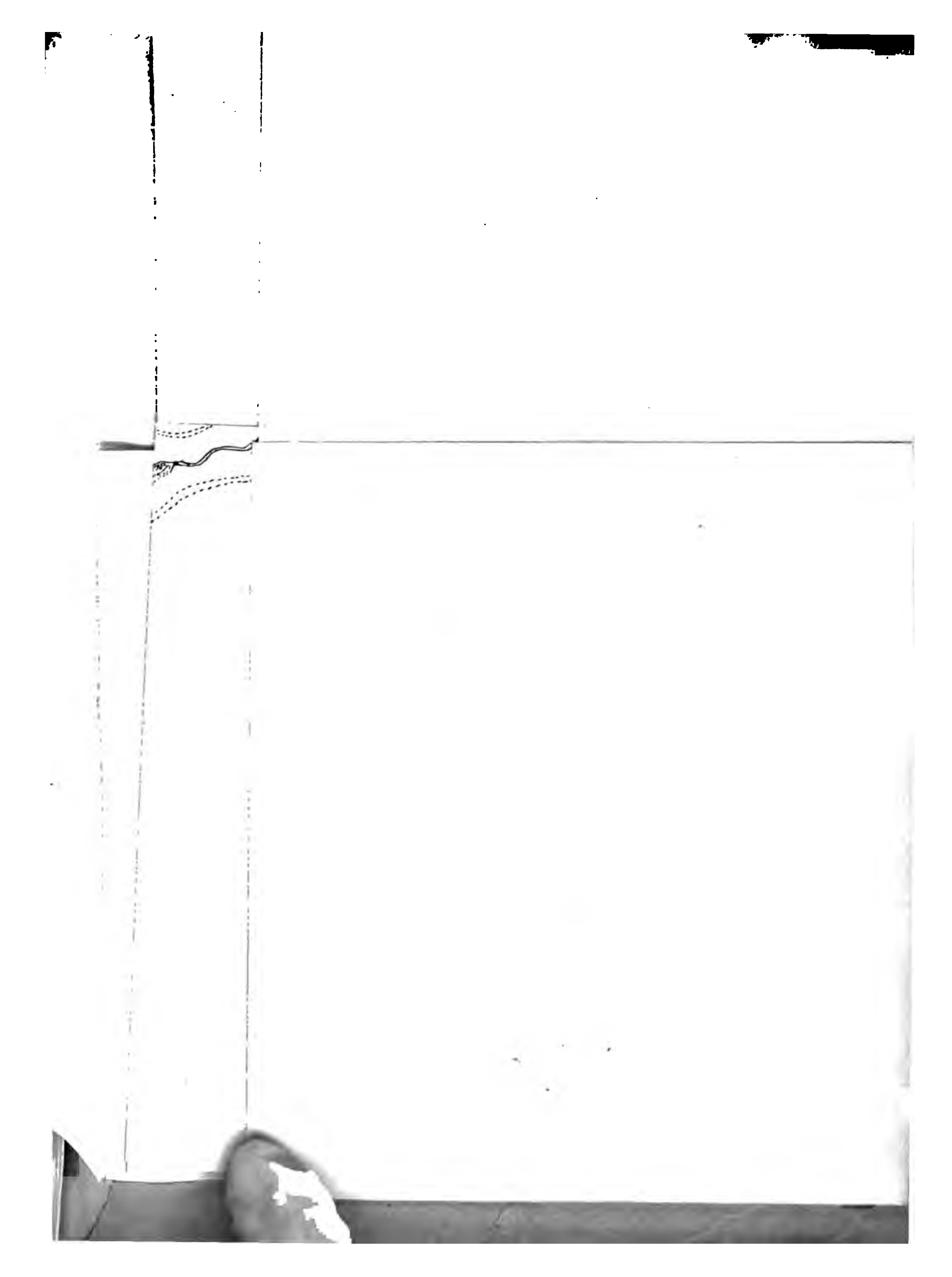
1902 — 1903

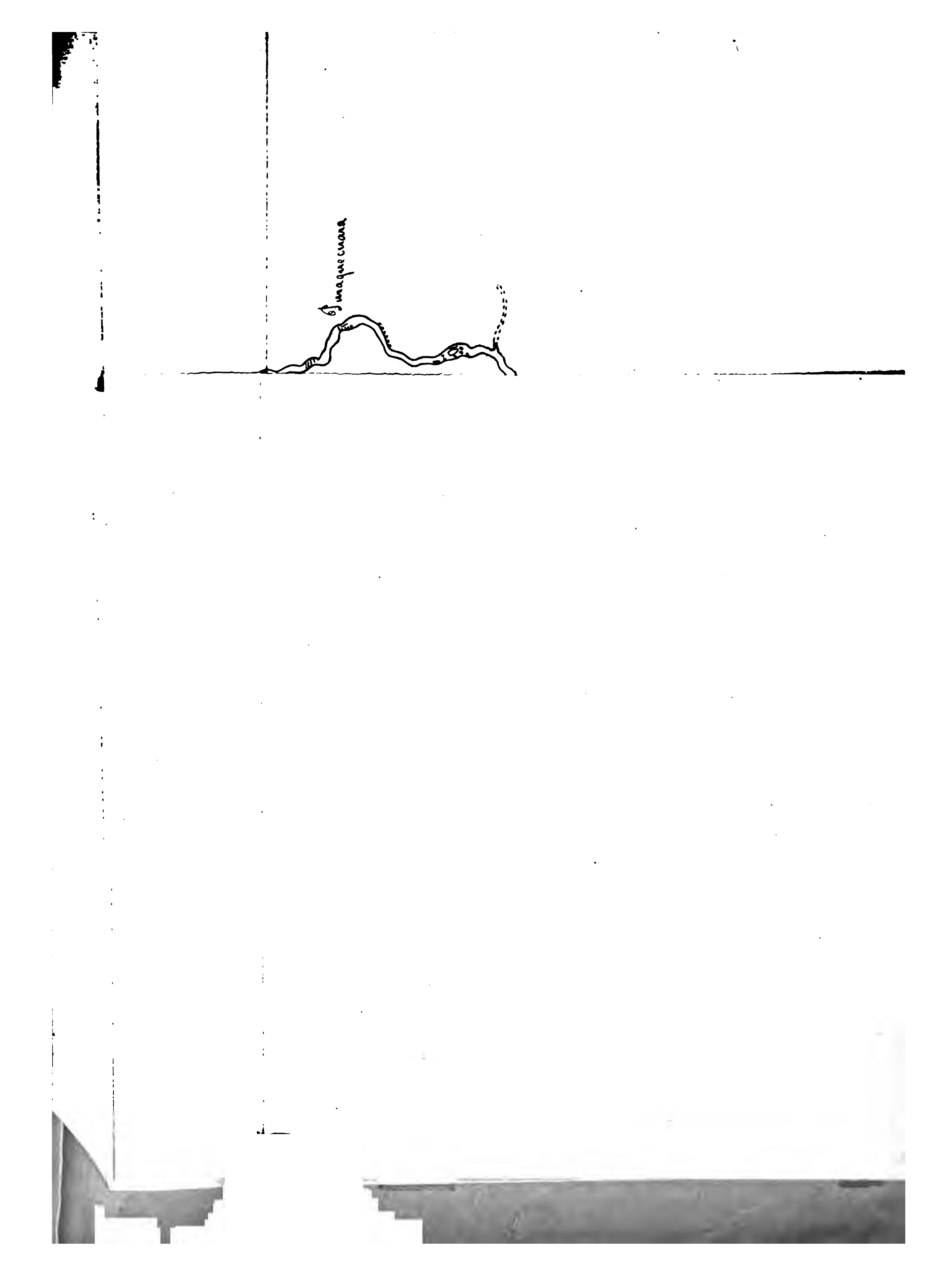


Maruxituba

Estrada d'Alemquer a Monte Alegre

. de Trajano






JUN - 8 1934